3 1761 04687483 0

PC
2504
J7
t.3

Rl
250

5402 6

ELEMENS
DE
POËSIE FRANÇOISE.
TOME III.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/elemensdeposie03joan

ELEMENS

DE

POËSIE FRANÇOISE.

TOME TROISIEME.

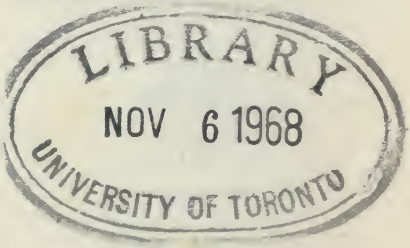
Munus & officium, nil scribens ipse, docebo:
Unde parentur opes, quid alat, formetque Poëtam,

Hor. de Arte Poët.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

PC
2504
J7
t.3



ELÉMENTS
DE
POESIE FRANÇOISE.

SECONDE SECTION
de la Troiſiéme Partie.

Des piéces de Poëſie que les François ont copiées des Latins.

SI les François ne réuſſirent pas à inventer des piéces de Poëſie qui fuſſent dignes d'être imitées par la poſtérité ; il faut convenir qu'ils ſe diſtinguerent par les ouvrages dont ils prirent les modéles chez les Anciens. Dans quel genre en effet ne trouverions-nous pas des copies admirables de ces chef-d'œuvres que les Grecs & les Latins nous ont laiſſés ? Madrigal, Epigramme, Chanſon, Idylle, Elegie, Epître, Satyre, Ode, Comédie, Tragédie,

Epopée même, tout ce qui a pû servir de modèle à nos Poëtes est devenu l'objet de leur émulation, & la source de leur gloire.

Les François, il est vrai, ne s'éléverent que par dégrés à ce point de perfection, auquel les Anciens paroissent être parvenus tout d'un coup, si l'on en croit du moins ce qui nous reste de leurs ouvrages. Nos premiers Poëtes, imitateurs trop serviles, crurent n'approcher de leurs modéles qu'autant qu'ils les copieroient absolument, sans examiner que la diversité des langues doit mettre nécessairement une différence dans l'harmonie dont elles sont susceptibles; les uns essayerent de composer des Elégies, des Odes, des Poëmes, où l'on trouvât la cadence, l'harmonie & la mesure de vers dont les Anciens s'étoient servis; d'autres chargerent leur Poësie d'Epithétes sans nombre, & d'une composition gothique & barbare; & ils crurent être les rivaux de leurs modéles, (*a*) parce

(*a*) *C'est ce qui faisoit dire à Rapin dans une de ses Odes en vers Saphiques.*

Saïntĕ Mārthe ēnfīn jĕ mĕ sŭis ăvāncĕ'
Sūr lĕ traīn dēs vieux ĕt prĕmiēr cŏmmēncĕ'
Pār noŭveaŭx sēntiērs m'ăpprŏchēr dĕ biēn prĕ's
Aū mŏdĕ dēs Grēcs.

qu'ils avoient tâché, quoique vainement, de copier les beautés de leurs langues. Ainſi l'on vit paroître des piéces de Poëſie Françoiſe en vers de douze pieds, meſurés par des longues & des breves, des vers Elégiaques, des vers Saphiques; c'eſt-à-dire que les François prirent d'abord le change; ils copierent des Anciens ce qu'ils n'en pouvoient imiter, le méchaniſme de leur Poëſie, & négligerent ce qui devoit être l'objet de leur imitation, le goût & le génie de leurs ouvrages.

On s'apperçut enfin qu'il falloit abandonner aux Anciens l'harmonie qui étoit

Maintenant les Vers je façonne à leur point;
Et d'un air hardi que la Cour ne craint point,
Au pays des Rois je commence à chanter
Sans m'épouvanter.

Rapin fit auſſi des vers élégiaques.

Vēnŭs grŏſſĕ vŏyānt ăprŏchĕr ſŏn tĕrmĕ,
dĕmāndā
Aŭx troīs Pārquĕs dĕquōi ēllĕ dĕvoīt ăccoŭchĕr:
D'un tygre, dit Lacheſis, d'un roc Cloton,
Atropos d'un feu;
Et pour confirmer leur dire, nâquit
Amour.

propre de leur langue, pour ne s'attacher qu'à rendre les beautés de deſſein & de détail qu'on admiroit dans leurs piéces. Nos Poëtes s'exercerent à l'envi dans tous les genres en marchant ſur les traces des Catulles, des Anacréons, des Juvenals, des Théocrites, des Horaces, des Pindares, des Phedres, des Ovides, des Plautes, des Terences, des Euripides, des Sophocles, & même des Homeres & des Virgiles; mais ce ne fut qu'après des efforts long-tems inutiles qu'on prit le goût & la maniere de ces grands Maitres; & l'on vit écouler bien des ſiécles avant que les la Mottes, les Sanlecs, les Deshoulieres, les Boileaux, les Rouſſeaux, les la Fontaines, les la Suzes, les Regnards, les Molieres, les Racines, les Corneilles, & l'Auteur de notre unique Poëme Epique, fiſſent revivre parmi nous les ſiécles les plus brillans de l'Antiquité.

Ce ſont les piéces de ces grands hommes, leurs réfléxions, ou celles qu'ont occaſionné leurs ouvrages, que je vais vous propoſer pour marcher ſur les pas des Anciens à la ſuite de ceux qui les ont atteints de plus près, & quelquefois même ſurpaſſés. Si les circonſtances du tems où j'écris, & quelques raiſons particulieres me forcent quelquefois de vous donner des exemples

qui ne ſoient pas ſortis de leurs plumes, j'eſpére du moins que vous y reconnoîtrez le goût & la maniere de ces grands hommes, & que certains morceaux que vous trouverez dans cette derniere partie, pour avoir été produits de nos jours, n'en paroîtront pas moins dignes de devenir des modéles.

CHAPITRE PREMIER.

De différentes petites piéces de Poëſie.

J'Ay crû devoir réunir ſous un même point de vûe pluſieurs petits ouvrages de Poëſie qui ont beaucoup de rapport par leur brieveté & par la nature des penſées qui en font l'agrément. Le Madrigal, en effet, l'Epigramme, l'Epitaphe, l'Impromptu, ſont de petites piéces dont la beauté ne roule guères que ſur une penſée fine exprimée heureuſement; ſoit qu'on la rime à la gloire de quelqu'un, ſoit qu'on le faſſe pour tourner un ſot en ridicule.

Comme il ne faut qu'un moment heureux pour réuſſir dans ces petites piéces, c'eſt ordinairement par là que commence la carrière poëtique. Pour peu qu'on ſoit d'abord applaudi, on multiplie les fruits

de ſa veine ; il n'eſt point de ridicules qu'on ne craïonne, d'Iris qu'on ne chante, de rivaux qu'on ne déchire, de grands hommes qu'on ne célèbre, & d'illuſtres morts qu'on ne s'efforce d'immortaliſer. On eſt tout étonné de ſe voir pere d'une foule d'enfans qu'on croit dignes d'être produits au grand jour ; on les réunit avec ſoin, on tâche de les polir, & de leur ôter les défauts qu'ils contractent preſque toujours dans une naiſſance trop bruſque ; ſans y penſer on ſe trouve un recueil d'Epigrammes, de Bouquets, de Madrigaux, &c, ſuffiſant pour faire un petit volume, & l'on ſuccombe enfin à la demangeaiſon d'entrer dans la liſte des Auteurs.

Il eſt sûr qu'on ne peut trop multiplier les bons Livres, & qu'on peut mettre de ce nombre tous ceux qui ne renfermeroient que des penſées fines & délicates, telles que les exige la nature des petits ouvrages dont je parle. Mais qu'il eſt rare que toutes les piéces de ce genre ſoient marquées au bon coin ! Elle ne doivent ſouvent leur cours, au moment de leur naiſſance, qu'aux circonſtances où elles ſont produites. Que de ſurpriſe & de chagrin n'occaſionnent-elles pas enſuite à leur Auteur ! Car c'eſt le ſort de tout ouvrage dont l'occaſion fait

le ſuccès, de n'avoir qu'un éclat peu durable, & de paſſer de la bouche de la renommée dans le ſein de l'oubli. D'ailleurs ſouvent l'objet de ces petits ouvrages n'a été connu que dans une ſociété peu étendue, & le public ne jette qu'un coup d'œil fort indifférent ſur des louanges dont il ne peut apprécier la juſteſſe, ou ſur le portrait d'un ridicule dont l'original lui eſt totalement inconnu. Auſſi n'eſt-on pas étonné de voir ces ſortes de recueils tomber dans le plus grand diſcrédit. Il eſt rare qu'ils faſſent naître un plaiſir qui prévale ſur l'ennui de voltiger d'idées en idées, & de n'être jamais occupé que de petites penſées détachées. Toutes leurs beautés ne font jamais naître cette vivacité & cette continuité d'intérêt, que l'enſemble d'un grand ſujet à ſeul droit de produire.

Si j'avois quelque avis à donner à ceux qui s'exercent dans ce petit genre de Poëſie, ce ſeroit de ne jamais donner le recueil de leurs ouvrages quelle qu'en ait été la vogue, s'ils veulent ſoutenir le brillant de leur réputation. Pour connoître toute la ſolidité de mon conſeil, ils n'ont qu'à juger par eux-mêmes ſi la plupart des collections de cette eſpéce font naître ces applaudiſſemens, auxquels leurs Auteurs

s'étoient ſans doute attendus, ſur la maniere dont leurt petits ouvrages détachés avoient d'abord été reçus ; ils verront que la plûpart de ces piéces, en vieilliſſant, ont perdu de leur beauté, parce qu'on a oublié les circonſtances qui les rendoient piquantes ; & que celles même qui ont encore leurs premiers attraits, laſſent bientôt l'eſprit par leur peu de rapport mutuel, & ne peuvent ſoutenir une lecture continue.

ARTICLE I.

Du Madrigal.

Quoique les Anciens n'ayent point de terme qui réponde à celui du Madrigal. Cependant les piéces de Poëſie qui, parmi nous, portent ce nom, ne leur étoient point inconnues; en effet, à ne parler que des Poëtes Latins, ne trouve-t-on pas parmi les Epigrammes de Martial, dans les Poëſies de Catulle, quelques petites pièces qui, pour le nombre de vers, excedent celui de ſept ou de huit, auquel ſe borne ordinairement l'Epigramme ; piéces dont le caractere eſt noble ou enjoué, dont la matière eſt gracieuſe ou galante, dont la penſée eſt moins ſubtile, moins piquante, que

brillante & délicate ; & certainement nous n'avons pas une autre idée du Madrigal.

Le mélange des rimes & la meſure des vers ſont libre dans le Madrigal ; mais leur nombre ne doit point paſſer dix-ſept. L'expreſſion en doit être polie, le tour noble, la penſée fine & délicate * , & la moindre licence en eſt abſolument bannie. Telle eſt l'idée qu'en donne Boileau :

Le Madrigal plus ſimple & plus noble en ſon tour,
Reſpire la douceur, la tendreſſe & l'amour.

Art Poëtique, ch. II.

Des deux Madrigaux ſuivans, le premier eſt une prédiction de la naiſſance de Monſeigneur le Dauphin, prédiction que le Poëte fonda fort ingénieuſement, ſur la naiſſance de trois Princeſſes qui le précéderent.

Ce Dauphin deſiré verra bientôt le jour
De ſes trois ſœurs il doit ſuivre les traces.
Ne ſçait-on pas que les trois graces
Marchent toujours devant l'Amour.

Autre exemple :

*A Madame *** ſur ſon fils.*

Je doute que ce fils proſpere.

* *Voyez la ſeconde Partie page 138. ſur les penſées délicates.*

Mars & l'Amour en sont jaloux ;
Parce qu'il est beau comme vous,
Et courageux comme son pere.

On fait en vers des Complimens, des Bouquets, des Placets, &c. La plûpart des Poëtes François en fourniſſent des exemples dans leurs ouvrages ; ces ſortes de piéces ſont des eſpéces de Madrigaux allongés, qui tirent leur plus grand agrément de la petite fiction ſous laquelle un Poëte habile ſçait envelopper ſon deſſein. Le Compliment peut être regardé comme le portrait de la perſonne qui en eſt l'objet ; l'alluſion & l'allégorie, donnent beaucoup de grace au Bouquet. Les Placets qui ſont les plus goûtés, ſont ceux qui renferment quelque termes de l'Art, & dans leſquels on trouve quelque vers intercalaire qui ſemble annoncer le ſuccès du Placet. C'eſt ainſi que dans un des plus jolis que nous ayons, on voit revenir ſouvent ce vers :

Soit fait ainſi qu'il eſt requis.
*Rouſſ. à M. *** Intend. des Financ.*

ARTICLE II.

De l'Epigramme.

L'Epigramme ne conſiſte ſouvent que dans nn jeu de mots, ou dans un paſſage du ſens propre au ſens métaphorique; cequi forme quelquefois une penſée vive & inattendue. Le nombre des vers qui compoſent l'Epigramme ne doit pas exceder celui de huit ou de dix; & plus l'Epigramme eſt courte, meilleure elle eſt. On eſt libre pour la meſure du vers & pour l'ordre des rimes. Je ne peux mieux vous indiquer ce qu'il y faut éviter, qu'en vous rapportant ce qu'en dit Boileau:

L'Epigramme plus libre en ſon tour plus borné
N'eſt ſouvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis du nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées.
Le vulgaire ébloüi de leur faux agrément,
A ce nouvel appas courut avidement.....
La raiſon outragée enfin ouvrit les yeux,
La chaſſa pour jamais des diſcours ſérieux,
Et dans tous ces écrits la déclarant infâme,
Par grace lui laiſſa l'entrée en l'épigramme,
Pourvû que ſa fineſſe éclattant à propos,
Roulât ſur la penſée & non pas ſur les mots.....
Ce n'eſt pas quelquefois qu'une Muſe un peu fine

Sur un mot en passant ne joue & ne badine ;
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès.
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès,
Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
Aiguiser par la queüe une épigramme folle.

Art Poët. chant 2.

L'Epigramme suivante est de Boileau lui même, à l'occasion d'une Satyre que l'Abbé Cotin avoit faite, & qui couroit sous le nom de Despréaux.

En vain par mille & mille outrages
Mes ennemis dans leurs ouvrages,
Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers :
Cotin, pour décrier mon style,
A pris un chemin plus facile ;
C'est de m'attribuer ses vers.

La pointe la plus pardonnable est celle qui est formée du passage du sens propre au sens métaphorique, ou de celui-ci au sens naturel. Exemple.

De ce lieu Philémon partit à demi nû :
Bien suivi, bien couvert le voilà revenu.
Je ne le connus point dans cette pompe extrême :
Et qui ne l'auroit *méconnu ?*
Il se *méconnoit* bien lui-même.

D'Aceilli.

ARTICLE III.

De l'Epitaphe.

L'Epitaphe eſt une piéce qui tient le milieu entre l'Epigramme & le Madrigal, & qui devient l'une ou l'autre ſuivant la matiere que le ſujet fournit au Poëte, ou ſuivant la maniere dont ils l'enviſage. Quelquefois il s'égaye aux dépens du défunt qu'il caractériſe, & alors il donne à ſa penſée le piquant de l'Epigramme. Les Epitaphes de ce genre tirent, comme l'Epigramme leur mérite autant de la brieveté de la piéce que de la fineſſe de la penſée. C'eſt dans ce goût qu'eſt l'Epitaphe de l'Arétin. Par le Préſident Maynard.

Le temps par qui tout ſe conſume
Sous cette pierre a mis le corps
De l'Aretin, de qui la plume
Bleſſa les vivants & les morts.
Son encre noircit la mémoire
Des Monarques, de qui la gloire
Eſt vivante après le trépas;
Et s'il n'a pas, contre Dieu même
Vomi quelqu'horrible blaſphéme,
Ce qu'il ne le connoiſſoit pas.

Le ſens figuré d'une expreſſion ſuffit pour donner du piquant à l'Epitaphe, comme à

l'Epigramme. La suivante, qui est dans ce goût, a sur la précédente l'avantage d'être beaucoup plus courte, qualité qui convient fort à cette sorte de piéce.

Ci git l'auteur d'un gros livre
Plus embrouillé que sçavant:
Après sa mort il crut vivre,
Et mourut dès son vivant.
Rousseau.

Ce n'est pas d'ordinaire pour lâcher un trait de satyre contre un mort qu'on prend soin de faire son Epitaphe. Aussi n'est-ce pas sur celles qui sont épigrammatiques que je veux vous arrêter. Les autres, qui sont un éloge court & ingénieux d'une personne qui s'est illustrée pendant sa vie, ou par ses vertus morales, ou par ses talens singuliers, sont plus dignes d'emporter un moment de votre loisir. Elles doivent avoir la délicatesse du Madrigal, avec un sens plus étendu & un objet plus rélevé, puisqu'enfin il s'agit de donner à la postérité un monument qui caractérise, & fasse à jamais la gloire de la personne qui en est l'objet. Il y faut éviter la longueur & le mistere. Cet ouvrage qu'on suppose destiné à n'être lû qu'en passant, ne doit ni rebuter

par ſa longueur, ni trop occuper par un ſens caché. Exemples.

Epitaphe de M. le Marechal de Saxe.

Il n'eſt plus ce guerrier dont au ſein de la gloire
La mort reſpecta ſes travaux.
Il eut pour maître la victoire.
Et pour diſciples les rivaux.
A Coutrai Fabius, Annibal a Bruxelles,
Sur la Meuſe Condé, Turenne ſur le Rhin,
Au Léopard farouche il impoſa le frein,
Et de l'aigle rapide il abbatit les ailes.
M. Marmontel.

Epitaphe de Rouſſeau.

Ci gît l'illuſtre & malheureux Rouſſeau.
Le Brabant fut ſa tombe & Paris ſon berceau;
Voici l'abrégé de ſa vie
Qui fut trop longue de moitié.
Il fut trente ans digne d'envie
Et trente ans digne de pitié.
Richer.

On fait quelquefois des Epitaphes ſur des ſujets moins ſérieux; on trouve dans Greſſet celle d'un Perroquet, dans Rouſſeau celle d'un petit Chien; un autre Poëte nous a donné celle d'un Liévre; mais alors le ſtyle doit être badin, la penſée

plus agréable que noble, & l'objet principal doit être plûtôt une louange délicate ou une raillerie fine de la perſonne que l'animal intéreſſoit, qu'un éloge de ce même animal; ainſi ces ſortes d'ouvrages peuvent encore ſe rapporter au Madrigal ou à l'Epigramme. On y eſt libre également pour la meſure des vers & pour l'arrangement des rimes.

ARTICLE IV.

De l'Inpromptu.

L'Inpromptu eſt une petite piéce ſemblable au Madrigal ou à l'Epigramme, qui ſe fait ſur le champ. M. de Hamilton nous en donne les regles & les différentes eſpéces dans ces vers, où il l'appelle:

.... Un certain Volontaire
Enfant de la table & du vin,
Difficile, & peu néceſſaire,
Vif, entreprenant, téméraire,
Etourdi, négligé, badin,
Jamais rêveur, peu ſolitaire,
Quelquefois délicat & fin,
Mais tenant toujours de ſon pere.

Cette ſorte de piéce, de même que les précédentes, eſt plûtôt le fruit d'un heu-

reux

reux moment que d'une méditation ſérieuſe. Mais elle doit avoir toujours un air aiſé, qui garantiſſe, pour ainſi dire, qu'elle n'a point été faite à loiſir. Une penſée qui ne piqueroit point par elle-même a beſoin dans ce petit ouvrage, d'être ſoutenue par la juſteſſe & par l'exactitude du vers; mais on s'y permet aiſément des licences, pourvû que la penſée renferme ou une raillerie ingénieuſe, ou une louange fine. Le ſuivant eſt de Mademoiſelle de Scuderi, ſur des fleurs que feu M. le Prince cultivoit lui-même.

En voyant ces œillets qu'un illuſtre guerrier
Arroſe d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtiſſoit des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars ſoit Jardinier.

CHAPITRE SECOND.

De la Fable.

LA Fable eſt une piéce, qui ſous une allégorie, renferme une moralité ; c'eſt une fiction, dont la fin eſt de former les mœurs. Les unes, qu'on nomme *Paraboles*, propoſent des régles de conduite fondées ſur des idées ou ſur les actions de nos ſemblables. Les autres qu'on appelle *Apologues*, nous offrent ces regles dans l'exemple de toutes les créatures diſtinguées des Etres raiſonnables. Du mélange de ces deux ſortes de Fables, en réſulte une troiſiéme eſpéce, à laquelle on donne en conſéquence le nom de *Mixte*.

Il faut diſtinguer dans toute eſpéce de Fables trois choſes : le fait, les Auteurs du fait, & la moralité renfermée ſous le fait. Dans la *Parabole*, le fait doit être naturel, de maniere qu'il offre un événement qui n'ait rien d'impoſſible par rapport à nous ; dans l'*Apologue*, ce fait, quoique fondé ſur la nature, peut être de pure invention ; & dans la *Fable mixte* le fait renferme les qualités des deux autres.

Les Auteurs du fait dans la *Parabole*, ſont

des Etres raisonnables dans la bouche de qui on met une Sentence qui renferme une moralité. Les Auteurs du fait dans l'*Apologue*, sont des Animaux, des Etres purement intellectuels, comme l'*imagination & le bonheur*, des choses même insensibles comme *l'eau*, *le feu*, *le vent*, &c. & inanimées, comme *un marteau*, *une enclume*, &c. Les Acteurs du fait dans la *Fable mixte*, sont ceux qu'on peut faire agir dans les deux espéces précédentes.

La moralité est une courte explication de l'allégorie que la Fable renferme, & une application de cette allégorie à nos mœurs; *la Parabole* n'a pas pour l'ordinaire de moralité séparée du fait. Elle y est rarement nécessaire pour l'intelligence de la Fable; puisque la *Parabole* renferme presque toujours une sentence relative aux mœurs & qui s'explique assez d'elle-même. Il arrive cependant quelquefois qu'on mette une sentence dans la bouche des Animaux, comme dans la *Fable mixte*, sentence qui n'a quelquefois qu'une relation indirecte à nos devoirs; & alors il est bon d'indiquer le rapport qu'on lui trouve avec nos mœurs.

Dans l'*Apologue* & la *Fable mixte*, on peut supprimer la moralité dès que l'application

de l'allégorie eſt tout-à-fait ſenſible. Lorſqu'il eſt néceſſaire d'en expoſer le ſens caché, c'eſt au goût à décider de la place qu'on donnera à la moralité, ſi on la mettra au commencement ou à la fin de la Fable. Elle a d'ordinaire plus de grace à la fin. Cependant il eſt des occaſions où le rapport du fait à nos mœurs étant trop difficile à pénétrer, il eſt bon de prévenir l'eſprit du Lecteur en lui faiſant ſentir d'abord l'uſage qu'on prétend faire de l'allégorie qu'on lui propoſe.

La Fable n'étant que le récit d'un fait; le ton qui lui convient, c'eſt celui de la narration C'eſt-à-dire, que dans l'expoſition du fait, il faut de l'ordre, de la netteté, & de la préciſion; que le ſtyle en doit être uni, ſans figures frappantes, ſans tours recherchés, ſans périodes ſurtout; qu'il n'y faut faire qu'un uſage bien modéré des expreſſions figurées, & des termes que le génie de la langue ſemble deſtiner aux grands ſujets; les penſées doivent auſſi y offrir des images plus riantes que ſurprenantes, des ſentimens plus ingénus que délicats, mais plus délicats encore que ſublimes; l'aiſance du ſtyle, la ſimplicité du langage, la naïveté des ſentimens, l'ingénuité du bon ſens ſont les

traits qui doivent preſque toujours caractériſer la Fable.

Il eſt bon d'obſerver qu'on peut en quelque ſorte changer de ton dans le cours d'une Fable, & que ce qui eſt ſimple récit peut être expoſé différemment de ce qui eſt recit & action. Je m'explique. Dans la premiere Fable que vous trouverez ci-après, on peut diſtinguer deux perſonnes qui parlent: Le Poëte qui fait le récit du fait, & le Poëte qui rapporte les paroles de l'Auteur du fait. Le ton du Poëte qui parle & qui raconte l'événement dont il s'agit, doit être dans le cas préſent, différent du ton propre au berger dont il employe les idées & le langage; auſſi remarquerez-vous que le préambule de cette Fable qui eſt ſimple récit, ſans être éloigné de l'aimable ſimplicité, offre quelque choſe de plus noble, de plus élégant, de mieux tourné que le langage naif que le Poëte met dans la bouche du Berger, partie de la Fable qui tient en même-tems du récit & de l'action.

Mais ce qui demande ſurtout une attention particuliere, c'eſt de bien ſaiſir le caractere des perſonnage qu'on introduit dans une Fable; pour y accommoder le fait qui doit ſervir de corps à l'allegorie. Car de même qu'il ſeroit ridicule de faire parler

dans la *Parabole*, un grand Roi, comme un ſimple particulier, un enfant comme un homme mûr, & de ſuppoſer aux uns des actions qui n'ont pû être qu'à la portée des autres; de même auſſi dans l'*Apologue* on ne trouveroit pas de convenance dans des faits qui ſeroient fondés ſur la bonhomie du Renard, ſur l'induſtrie de la Mouche, ſur l'activité du Bœuf, ſur l'intempérance de la Fourmi, &c. Quoique la Fable puiſſe être de pure fiction, comme l'*Apologue*, elle eſt cependant ſuſceptible de vraiſemblance; & cette vraiſemblance n'eſt autre choſe qu'un rapport de convenance entre les faits & le caractere des Acteurs auxquels on les attribue: c'eſt ſur tout en cela qu'excelloit la Fontaine. On peut dire que tous les perſonnages qu'il a introduits dans ſes Fables ſont aſſortis aux faits qu'il y raconte; qu'il fonde toujours ces faits ſur les traits de caractére qui ſont plus particuliers aux Animaux auxquels il les ſuppoſe; ſoit que ce caractere ſe trouve en quelque ſorte dans la nature des Animaux, comme la fineſſe dans le Renard, la fidelité dans le Chien, la fierté dans le Paon, &c. ſoit que l'opinion leur attribue ce caractere, comme la nobleſſe & l'élévation des ſentimens au Cheval & à l'Aigle.

S'il eſt indiſpenſable pour donner à la Fable la vraiſemblance qui lui convient, d'aſſortir les faits qu'on imagine au caractére de ceux à qui on les attribue; il n'eſt pas moins néceſſaire de proportionner le ſtile & à la nature des faits & à l'importance des perſonnages. Il faut plus de force, plus de nobleſſe dans le récit d'une action qui a quelque choſe de grand, relativement aux perſonnages & à l'application qu'on en doit faire à nos mœurs, que pour décrire une allégorie qui n'offre rien de relevé en elle-même, ni relativement à l'inſtruction morale qu'on en veut tirer. Le Liévre timide ne doit pas parler du méme ton que le Lion courageux; le Loup féroce doit avoir un langage moins délicat que le tendre Agneau; le Paon ſuperbe doit s'exprimer avec plus de dignité que la ſimple Fauvette; & le brillant Roſſignol avec plus d'élégance que le groſſier Hibou.

La Fable eſt une des piéces auxquelles la Poëſie de ſtyle eſt moins néceſſaire. Les Vers en peuvent étre libres, & les rimes croiſées ou ſuivies. Cependant les rimes croiſées me paroiſſent préférables aux autres. Elles ont une marche moins génée, plus négligée en apparence, & par là plus

convenable à cette sorte de piéce.

ARTICLE I.

De la Parabole.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,
Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite ;
Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit sûre tout au moins.
A la fin des thrésots déchargés sur la plage,
Le tenterent si bien, qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau :
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis :
Non plus berger en chef, comme il étoit jadis,
Quand ses propres moutons paissoient sur le rivage :
Celui qui s'étoit vû Coridon ou Tircis
Fut Pierrot & rien davantage :
Au bout de quelque temps il fit quelque profit,
Racheta des bêtes à laine ;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux :
Vous voulez de l'argent, ô Mr flames les eaux,
Dit-il, *adressez-vous, je vous prie, à quelque autre ;*
Ma foi vous n'aurez pas le nôtre.

La Fontaine.

De toutes les espèces de Fables c'est la *Parabole* qui s'écarte le moins de la vraisemblance ;

ſemblance ; auſſi eſt-elle bien plus capable de faire ſur les eſprits toute l'impreſſion qu'on ſe propoſe dans ces ſortes d'ouvrages : mais je crois qu'elle exige auſſi de la part du Poëte plus d'art & plus de dextérité que les autres eſpèces de Fables, pour la rendre intéreſſante Comme le fait de la *Parabole* n'offre rien à l'eſprit d'extraordinaire & de ſurprenant, il faut que le Poëte, par les charmes de ſa narration, ſupplée au défaut de l'eſpéce de merveilleux, dont les autres Fables ſont ſuſceptibles ; qu'il force l'attention par le choix judicieux des circonſtances, & qu'il captive le jugement par l'enchainement du fait avec la moralité. Vous obſerverez que, dans la Fable précédente, cette moralité n'eſt point ſéparée du fait.

ARTICLE II.

De L'Apologue.

L'Apologue quoique dépourvû d'une certaine vraiſemblance, peut cependant faire ſur notre eſprit l'impreſſion du vrai, par le rapport que les mœurs de ſes perſonnages ont ſouvent avec les nôtres. En effet, le Créateur, comme le remarque M. Rollin *,

* *Hiſt. Anc. Tom.* 2.

» Voulant instruire l'homme par le spectacle de la nature, a répandu dans les Animaux diverses inclinations & propriétés, » pour être comme autant de tableaux raccourcis des différens devoirs dont il doit » s'acquitter, & des bonnes ou des mauvaises » qualités qu'il doit rechercher ou fuir. »

Mais les brutes ne sont pas les seules d'où nous puissions tirer des principes de conduite & des leçons de morale. Nous en pouvons trouver dans les Etres insensibles & dans les objets même inanimés. Lorsque le Poëte a découvert dans ces créatures, quelque rapport entre leur nature & nos mœurs, il les anime, il les personifie en leur prêtant une espéce de vie, un langage proportionné à leurs qualités naturelles, & il en fait les Acteurs de cette espéce de Poëme que nous appellons *Apologue*.

Les simples modifications des Etres, les affections, & les passions de l'ame, peuvent aussi lui servir à former ces allégories; & c'est peut-être dans celles-ci seules qu'il lui est permis, & qu'il est même quelquefois obligé de s'écarter de cette simplicité qui doit faire le caractere de toutes les autres espéces de Fables. On n'est pas surpris de trouver dans ces dernieres des pen-

ſées fines, des ſentimens délicats, des expreſſions figurées, un ſtyle élégant & poli, des images empruntées de la nature la plus cachée ; cet aſſortiment paroit eſſentiel aux idées abſtraites, & métaphiſiques qui font perſonnage dans ces ſortes de Fables. Je me contente de vous donner un exemple de ces dernieres, comme moins communes que les autres.

L'imagination & le bonheur.

L'imagination, amante du bonheur,
Sans ceſſe le deſire, & ſans ceſſe l'appelle ;
Mais ſur elle il exerce une extrême rigueur,
Et fait pour ſes deſirs, il eſt peu fait pour elle ;
Dans ſa tendre jeuneſſe elle alla le chercher
Juſques dans l'amoureux empire ;
Mais lorſque du bonheur elle crut approcher,
Le ſoupçon, le jaloux martyre,
La délicateſſe encor pire
Soudain à ſes tranſports le vinrent arracher.
Dans un âge plus mûr du même objet charmée
Au palais de l'ambition
Elle crut ſatisfaire encor ſa paſſion ;
Mais elle n'y trouva qu'une ombre, une fumée
Phantôme du bonheur, & pure illuſion.
Enfin dans le pays qu'habite la richeſſe,
Séjour agréable & charmant,
Elle va demander ſon fugitif amant :

Elle y vit l'abondance, elle y vit la molleſſe
Avec le plaiſir enchanteur ;
Il n'y manquoit que le bonheur.
Là voilà donc encor qui court & ſe promène ;
Laſſe des grands chemins, elle trouve à l'écart
Un ſentier peu battu, qu'on découvroit à peine.
Une beauté ſimple & ſans art
Du lieu preſque déſert étoit la ſouveraine ;
C'étoit la piété, la notre amante en pleurs
Lui raconte ſon avanture.
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs:
Vous verrez le bonheur, c'eſt moi qui vous l'aſſure,
Lui dit la fille ſainte. Il faut pour l'attirer
Demeurer avec moi, s'il ſe peut, ſans l'attendre,
Sans le chercher, au moins, ſans trop le déſirer:
Il arrive auſſitôt qu'on ceſſe d'y prétendre,
Et que dans ſa recherche on ſçait ſe moderer.
L'imagination à l'avis ſçut ſe rendre,
Le bonheur vint ſans différer.

Mlle Bernard.

ARTICLE III.

De la Fable mixte.

Des grenouilles vivoient en paix,
Barbottant, coaſſant au gré de leur envie.
Une troupe d'enfans ſur les bords du marais
Vint troubler cette douce vie.
Çà, dit l'un d'eux, j'imagine entre nous

Un jeu plaiſant, une innocente guerre.
Qui lancera plus loin la pierre
Sera notre Roi. Taupe, ils y conſentent tous.
Pierres volent ſoudain : chacun veut la victoire.
L'enfant n'eſt-il pas homme ? il aime auſſi la gloire.
Bientôt tout le marais eſt couvert de cailloux,
Et grenouilles pour fuir n'ont pas aſſez de trous.
L'une a, dans le moment, la jambe fracaſſée ;
L'autre ſe plaint d'une côte enfoncée.
Enfin la plus grave de là
Leve la tête, & dit : Meſſieurs, holà !
De grace allez plus loin contenter votre envie ;
Choiſiſſez-vous un maître à quelque jeu plus doux.
Ceci n'eſt pas un jeu pour nous :
Vos plaiſirs nous coutent la vie.
Rois ſerons-nous toujours des grenouilles pour vous.

De la Motte.

Vous trouverez dans les réfléxions que j'ai faites ſur la *Parabole* & l'*Apologue* ce qu'il eſt néceſſaire d'obſerver dans la *Fable mixte* qui eſt un mélange de l'une & de l'autre eſpéce.

Nous ne manquons pas dans notre langue de Poëtes fabuliſtes, qui ayent de la réputation. Nous en avons même pluſieurs qui ont donné de nos jours des Fables, parmi leſquelles il y en a qui peuvent ſer-

vir de modeles ; comme celles du *Jet d'eau & du Ruiſſeau*, de *l'Oranger & de ſon Maître*, de *l'Homme & de l'Hirondelle* dans les Oeuvres de M. Peſſelier ; *la Plainte de l'Ecureuil au Génie de la Fontaine*, la Fable *du Hêtre, des Oiſeaux & du Lierre*, parmi celles de M. Richer.

Les Fables qui nous reſtent du ſiécle paſſé ont eu un ſort bien différent. La réputation de celles de la Fontaine croît de jour en jour : celles de la Motte tombent de plus en plus. On trouva les premieres admirables, parce qu'elles ſe ſoutenoient vis-à-vis de ce que les Anciens ont de plus parfait en ce genre ; tandis qu'on ne regardoit les ſecondes que comme des eſſais qui ne feroient jamais beaucoup d'honneur aux modernes. Celles-ci, de nos jours, n'ont guères été propoſées que pour y montrer des défauts qu'il falloit éviter. Les autres au contraire ſont nos modeles, mais modeles malheureuſement trop parfaits, puiſqu'ils n'ont pû encore être exactement imités. La Fontaine peut-être unique pour le talent de raconter, ramaſſe les fleurs ſans les chercher, les répand ſans les prodiguer, eſt élégant ſans parure, naïf ſans baſſe familiarité, ingénieux ſans travail, original ſans affectation ; la Motte au contraire

traîne dans ſes récits monotones, court après un enjoûment qui le fuit, peint avec plus de ſoin que de variété, & penſe avec plus de fineſſe que de goût, déroute l'eſprit par des métaphores ſi compliquées, ſi étranges, qu'il faut un travail de réflexion pour démêler l'analogie du ſens phyſique au ſens moral; ſes Fables ſentent plus la diſſertation d'un Philoſophe qui creuſe la Nature, que les aimables ſaillies d'un Poëte qui en embellit les productions. Son ſtyle eſt ſouvent dur & embarraſſé. ſa Poëſie foible, ſans en avoir l'air plus ſimple & plus naïf, ſouvent forcé dans ſes tours, gêné dans ſes tranſpoſitions, lâche dans ſon ſtyle trop périodique. Mais la Fontaine ſimple juſques dans le ſtyle le plus châtié, naturel dans la Poëſie la plus exacte, naïf dans les traits les plus délicats & les plus fins, marche toujours d'un pas égal quoique varié; ſans allonger ſes récits par des digreſſions inutiles, par des détails déplacés, par des circonſtances puériles, par des réflexions froides, il entraîne, il charme, il ravit; tandis qu'on admire tout au plus dans les Fables de la Motte des rapports délicats, des penſées ingénieuſes, des tours fins qui en faiſant honneur à l'eſprit du Poëte, ne donnent

pas toujours grande idée de ſon bon goût.

CHAPITRE TROISIEME.

De l'Eglogue.

L'EGLOGUE eſt la repréſentation d'une action champêtre dans un petit Poëme, auquel on peut donner la forme Dramatique, ou qu'on peut renfermer dans un ſimple récit. Selon quelques-uns ce Poëme change de nom ſelon la forme qu'on lui donne. Il prend le nom d'*Idille* quand il eſt ſimple récit ; & il retient celui d'*Eglogue* lorſqu'il a la forme du Dialogue. Selon d'autres, c'eſt le ſujet & conſéquemment le ton de cette piéce qui doit décider du nom qu'elle doit porter. Quand le ſujet eſt ſimple, qu'il ne préſente aucun événement conſidérable, & qu'il eſt traité d'une maniere unie, on doit donner au Poëme le nom d'*Eglogue* Au contraire il doit porter le titre d'*Idille*, lorſque le ſujet plus relevé eſt ſuſceptible d'un ſtyle plus noble que ne le doit être celui de la Paſtorale ordinaire. Sans entrer dans une diſcuſſion qui me meneroit trop loin, je me contenterai de remarquer avec M. Adiſ-

ſon * que le mot *Eglogue*, ſelon ſon étimologie, ſignifiant *Piéces choiſies*, on pourroit donner le nom d'*Idylle* aux Poëſies qui ſeroient totalement dans le genre Paſtoral préférablement à celui d'*Eglogue*, lequel de ſon côté conviendroit mieux à celles qui par la grandeur de la matière & par la maniere dont elle ſeroit traitée, paroitroient s'éloigner davantage du génie de la Paſtorale. Mais nos Poëtes ſont peu ſcrupuleux ſur le titre qu'ils donnent à cette eſpéce de poëſie On voit celui d'*Eglogue* placé indifféremment à la téte des piéces auxquelles ils ont donné la forme ou narrative, ou dramatique, qu'elle qu'en ſoit la matiere. Et ils appellent *Paſtorales* les grands drames dont l'action eſt champêtre, & dont ſes Acteurs ſont des Bergers. C'eſt pour me conformer à l'uſage le plus commun que je me ſerviraí du nom d'*Eglogue* ou d'*Idylle* pour déſigner toutes les poeſies Paſtorales qui ne ſont pas des drames parfaits.

De tous les genres de Poëſie il n'en eſt peut-être point qui dût faire ſur nous une impreſſion plus agréab e que celui-ci. Des paſſions douces, des plaiſirs purs, des mœurs

* *Mentor moderne diſcours* 27.

innocentes, une ſocieté aimable ſans inégalité de conditions, une vie tranquille & ſans ennui ; c'eſt dans ces ſources précieuſes que l'Eglogue va prendre ſes portraits & ſes caractères. Les événemens les plus gracieux lui fourniſſent le ſujet de ſes tableaux, tout ce que la campagne a de plus charmant fait l'objet de ſes peintures ; & la naïve ſimplicité, la belle nature détrempe ſes couleurs & conduit ſon pinceau. Non, la grandeur des images que nous offrent les autres genres de Poëſie n'a pas des attraits comparables aux charmes de celles que nous préſente la Poëſie paſtorale! Pourquoi cependant trouvons-nous ſi peu d'ouvrages en ce genre, qui ſe faſſent lire avec cette avidité qui naît toujours de l'eſpérance & du ſentiment du plaiſir ?

Les Poëſies de Ségrais & de Racan ne ſont pas néanmoins ſans de véritables beautés. On remarque dans les premieres cet air naïf, ce ton aiſé, qui ſont un des plus grands agrémens de la Poëſie paſtorale. Les petits details qui ſe trouvent dans les autres ſont charmans. *Racan excelloit ſurtout* * *à dire les petites choſes ; & c'eſt en quoi il reſſemble mieux aux anciens admirables ſurtout par cet endroit.*

* *Boileau, lettre à M. de Maucroix.*

Mais de tous nos auteurs celui qui a mieux rendu ce genre de Poëſie, c'eſt Me. Deshoulieres. La nature ſemble n'avoir developpé qu'à ſes yeux ce qu'elle avoit en même temps de plus riant & de plus doux, de plus champêtre & de plus décent. Rien n'approche de l'agrément des détails, de la beauté des images dont ſes Idylles ſont pleines, que la delicateſſe & la douceur des touches qui lui ſervent à les rendre. Perſonne n'a manié avec autant de naturel & de dexterité les paſſions douces auxquelles les bergers peuvent être ſujets, & n'en a exprimé les ſentimens avec plus de naïveté. Son ſtyle coulant, leger, pur, élégant même, mais ſans afféterie, ſans s'écarter de la ſimplicité paſtorale, a tous les charmes d'une Poëſie aiſée & brillante dont les vers paroiſſent avoir coulé ſans effort & s'être façonnés d'eux-mêmes ſans travail & ſans art. Auſſi les Poëtes qui lui ont ſuccédé n'ont-ils pû, malgré tout leur talent, l'effacer ni même l'atteindre; & elle joüit toujours du premier rang dans le genre paſtoral. Cependant les Eglogues de M. de Fontenelle, malgré tout ce que la critique y a juſtement trouvé à redire, ſe font lire avec plaiſir; & ſi vous voulez travailler

dans le même genre, vous trouverez auſſi dans celles de M. Roi & de M. Richer des morceaux dignes de vous ſervir de modéles. Mais pour que vous en ſentiez mieux les beautés, & que vous puiſſiez auſſi en remarquer les défauts, entrons dans le détail néceſſaire pour vous faire prendre une idée juſte du génie paſtoral.

Par la définition générale de l'Eglogue, comme paſtorale, on peut d'abord ſe former une idée des différentes parties qui la compoſent. Car toute action repréſentée ſuppoſe l'objet de l'action, le lieu de l'action, les auteurs de l'action, & une maniere propre de repreſenter cette action. L'Eglogue étant non ſeulement la *repréſentation d'une action*, ce qui lui eſt commun avec la plûpart des pieces de Poëſie, mais la repreſentation d'une action *champêtre*, il faut que toutes ſes parties portent l'empreinte de ce dernier caractere qui la diſtingue des autres ouvrages de Poëſie, ſuſceptibles de la même forme Dramatique ou Narrative. C'eſt donc relativement à ce point de vue particulier qu'il convient d'examiner de quelle nature doit être l'action repréſentée dans l'Eglogue, quel doit être le lieu où ſe paſſe cette action, quel caractere il faut donner aux auteurs de

cette action, de quelles couleurs enfin il eſt néceſſaire de ſe ſervir, pour peindre cette action; objets qui embraſſent le ſujet, la ſcene, les mœurs & le ton de l'Eglogue.

Pour ſe former une idée juſte de l'action qui peut être le ſujet d'une Eglogue, il eſt à propos de s'éloigner de nos temps malheureux, pour remonter juſqu'aux premiers ages du monde, auxquels l'hiſtoire ou la fiction a donné le beau nom de ſiécles d'or. Car ce n'eſt pas dans le ſein de nos campagnes qu'il faut aller chercher les événemens qui peuvent ſervir de matiere à la Poëſie paſtorale. Eſclaves malheureux, nos bergers ſujets aux paſſions les plus brutales, enſevelis dans la plus groſſiere ignorance, triſte jouet de la plus affreuſe pauvreté, dans les plaiſirs qui les amuſent, comme dans les peines qu'ils éprouvent, fourniroient bien ſans doute au Poëte des actions à repréſenter; mais ces actions, ſouvent brutales, toujours baſſes, ne formeroient jamais des tableaux gracieux, des images riantes, qu'autant que la peinture s'éloigneroit de la verité.

Quoique ce ſentiment ait des partiſans très célébres, entre autres M. Adiſſon *,

* *Mentor moderne.*

quelques auteurs respectables se sont attachés à l'opinion contraire ; M. Dubos* en particulier, prétend » que les personnages des Eglogues doivent être copiés » d'après ce que nous voyons dans notre » pays, pour pouvoir nous intéresser, & » *qu'*il n'y a point de vraisemblance dans » nos Eglogues où les pasteurs ne ressemblent point à ce que nous avons » devant les yeux ».

Si nos Poëtes cherchoient à nous plaire par la fidelité de leurs représentations bucoliques, il est indubirable qu'ils ne pourroient nous procurer le plaisir attaché à l'exactitude de l'imitation, qu'en nous donnant des actions tirées des événemens ordinaires dans nos campagnes. Mais comme ils cherchent moins à nous peindre l'état present de la vie champêtre, que les charmes qu'elle peut avoir, qu'elle a même eûs dans les beaux siécles du monde, n'est-il pas plus à propos qu'ils nous donnent une image aimable de ce qui a été, ou du moins de ce qui peut être, qu'une peinture vile & degoutante de ce qui est?

Conséquemment à cette idée le Poëte, pour trouver un sujet assorti à ce genre

* *Reflexions sur la Poësie & la Peinture.*

de Poëſie, doit donc ſe former dans l'imagination un peuple d'hommes heureux, formés des mains de la pure nature, livrés aux charmantes impulſions d'un inſtinct plein de raiſon, deſtinés par leur état à habiter des campagnes, où l'art & le crime n'aient point pénétré, occupés du ſoin de tout ce qui peut rendre commode & gracieux le ſéjour champêtre, attentifs à augmenter en eux, à perfectionner les dons précieux dont la nature les a prévenus, & ſoigneux d'en tirer tout l'avantage compatible avec le bien commun de la ſociété.

Vivement pénétré de ces idées, il faut qu'il ſe figure quelqu'une des occupations, des peines, & des plaiſirs auxquels ces heureux mortels peuvent être livrés, & qu'il ſaiſiſſe dans la cauſe de leur joie ou de leur douleur, le ſujet de ſon ouvrage. Si la nature répond preſque toujours à leurs deſirs, elle peut auſſi quelquefois paroître inſenſible à leurs vœux; la ſtérilité peut deſoler leurs campagnes, les maladies affliger leurs troupeaux, les vents diſſiper l'eſperance de leurs vergers. Leurs paſſions, quoique douces & peu capables de ces écarts monſtrueux qui en font les fleaux de la ſocieté, peuvent auſſi n'être

pas toujours heureuſes. L'inſenſibilité réelle, ou l'infidelité prétendu ed'une bergere, le mérite ou le bonheur d'un rival, le deſeſpoir d'avoir diſputé le prix de la Lute, du Chant, ou de la courſe ſans l'obtenir; telles ſont les circonſtances de la vie champêtre qui peuvent fournir des ſujets à la Poëſie paſtorale.

Il eſt des événemens qui, quoique d'un ordre ſuperieur, ſerviront encore de fondement à l'action de l'Eglogue. Les bergers, ſans être ſous le joug de la tyrannie, peuvent être aſſujettis à des princes & à des rois; s'ils ne vont pas porter les meurtres & le pillage dans le ſein des villes, leur ſituation ne les met pas à couvert des malheurs que la guerre entraîne à ſa ſuite. Il n'eſt donc pas étonnant que la naiſſance ou la mort des Rois de la terre deviennent le ſujet de leurs entretiens; qu'ils ſe plaignent des ravages de la guerre, ou qu'ils celebrent des fetes pour le retour de la paix; mais il faut avoir ſoin de ſaiſir dans ces événemens le point qui a un rapport plus direct au genre de vie des bergers.

Parmi ces differentes actions, il en eſt que le Poëte ne peut rendre ſans le ſecours de pluſieurs acteurs, il en eſt qu'il peut

peut peindre dans un monologue, c'eſt-à-dire par un ſimple récit. Cette derniere eſpèce me paroît d'une éxécution beaucoup plus facile que la premiere, ſurtout lorſque dans celle-ci on eſt obligé de ſe ſervir de plus de deux interlocuteurs. C'eſt ce qui arrive dans toutes les actions compliquées, comme ſont les combats & les diſputes qui peuvent s'élever entre les bergers; mais il faut obſerver de ne point trop multiplier ces acteurs; il eſt bien difficile d'en occuper, comme il faut, plus de trois, dans les paſtorales, dont l'action n'eſt point partagée en ſcenes, comme l'eſt celle de nos Poëtes Dramatiques.

La nature des actions qu'on repréſente dans l'Eglogue doit decider du lieu de la ſcène. Comme ces actions ne peuvent, pour la plûpart être faites que dans les bois, ou ſur l'émail des prairies, réſidence la plus ordinaire des bergers, la ſcene de l'Eglogue doit pour l'ordinaire être à la campagne. Non pas qu'on ne puiſſe quelquefois la placer ailleurs; car je ne ſuis pas ſur ce point de l'avis de M. Dubos, & je crois que la raiſon ſur laquelle il le fonde n'appuie pas beaucoup ſon ſentiment. » La ſcène des Poëmes Bu-

» coliques, dit-il, * doit *toujours* être à » la campagne..... parceque leur eſ- » ſence conſiſte à emprunter.... de tous » les objets qui parent nos campagnes.... » les figures dont le ſtyle de ce Poëme » eſt ſpécialement formé ». Quoi, les bergers ne peuvent-ils jamais être attirés dans nos villes par la curioſité ou par le devoir? n'y peuvent-ils jamais être amenés par le hazard? & lorſqu'ils y ſeront, eſt-il probable qu'un ſejour paſſager leur fera oublier tous ces objets champêtres dont ils peuvent à la campagne figurer leurs diſcours? je ne diſconviens pas qu'il ſeroit ſans vraiſemblance d'introduire dans nos villes des bergers qui y célébraſſent leurs jeux & leurs fetes; qui s'y intretinſſent d'événements purement champêtres; mais comme il n'y a aucun inconvenient à les ſuppoſer à l'entrée des palais des grands, & dans les places publiques, à les rendre témoins de nos Spectacles; puiſque dans nos Eglogues les plus connues & les plus eſtimées, on leur fait faire à la campagne le recit de ce qui les a occupés dans ces occaſions, quel inconvenient y auroit-il à leur faire lier ces mêmes entretiens dans

* *Ubi ſupra*

le lieu même, où ils ſeroient frappés de ces objets extraordinaires. Pourvû cependant qu'on mît l'Eglogue en monologue, ſi on lui donnoit la forme du Dialogue, qu'on n'y introduisît pas plus de deux interlocuteurs, & que dans ces deux occaſions mêmes on ne pouſſât pas trop loin les réfléxions & l'entretien. Car la vraiſemblance me paroitroit bleſſée ſi on réuniſſoit par troupe des bergers dans nos villes, & ſi on les y ſuppoſoit aſſez oiſifs & aſſez tranquilles pour y former de longues converſations.

Cette ſcène ne ſeroit pas du moins ſi étrange que celle ſur laquelle Sannazar fait agir les acteurs de ſes bucoliques. Il eſt vrai qu'elle eſt convenable aux perſonnages qu'il y introduit, & qu'ayant changé nos bergers en pêcheurs, il devoit les tirer des bois & des prairies pour les faire agir ſur le rivage de la mer. Mais les beautés réelles de ſes Poëmes n'ont pû lui faire pardonner une innovation qui nous privoit des images les plus riantes pour ne nous en offrir que de fort degoûtantes & de très inſipides. Auſſi n'a-t'il pas eu d'imitateurs, & tous les Poëtes ſe ſont accordés pour conſerver à la Poëſie paſtorale les agrémens de la ſcène champetre.

La partie la plus essentielle de l'Eglogue est celle qui regarde les mœurs. Ces mœurs peuvent être considérées sous deux points de vue généraux, relativement à la condition des personnages qu'on introduit dans l'Eglogue, & par rapport à l'ordre moral. Dans les mœurs envisagées sous le premier aspect, entrent les usages, les connoissances, les occupations, & les plaisirs des acteurs bucoliques; les autres sont relatives à leur innocence & à leur Religion.

Pour rendre les premieres au naturel, le Poëte doit avoir égard au genre de vie auquel il suppose que ses acteurs sont livrés; car les occupations & les vues d'un berger étant différentes de celles d'un moissonneur ou d'un pêcheur (personnages connus dans les pastorales de Théocrite & de Sannazar), il doit y avoir quelques nuances du moins de différence dans leurs connoissances, dans leurs usages, dans leurs goûts, & dans leurs idées. Leurs réflexions même, les comparaisons dont ils se servent pour rendre leurs pensées doivent prendre un caractère différent dans l'analogie plus marquée que les unes & les autres auront avec leur condition. Un berger doit parler de la beauté des prai-

ries, de l'art de lancer des pierres avec un tranſport dont un pêcheur ne doit paroître animé que lorſqu'il peint un rivage aimable, ou qu'il releve le talent de jetter les filets. Celui là trouvera dans la cruauté des loups, dans le peu de durée des fleurs, une ſource de réflexions que celui-ci puiſera dans l'inconſtance des ondes; un chien, une tourterelle fournira au premier d'heureuſes comparaiſons de vigilance & de fidélité; le pêcheur au contraire, pour peindre l'une & l'autre, ſe ſervira de la prudence de l'Alcyon, & du flux & reflux conſtant de la mer. L'un offrira à ſa bergere des fleurs & des fruits, un agneau & ſa mere; l'autre preſentera à ſa maîtreſſe, des coquillages ſinguliers, des branches de corail, des poiſſons d'un goût exquis ou d'une forme bizarre; c'eſt ainſi que la condition de vos perſonnages doit vous fournir les différens traits propres à caractériſer leurs mœurs.

Quant aux connoiſſances de la nature, vos acteurs peuvent être inſtruits de toutes celles qui ont un rapport plus particulier à leur état. Une certaine étendue en ce genre ne me paroîtroit pas même bleſſer la vraiſemblance. Seroit-il étonnant que des hommes continuellement occupés ſur

les rivages de la mer euſſent une connoiſſance particuliere des accidens auxquels cet élément eſt ſujet, des qualités qui dominent dans certaines eſpéces de vents, & même des cauſes ſecrettes des orages & des tempêtes? pourquoi des bergers qui attendent toutes les douceurs de la vie de la bonté de leurs pâturages, de la fertilité de leurs terres, de la fécondité de leurs troupeaux, n'auroient-ils pas obſervé la part que peut avoir à ces événemens l'influence des aſtres, & ne ſe ſeroient-ils pas communiqués par une tradition ſuivie les remarques qui auroient été faites par leurs ancêtres? les bergers n'ont-ils pas été les premiers inventeurs de l'Aſtronomie? eſt-il contre la vraiſemblance de leur en prêter les connoiſſances? il ne s'agit pas d'en faire des Caſſini, ou beaucoup moins de les occuper à des diſſertations ſçavantes ſur les principaux phenomènes qu'on remarque dans le ciel. Non, toute cette doctrine ſeroit déplacée; mais qu'ils ſoient au fait de ce que la ſcience des aſtres a de plus pratique & de moins abſtrait, & que cette connoiſſance occaſionne dans leur converſation quelques traits en paſſant, qui y aient du rapport, c'eſt ce qu'on ne peut improuver,

Il me paroît également dans la vraiſemblance qu'ils aient une legere teinture de médecine naturelle; une grande connoiſſance des mouvemens du cœur humain & ſurtout de certaines paſſions. L'expérience en ce genre eſt le meilleur maitre; elle inſtruit même quelquefois ſans le ſecours de la reflexion; ainſi quelque oiſifs qu'on puiſſe ſuppoſer les perſonnages de l'Eglogue, on ne peut leur refuſer des lumieres qui s'acquierent ſans travail. Leur tranquilité même doit contribuer à les rendre plus parfaites. Ce n'eſt que la diſſipation qui affoiblit dans nous certains ſentimens, & qui nous empêche d'en développer les reſſorts les plus ſecrets.

L'autre partie des mœurs qui a rapport à la morale n'eſt pas moins digne de l'attention du Poëte, pour ne point s'écarter du genie paſtoral. Il eſt eſſentiel de ne donner aux acteurs qu'on introduit dans l'Eglogue que des mœurs pures & exemptes de crimes. Les paſſions violentes, & ſurtout leurs excès ſi funeſtes à la ſocieté doivent être inconnus parmi eux. L'ambition, la cupidité, la vengeance, ne doivent avoir pour l'objet parmi eux que de toucher le cœur d'une bergere, qué

de posseder le chien le mieux dressé & le troupeau le plus fecond, que de faire oublier à force de perfections ou de bienfaits la superiorité d'un rival. Il faut qu'ils ne connoissent de l'envie que ce qui y est émulation, du déguisement que ce qui y est badinage, de la fierté que ce qui y est sentiment. La candeur doit régner dans leurs discours, la douceur dans leurs plaintes, la modération dans leurs reproches, la sincerité dans leurs démonstrations & la fidélité doit être inséparablement liée à leurs promesses.

Ce n'est pas qu'on ne puisse introduire quelquefois dans l'Eglogue des personnages moins vertueux, ne fût-ce même que pour servir d'ombre au tableau. Un berger pourra se laisser séduire par le désir d'une possession injuste, par l'emportement d'une vengeance éclatante, par le désespoir d'une préférence honteuse: il brisera de dépit ses chalumeaux, jettera des sortiléges sur les troupeaux de son rival, dérobera un agneau, une houlette, des fruits. Mais il faut observer avec soin que ces caracteres odieux ne doivent trouver place dans la pastorale qu'avec les ménagemens & les adoucissemens nécessaires pour en relever l'objet principal, qui est la probité & l'innocence.

Le

La piété envers les Dieux étant inſéparables de l'innocence & de la pureté des mœurs, il eſt eſſentiel que les actions des bergers en portent le caractere. Il faut donc qu'ils aient une connoiſſance de l'objet de leur culte, qui, quoique peu approfondie, ſoit cependant ſuffiſante pour juſtifier leurs hommages; & il eſt aſſez d'uſage de les ſuppoſer inſtruits des ſecrets les plus importans de la Mithologie. La ſaine raiſon n'approuve pas ſans doute ce mélange incompatible de mœurs exemptes de toute corruption avec une créance auſſi propre à gâter le cœur que le ſont les dogmes & les myſtéres de la Théologie payenne pris à la lettre. Mais c'eſt une erreur qui eſt pour nous en quelque maniere une vérité de convention. Nous prenons les acteurs de la ſcene bucolique pour ce qu'ils étoient à l'égard des Grecs & des Romains. Ceux-ci prévenus en faveur de leur religion la regardoient comme la baſe de l'innocence; & ce principe les anthoriſoit à réunir dans leurs bergers une créance, & des mœurs que nous avons droit de juger incompatibles

Il peut ſe faire qu'aux yeux éclairés des Philoſophes & des Poëtes du Paganiſme, les Fables de la Mithologie renferma-

ſent ſous une écorce groſſiere, & ſouvent impure, des vérités morales ou naturelles, comme ſous autant d'emblèmes; mais cette profondeur de connoiſſance n'appartenoit point à leurs bergers. C'eſt ce dont il eſt aiſé de ſe convaincre en liſant leurs Poëſies paſtorales, où l'on découvre ſouvent les traces d'une ſuperſtition groſſiére, dans les enchantemens & les ſortileges, dans les augures tirés des oiſeaux ſiniſtres, du bruit du tonnerre & des événemens les plus naturels. Peut-être auſſi avons-nous conſervé à nos bergers les ſuperſtitions & la religion qu'ils ont chez les Anciens, parce que les idées mithologiques nous fourniſſent les images en même temps les plus agréables & les plus variées.

Par le détail qu'on vient de lire ſur les mœurs qu'il faut donner aux acteurs de l'Eglogues, il eſt aiſé de ſe former une idée du ton qu'ils doivent prendre dans leurs Dialogues ou dans leurs récits. On voit que leurs penſées, leurs ſentimens, leurs réflexions, n'auront le caractere paſtoral, qu'autant qu'ils ſeront dégagés de tout ce qui peut ſentir la ſubtilité, la fineſſe, & l'affeterie. Quoiqu'on leur ſuppoſe de l'eſprit, il ne faut pas qu'on remarque dans leur maniere de penſer ces

tours fins & délicats qui ne conviennent qu'à des perſonnes accoutumées à des idées abſtraites, à enviſager les rapports les plus éloignées des idées, à conſidérer en Philoſophes la nature générale des choſes. Tout leur eſprit ne doit être que bon ſens & les beautés de leurs penſées doivent ſe borner à la juſteſſe.

On peut ſe permettre d'aller un peu plus loin en fait de ſentimens, & de les pouſſer quelquefois juſqu'à une certaine delicateſſe ; mais il faut bien ſe donner de garde de tomber dans le moindre raffinement. L'art conſiſte à les enchainer ſi étroitement, à les lier ſi adroitement avec les circonſtances qui peuvent les faire naître, qu'ils paroiſſent ſe preſenter auſſi naturellement qu'un ſentiment moins delicat. Il faut auſſi ne les trop multiplier, ni s'y trop appeſantir ; le premier défaut ſentiroit l'afeterie, & l'autre rendroit infailliblement votre paſtorale languiſſante.

C'eſt auſſi par l'art de manier les circonſtances qu'un Auteur fait paſſer dans l'Eglogue des reflexions qui ne conviendroient peut-être point à ce genre de Poeſie, ſi elles étoient iſolées des occaſions qui peuvent naturellement les faire naître. Ces ſecondes operations de l'ame ſuppoſent quelquefois une continuité d'at-

tention, une supériorité d'intelligence; qui n'entrent point dans le caractere des Auteurs de la pastorale. Mais la nature des objets, la force des circonstances peuvent avoir une liaison si intime, si prochaine avec ces réflexions, qu'elles semblent n'avoir pas dû échapper à la raison même la plus bornée, & à l'attention la plus légere. On peut d'ailleurs, & c'est là le plus grand art, détailler les circonstances, les rapprocher, les exposer sous un jour si frappant, que le lecteur le moins intelligent y découvre de lui même les réflexions qu'elles renferment, sans que le Poëte ait pris le soin de les exprimer.

Pour rendre ces pensées, ces sentimens, & ces reflexions d'une maniere plus convenable au genie pastoral, c'est-à-dire, à la simplicité de gens peu cultivés, qui ne raisonnent, pour ainsi dire, que par instinct, qui ne pensent que par les sens, qui ne définissent une chose spirituelle que par une chose sensible, & qui ne peignent celle-ci que par le secours d'images plus communes; il est bon de se servir de comparaisons tirées des objets les plus familieres à la campagne. Tous nos Poëtes bucoliques ont suivi cette methode avec

plus ou moins de ſuccés, ſelon que les objets & les ſujets comparés avoient une connexion plus étroite, plus naturelle, & formoient des images plus variées & plus agréables.

Les deſcriptions, les narrations, ſont auſſi d'un uſage fort heureux & très naturel dans le genre bucolique. Rien de plus ordinaire aux perſonnes accoutumées à penſer ſuperficiellement, à s'attacher plus aux différences ſenſibles des choſes, qu'à en approfondir la nature, que d'aimer à faire des récits & des peintures de ce qui les a frappées. L'excès qui eſt a craindre, c'eſt de narrer trop longuement & de ſe jetter dans des détails puériles, dont l'inutilité charge une narration & la rende inſipide.

Pour ce qui regarde le ſtyle & la verſification, il faut avoir ſoin que l'un & l'autre ſoient aſſortis au génie paſtoral. Le ſtyle en doit être pur, quoique naturel, élégant, ſans être ni brillant ni fleuri; aiſé, & cependant vif; ſans liaiſons trop marquées; éloigné en un mot de tout ce qui peut ſentir le travail de l'art & même une politeſſe étudiée; il n'eſt pas moins néceſſaire auſſi d'y éviter la moindre groſſiereté dans les expreſſions. Mais il ne faut

pas en retrancher pour cela, celles qui ſont proverbiales. Nos meilleurs Auteurs, & ſurtout les anciens, n'ont pas dédaigné de s'en ſervir. Il ſeroit à ſouhaiter ſeulement qu'on eut ſoin de relever un peu par la beauté de l'application le ſens de nos Proverbes trop avilis par l'uſage le plus commun & quelquefois même le plus bas.

Il faut dans la verſification de la légéreté & de l'harmonie; de la facilité & de l'exactitude; que les nombres en ſoient aiſés & coulans, les vers aiſés & harmonieux; qualités qui n'ont pas peu contribué à rendre ſi rares les bonnes Poëſies paſtorales.

Le Poëte eſt libre de donner à ſes vers une même meſure ou de la varier, d'emploier les rimes ſuivies ou les rimes croiſées. Les premieres cependant, de même que les vers d'une même meſure & de douze ſyllabes ſont plus d'uſage, & me paroiſſent auſſi plus convenables aux Eglogues ſurtout, auxquelles on donne la forme Dramatique.

Pour réduire tous ces préceptes ſous un point de vûe qui vous les rende plus agréables à lire, & plus aiſés à être retenus, j'ajouterai ici deux morceaux de

Poëſie qui ſont peut-être ce que l'on a écrit de meilleur ſur l'Eglogue; le premier eſt de Deſpréaux:

Telle qu'une bergere, au plus beau jour de fête
De ſuperbes rubis ne charge point ſa tête,
Et ſans mêler à l'or l'éclat des diamans
Cueille en un champ voiſin ſes plus beaux ornemens.
Telle, aimable en ſon air, mais humble dans ſon ſtyle,
Doit éclater ſans pompe une élégante Idille.
Son ton ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers préſomptueux.
Il faut que ſa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille;
Mais ſouvent dans ce ſtyle un rimeur aux abois
Jette là de dépit la flûte & le hautbois;
Et follement pompeux dans ſa verve indiſcréte
Au milieu de l'églogue entonne la trompette:
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roſeaux,
Et les Nymphes d'effroi ſe cachent ſous les eaux.

Au contraire cet autre, abjet dans ſon langage,
Fait parler ſes bergers comme on parle au village;
Ses vers plats & groſſiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baiſent la terre & rampent triſtement.
On diroit que Ronſard ſur ſes pipeaux ruſtiques,
Vient encore frédonner ſes Idilles Gothiques.
Et changer, ſans reſpect de l'oreille & du ſon,

Licidas en Pierrot, & Phylis en Toinon.

Entre ces deux excès, la route eſt difficile ;
Suivez, pour la trouver, Théocrite & Virgile.
Que leurs tendres écrits, par les graces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour & nuit fueilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre,
Par quel art, ſans baſſeſſe, un auteur peut deſcendre,
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers ;
Au combat de la flûte animer deux bergers,
Des plaiſirs de l'amour vanter la douce amorce,
Changer Narciſſe en fleur, couvrir Daphné d'écorce ;
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un conſul la campagne & les bois.
Art Poët. ch. II.

La plainte que forme dans les vers ſuivans, Euterpe, Muſe qui préſide à la Poëſie paſtorale, vous fera connoître les défauts qu'on y doit éviter, & les beautés qu'il y faut répandre.

Bientôt Flore vit diſparoître
Cette heureuſe naïveté.
Qui de mon empire champêtre
Faiſoit la premiere beauté.

N'entendant plus aucun Titire,
N'ayant rien d'aimable à redire
L'écho ſe tût épouvanté.

La bergere, outrant ſa parure,
N'eut plus que de faux agrémens;
Le berger, quittant la nature,
N'eut plus que de faux ſentimens;
Et ce que l'on appelle Eglogue,
Ne fut plus qu'un froid dialogue
D'acteurs dérobés aux Romans.

Leur voix contrainte, ou doucereuſe,
Mit les Dryades aux abois.
Leur guittarre trop langoureuſe
Endormit les oiſeaux des bois:
Les amours en prirent la fuite,
Et vinrent pleurer à ma ſuite
La perte des premiers hautbois....

Viens* ſur les Tircis de Mantoüe
Réformer ceux de ce ſéjour,
Rends-nous ce goût, qu'Euterpe avoue:
Guidé par toi, l'enfant amour
Ne viendra plus dans nos montagnes
Parler aux Nymphes des campagnes,
Comme il parle aux Nymphes de cour.

* *Le Poëte adreſſe la parole à Virgile, ainſi que dans quelques ſtances que j'ai omiſes, comme inutiles à mon ſujet.*

Affranchis l'Eglogue captive ;
Tire-la des chaînes de l'art ;
Qu'elle ſoit tendre, mais naïve,
Belle ſans ſoin, vive ſans fard ;
Que dans des routes naturelles
Elle cueille des fleurs nouvelles,
Sans le chercher trop à l'écart.

En induſtrieuſe bergere,
Qu'elle dépeigne les forêts,
Mais ſur une toile légére,
Sans des Coloris indiſcrets ;
Et que jamais le trop d'étude,
N'y contraigne aucune attitude,
Ni ne charge trop les portraits.

La nature, ſur chaque image,
Doit guider les traits du pinceau ;
Tout y doit peindre un payſage,
Des jeux, des fêtes ſous l'ormeau.
L'œil eſt choqué s'il voit reluire
Les palais, l'or & le Porphire,
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.

Il veut des grottes, des fontaines,
Des pampres, des ſillons dorés,
Des prés fleuris, de vertes plaines,
Des bois, des lointains azurés ;
Sur ce melange de ſpectacles

Ses regards volent ſans obſtacles
Agréablement égarés.

Là dans leurs courſe fugitive,
Des ruiſſeaux lui ſemblent plus beaux,
Que ces ondes, que l'art captive
Dans un dédale de canaux,
Et qu'avec faſte & violence
Une Siréne au ciel élance,
Et fait retomber en berceaux.

Là, les paſſions en ſilence
Laiſſent parler la vérité ;
A la ſuite de l'innocence,
Là voltige la liberté ;
Là rapproché de la nature,
On voit briller la vertu pure
Sous l'habit de la volupté.

Greſſet, Euterpe, Ode à Virgile.

J'ai préféré l'Eglogue ſuivante à d'autres également dignes de vous ſervir de modéles, parce qu'elle renferme une ingénieuſe critique de cette ſorte de piéce, & que par là meme elle pourra vous tenir encore lieu de préceptes.

Eglogue.

PALEMON, DAPHNIS.

PALEMON.

Quels lieux t'ont retenu caché depuis deux jours?
Daphnis, nous avons cru te perdre pour toujours.
Chacun fuit, disions-nous, ces champêtres asyles;
Nos hameaux sont deserts, & nos champs inutiles.

DAPHNIS.

O mon cher Palemon, ne t'en étonne pas.
Ces lieux pour nos bergers ont perdu leurs appas.
La ville a tout séduit, & sa magnificence
Nous fait de jour en jour haïr notre innocence.
Je l'ai vue à la fin cette grande cité.
Quel éclat! mais, hélas! quelle captivité!
Cependant nous courons fuyant la solitude,
Dans ses murs chaque jour briguer la servitude.
Sous de riches lambris, qui ne sont point à nous,
Devant ses habitans nous ployons les genoux.
J'ai vû même près d'eux nos bergers, nos bergeres,
Affecter, je l'ai vû! leurs modes étrangeres,
Contrefaire leur geste, imiter leurs chansons,
Et de nos vieux pasteurs mépriser les leçons.
Qui l'eût crû? de nos champs l'agréable peinture,
Ces fertiles côteaux, où se plaît la nature,
Le frais de ces gazons, l'ombre de ces ormeaux,
Nos rustiques débats, nos tendres chalumeaux,

Les troupeaux, les forêts, les prés, les paturages,
Sont pour eux déſormais de trop viles images.
Ils ſçavent ſeulement chanter ſur leurs hautbois
Je ne ſçais quel amour inconnu dans nos bois,
Tiſſu de mots brillans, où leur eſprit ſe joue,
Badinage affecté que leur cœur déſavoue.
Enfin, te le dirai-je, ô mon cher Palemon,
Nos bergers n'ont plus rien de bergers que le nom.

PALEMON.

Et pourquoi retenir encor ce nom champêtre?
S'ils ne ſont plus bergers, pourquoi veulent-ils l'être?
Le Lion n'eſt point fait pour tracer des ſillons,
Ni l'aigle pour voler dans les humbles vallons.
Voit-on le paon ſuperbe oubliant ſon plumage
De la ſimple fauvette affecter le ramage,
L'amaranthe emprunter la couleur du gazon,
Et le loup de brebis revêtir la toiſon?

DAPHNIS.

O ſi jamais le ciel à nos vœux plus facile,
Faiſoit revivre ici ce berger de Sicile,
Qui le premier chantant les bois & les vergers,
Au combat de la flûte inſtruiſit les bergers!
Ou celui qui ſauva des fureurs de Bellone
Ses troupeaux trop voiſins de la triſte Crémone!
Tous deux pleins de douceur, admirables tous deux,

Soit que de deux pasteurs ils décrivent les jeux,
Soit que de Thestilis l'amoureuse folie
Ressuscite en leurs vers l'art de la Thessalie.
Quel Dieu sur leurs doux sons formera notre voix?
Ne reverrons-nous plus paroître dans nos bois
Les Faunes, les Silvains, les Nymphes, les Dria-
des,
Les Silenes tardifs, les humides Nayades
Et le Dieu Pan lui-même au bruit de nos chan-
sons,
Danser au milieu d'eux à l'ombre des buissons?

PALEMON.

Que faire, cher Daphnis, nos regrets, ni nos plain-
tes
Ne rendront pas la vie à leurs cendres éteintes.
Mais toi, disciple heureux de ces maîtres vantés,
J'ai vu que de tes sons nous étions enchantés
Quand sous tes doigts légers l'air trouvant un pas-
sage
Exprimoit les accens dont ils traçoient l'image.
Les Muses t'avouoient, & de leurs favoris
Menalque eut osé seul te disputer le prix.

DAPHNIS.

Il l'auroit disputé contre Apollon lui-même.
Mais le soin de sa voix fait son bonheur suprême.
Quant à moi, qui me borne à de moindres succès,
Quelque gloire pourtant a suivi mes essais;

Et même nos paſteurs, mais je ſuis peu crédule,
M'ont quelquefois a lui préféré ſans ſcrupule.

PALEMON.

J'aime ces vers qu'un jour tu me dis à l'écart...
Ce n'eſt qu'une chanſon ſimple & preſque ſans art.
Mais les timides fleurs qui ſe cachent ſous l'herbe
Ont leur prix auſſi-bien que le pavot ſuperbe.
De grace, cher Daphnis, tâche à t'en ſouvenir.

DAPHNIS.

Je m'en ſouviens : elle eſt aiſée à retenir.
L'ardente canicule a tari nos fontaines,
L'aurore de ſes pleurs n'arroſe plus nos plaines,
On voit l'herbe mourir dans tous les champs voiſins,
Le roſier eſt ſans fleurs, le pampre ſans raiſins :
Qui rend ainſi la terre aride & languiſſante ?
Faut-il le demander ? Celimene eſt abſente.

PALEMON.

Et ceux que tu chantois, je m'en ſuis ſouvenu,
Quand nous vîmes paſſer ce berger inconnu :
J'ai conduit mon troupeau dans les plus gras herbages.
Cependant il languit parmi les paturages ;
J'ai trop bravé l'amour ; l'amour pour ſe venger
Fait périr à la fois & moutons & berger.

DAPHNIS.

La ſuite vaut bien mieux, & ne fut pas perdue :

Notre importun s'enfuit dès qu'il l'eut entendue.
L'amour eſt dangereux ; mais ce n'eſt pas l'amour
Qui fait que mon troupeau ſe détruit chaque jour.
C'eſt ce berger malin, dont l'œil ſombre m'allarme,
Qui ſans doute ſur nous a jetté quelque charme.

PALEMON.

Tu m'en fais ſouvenir. O qu'il fut étonné !
Je crois que de long-temps il ne t'a pardonné.
Mais ſi j'oſois encor te faire une priére ;
Te ſouvient-il du jour, que dans cette bruyére,
Tu chantois, en goûtant la fraicheur du matin,
Ces beaux vers imités de grand paſteur latin.
Revenez, revenez, aimable Galathée ?
Jamais chanſon ne fut à l'air mieux ajuſtée.
Dieux, comme en l'écoutant tout mon cœur fut frappé !
J'ai retenu le chant : les vers m'ont échappé,

DAPHNIS.

Voyons. Depuis ce temps je ne l'ai point chantée.
Revenez, revenez, aimable Galathée.
Déja d'un verd naiſſant nos arbres ſont parés,
Les fleurs de leur émail enrichiſſent nos prés.
Qui peut vous retenir loin de ces doux rivages ?
Avez-vous oublié nos jardins, nos boccages ?
Ah ! ne mépriſez point de champêtres attraits :
Revenez ; les Dieux même ont aimé les forêts.
Le timide bélier ſe plait dans les campagnes,

Le chevreuil dans les bois, & l'ours dans les montagnes,
Pour moi, de notre inſtinct nous ſuivons tous les loix;
Je me plais ſeulement aux lieux où je vous vois.

PALEMON.

Eſt-ce tout? je me trompe, où tu m'en fis entendre
D'autres que même alors tu promis de m'apprendre.

DAPHNIS.

Il eſt vrai. Mais, berger, chaque choſe a ſon cours.
Autrefois à chanter j'aurois paſſé les jours.
Tout change. Maintenant les guerrieres trompettes
Font taire les hautbois & les humbles muſettes.
Quelle oreille endurcie à leur bruit éclatant,
Voudroit à nos chanſons accorder un inſtant?
Les accens les plus doux des cignes du Méandre
A peine trouveroient quelqu'un pour les entendre.
Finiſſons. Auſſi bien le ſoleil s'obſcurcit,
Du côté du midi le nuage groſſit,
Et des jeunes tilleuls, qui bordent ces fontaines,
Le vent ſemble agiter les ombres incertaines.
Adieu. Les moiſſonneurs regagnent le hameau,
Et Lycas a déja ramené ſon troupeau.

Rouſſeau.

CHAPITRE QUATRIEME.

De l'Elégie.

L'Ouvrage de Poëſie qui approche le plus de l'Eglogue c'eſt l'Elégie. Elles ne différent ſouvent l'une & l'autre que par l'action. Une piece paſtorale eſt en effet une véritable Elegie, dès que le ſujet en eſt triſte; ſurtout quand on lui a donné la forme narrative; forme plus particuliérement affectée à l'Elégie.

Il eſt même ſi ordinaire de cacher ſous une allégorie champetre les événemens qui peuvent fournir des ſujets à l'Elégie, & de transformer en bergers les auteurs qu'on y introduit, & les perſonnes dont les malheurs en font le ſujet, qu'on peut appliquer à cette piéce tout ce qui a été dit, dans le chapitre précédent, ſur la ſcène, les mœurs, & le ton qui conviennent au genre paſtoral. Cependant comme le ſentiment de la douleur, eſt une peine de l'ame commune à tous les états, on eſt quelquefois obligé de prendre dans l'Elégie un ton plus élevé que dans l'Eglogue. Orphée, qui pleure ſa chere Euridice, ne doit pas gemir ſur

le même ton que la France, lorſqu'elle arroſe de ſes larmes le tombeau de ſes Princes ou de ſes Héros; & un berger qui a perdu la brebis aimée, & le chien fidèle, qui faiſoient la gloire & la ſureté de ſon troupeau, ne doit pas faire réſonner ſon tendre pipeau des memes ſons, que rend la lire d'une Princeſſe ſur la perte d'un perroquet chéri. C'eſt donc ſur le caractere de la perſonne, & ſur la nature de l'occaſion qui cauſe ſes regrets, qu'on doit régler le ton plaintif de cette piéce. Cet objet au reſte embraſſe tout ce qui peut être une cauſe raiſonnable de chagrin. C'eſt ainſi que Boileau nous le fait entendre.

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant ſans audace,
La plaintive Elégie, en longs habits de dueil,
Sçait, les cheveux épars, gémir ſur un cercueil.
Elle peint des amans la joie & la triſteſſe,
Flatte, menace, irrite, appaiſe une maîtreſſe.

Art. Poët. chant II.

Cette ſorte de Poëſie peut être d'un uſage très fréquent, puiſque nous n'avons que trop ſouvent occaſion de nous plaindre de la rigueur du ſort. Si dans ces fâcheux momens, où l'ame eſt abimée

dans sa douleur, on avoit le courage de confier au papier le sujet de sa tristesse, dans des vers tendres & délicats, il n'est pas douteux qu'on en éprouveroit quelque soulagement; comme si le cœur content d'éterniser sa peine dans les expressions qui lui dicte sa douleur, se croyoit dispensé d'en conserver le sentiment. Mais pour bien exprimer ce sentiment, il faut qu'il soit réel. Pour en faire une peinture touchante, il faut du moins que ses mouvemens ne soient pas inconnus à notre cœur. L'esprit voudroit en vain suppléer à son défaut: peut-être trouveroit-on dans vos vers une Poësie ingénieuse; mais on y chercheroit toujours inutilement les tendres sentimens de la plaintive Elégie, & vos efforts n'auroient jamais l'avantage de plaire. Je hais, nous dit Boileau,

Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée,
M'entretient de ses feux toujours froide & glacée:
Qui s'affligent par art, & fous de sens raffis
S'érigent pour rimer, en amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines:
Ils ne sçavent jamais que se charger de chaines,
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller le sens & la raison.....

Ce n'étoit pas jadis ſur ce ton ridicule
Qu'Amour dictoit les vers que ſoupiroit Tibule,
Ou que du tendre Ovide animant les doux ſons,
Il donnoit de ſon art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur ſeul parle dans l'Elégie.
Art Poët. ch. II.

C'eſt dans ces ſortes de pieces qu'il faut ſurtout prodiguer les images touchantes, & les penſées délicates. Vous pouvez lire à cette occaſion ce que nous avons dit dans la ſeconde Partie, pages 116 & 138.

Une vive peinture de votre bonheur paſſé, & des avantages que vous avez perdus, peut ſervir à rendre votre plainte plus touchante. L'hyperbole ne ſera pas même déplacée dans cette ſorte de Poëſie: on n'eſt pas étonné que le ſentiment de la douleur outre nos idées ; & comme la jouiſſance diminue injuſtement le prix des choſes, que nous poſſédons, de même auſſi la perte que nous en faiſons, nous fait naître ſouvent une idée exceſſive de leur valeur. Pour faire ſentir également & la juſtice & la violence de votre douleur, il ſeroit bon d'intéreſſer dans votre perte ceux même qu'elle paroît le moins regarder, & de leur y faire prendre une part qu'ils n'auroient pas eux-mêmes ſoupçonné

y avoir. C'eſt ainſi que Madame des Houlieres, dont je vous donne ici l'Elégie pour modele, attendrit ſur ſa perte tous ceux qui ſont amateurs de la Poëſie, en montrant combien les Muſes étoient intéreſſées à la vie de M. le Duc de Montauſier qui étoit leur appui. Vous y trouverez des comparaiſons heureuſes, qui ne ſervent qu'à irriter ſa douleur; des images triſtes dont la recherche n'eſt que trop naturelle à une perſonne véritablement touchée; elle ſemble prendre plaiſir à augmenter ſes peines en enviſageant tous ceux qui jouiſſent des biens qu'elle n'a plus. Des plaintes, même ameres, contre ceux de qui dépendoit la conſervation de notre bonheur, ſont encore fort naturelles dans la bouche des perſonnes affligées, & elles ſeront dans vos Elégies un effet auſſi heureux que dans la ſuivante.

Elégie ſur la mort de Monſieur le Duc de Montauſier.

Sur le bord d'un ruiſſeau paiſible
Olympe ſe livroit à de vives douleurs,
Et malgré ſes autres malheurs
Au ſort de Montauſier attentive & ſenſible,
Diſoit en répandant des pleurs:
Qu'allez-vous devenir, belles infortunées,

Muſes, qu'il protegea dès ſes jeunes années ?
Qu'allez-vous devenir héroïques vertus,
Vous qui tremblantes, éplorées,
Après vos temples abbatus
Chez lui vous étiez retirées.
Les titres précieux, dont furent revêtus,
Ces Grecs & ces Romains, ornement de l'hiſtoire,
Sont dûs à ce héros d'immortelle mémoire,
Qui, par des ſentiers peu battus,
Marcha d'un pas égal vers la ſolide gloire.
Muſes, vertus : hélas ! qui ſera votre appui ?
Et qui regardera comme d'affreux ſpectacles
Votre miſére & votre ennui ?
Qui vous écoutera ? qui voudra, comme lui,
Vous conduire, à travers d'innombrables obſtacles,
Au grand Roi qui regne aujourd'hui ?
Ah qu'une telle perte ouvre de précipices !
Qu'elle va vous livrer à d'injuſtes caprices !
Que de dédains, que de dégoûts !
Muſes, vertus : hélas ! l'ignorance & les vices
Peut-être par ſa mort triompheront de vous.
Injuſtice de la nature !
Les arbres, dont l'ombrage embellit ces côteaux,
Ne craignent point des ans l'irréparable injure ;
Leur vieilleſſe ne ſert qu'à les rendre plus beaux.
Après avoir d'un ſiécle épuiſé la meſure,
Ils paſſent bien avant dans les ſiécles nouveaux :
Ou voit-on quelque homme qui dure
Autant que les ſapins, les chênes, les ormeaux ?

Mais pourquoi m'amuſer dans ma douleur mortelle,
A faire à la nature une vaine querelle ?
Arbres qui vivez plus que nous
Jouiſſez d'un deſtin ſi doux ;
J'ai bien d'autres ſujets de murmurer contre elle ;
Puis-je voir, ſans blâmer des ordres ſi cruels
Qu'un de ſes indignes mortels
Que dans ſa pareſſe elle forme
De ce qu'elle a de plus mauvais,
Plus tard que Montauſier s'endorme
De ce fatal ſommeil qui ne finit jamais !

Un excès de douleur & de délicateſſe
Porte ma colére plus loin.
Tout homme, quel qu'il ſoit, dont elle a pris le ſoin
De conduire la vie à l'extrême vieilleſſe,
Quand il s'offre à mes yeux, les bleſſe.
Non, je ne ſçaurois plus ſouffrir
Que de la fin d'un ſiécle ici quelqu'un approche
Sans lui faire un ſecret reproche
Du long temps qu'il eſt à mourir.
Vous, qu'avec une ardeur ſincere
J'invoquois pour ſauver une tête ſi chere,
Dieux quelquefois ingrats & ſourds !
Seize luſtres entiers ne firent pas le cours
D'une vie également belle,
Et qui devoit durer toujours,
Si le mérite étoit une aſſûré ſecours

Contre

Contre une loi dure & cruelle.
Vous ne vouliez pas que ſon cœur
Eût le plaiſir de voir ce Prince, dont l'enfance
Fut confiée à ſa prudence,
Une ſeconde fois vainqueur
Des fiéres nations que l'envie & l'erreur
Oſent armer contre la France.
Vous êtes ſatisfaits. Les barbares efforts
De la déeſſe qui délie
Les inviſibles nœuds qui joignent l'ame au corps,
Ont fait que ſur les ſombres bords
Montauſier a rejoint ſa divine Julie.
Tous deux, malgré cette eau qui fait que tout s'oublie
Sentent encor de doux tranſports;
Et tous deux ſont ſuivis de ces illuſtres morts,
Qui dans une ſaiſon aux Muſes plus propice,
Firent de leurs charmans accords
Retentir ſi long-temps le palais d'Artenice,
Tandis que des grands noms du héros que je plains
Aux ſiécles à venir on tranſmet la mémoire,
Et que les plus ſçavantes mains
Elévent à l'envi des temples à ſa gloire.

CHAPITRE CINQUIEME.

De l'Epithalame.

L'EPITHALAME eſt une piéce de Poëſie faite à l'occaſion d'un mariage. L'Amour, l'Hymen, Lucine, le Deſtin font ſouvent leur partie dans cette ſorte de Poëme. Les belles qualités des époux, la douceur & les agrémens de l'union qu'ils forment, les fruits heureux qu'on leur en promet; en voilà la matiere. La façon de l'enviſager doit décider des couleurs & des touches qu'il faut employer pour la rendre, ſi l'on montera ſa lire ſur le ton noble du ſérieux, ou ſi l'on ſe livrera aux ſaillies d'un enjoûment badin & folâtre.

Je crois que toutes les façons de traiter le ſujet d'un Epithalame, la meilleure eſt de le renfermer dans une fiction, ou dans une allégorie qui en raſſemble toutes les parties ſous un même point de vue. Cette maniere marque plus de génie, donne plus de ſaillant aux idées, & rend la matière du Poëme plus intéreſſante. Les fictions, ou les allégories tirées de la Fable me paroiſſent auſſi préférables aux autres. Comme c'eſt la Mithologie qui fournit les

idées & les images Poëtiques, dont réſulte principalement l'agrément de ces ſortes de piéces; il eſt plus naturel de puiſer dans la même ſource l'événement feint qui fait le fond du Poëme.

Le ſtyle de l'Epithalame doit ſe rapporter au principal objet que repréſente le tableau; quelquefois on s'attache à relever la naiſſance illuſtre, & les emplois diſtingués des époux; alors le ſtyle doit être noble, & ſoutenu: vous devez préſenter toujours de grandes images, & ne vous livrer qu'avec beaucoup de reſerve, non-ſeulement au badinage, mais même à l'enjoûment. Quelquefois la partie principale de votre tableau eſt remplie par les belles qualités de ceux, dont vous célébrez l'union; vous devez vous ſervir pour lors d'un ſtyle aiſé & naturel, dont l'expreſſion délicate & polie répande l'agrément ſur ces images gracieuſes: & donner à vos penſées un air d'enjoûment & de vivacité, préférable, en cette occaſion, au ton le plus noble & le plus élevé. Au contraire le ſtyle badin fera un des plus beaux ornemens du tableau où vous ne repréſenterez que les douceurs & les agrémens d'un himen heureux. L'Epithalame que nous avons de Rouſſeau eſt dans ce goût. Il faut avouer que c'eſt

auſſi le genre d'écrire le plus propre à cette eſpéce de Poëſie ; à moins que la grandeur des époux ne fourniſſe le champ le plus noble & le plus vaſte à l'imagination du Poëte, & n'intéreſſe des peuples entiers par les hautes deſtinées qui attendent les deſcendans de ceux dont on célébre l'hymen.

La maniere dont le Poëte enviſage ſon ſujet doit le décider ſur l'eſpéce de vers qu'il employera. S'il travaille dans le grand, il doit préférer les vers héroïques, dont la cadence eſt la plus noble & la plus majeſtueuſe. Les vers de dix ſyllabes conviennent aux ſujets badins & folâtres ; & pour les ſujets qui tiennent en quelque ſorte le milieu entre les deux autres, les vers de huit ſyllabes & les vers libres me paroiſſent, par leur aiſance & par leur naturel, devoir être d'un uſage très-favorable.

Comme on ſe propoſe toujours un but particulier dans ſon petit tableau Poëtique, ſoit d'aſſurer les époux, d'une conſtante félicité, ſoit de leur promettre une poſtérité brillante ; la piéce tire beaucoup d'agrément de la penſée qui exprime l'objet principal du Poëte lorſqu'elle eſt répétée, dans des vers intercalaires, ou mot pour

mot, ou avec peu de changemens. C'eſt ainſi que l'on trouve dans l'Epithalame de Rouſſeau après chaque ſtance, tantôt

De votre fête, Hymen, voici le jour.
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Et tantôt:

Amour, Hymen, vous voilà bien remis,
Mais, s'il ſe peut, ſoyez long-temps amis.

On trouve dans le même goût les vers ſuivans répétés par intervalles dans l'Epithalame de M. l'Abbé de B. ſur le mariage de Monſeigneur le Dauphin.

Deſcends, Hymen, deſcends des cieux:
Viens remplir les vœux des deux Mondes.
Les Bourbons, ces enfans des Dieux,
Uniſſent leurs tiges fécondes.
Deſcends, Hymen, deſcends des cieux:
Viens remplir les vœux des deux Mondes.

On peut commencer ſa piéce par ces vers intercalaires; ou les y placer dans le goût du Chant Royal & de la Ballade. Je vous propoſe ici l'Epithalame du P. L. J. ſur le même ſujet que celui où ſe trouvent les vers précédens. Quoique la critique y ap-

perçoive quelque chose à reprendre, je crois que cette piéce peut servir de modele par la grandeur des idées, la noblesse des images, & la richesse des expressions qu'on y remarque.

Epithalame.

Talia vincla, suis dixerunt, currite, fusis,
Concordes stabili fatorum numine Parcæ. Virgil.

L'Olimpe est ébranlé : la voix du Roi des cieux,
Près de son throne auguste a rassemblé les Dieux.
Les Bourbons adorés de la Seine & du Tage,
Les Bourbons sont, dit-il, ma plus parfaite image,
Mon bras les a placés sur des thrones divers :
C'est le plus grand bienfait qu'ait reçu l'univers.
Qu'ils regnent à jamais, que leur tige féconde
De nouveaux rejettons embellisse le monde.
Sur les ailes du temps vient ce jour solemnel,
Que l'Hymen a marqué dans les fastes du ciel.
Thérèse va bientôt par les ris amenée
Partager du Dauphin l'heureuse destinée.
Déja pour annoncer les célestes décrets
Les parques * du destin ont quitté le palais,

* *Les parques assisterent aux noces de Pélée & de Thétis : elles chanterent cet hyménée, & prédirent la naissance d'Achille.* Catul. in nuptiis Peléi & Thétidos.

L'Hymen fier, & porté ſur de brillans nuages,
Vers la Seine conduit les arbitres des âges.

Il dit, & l'allegreſſe éclata dans les cieux.
Le bonheur des Bourbons eſt la fête des Dieux.

Les parques cependant s'aſſirent ſur ces rives,
Où les eaux de la Seine errent preſque captives.
Auſſitôt ſur leurs doigts ſe placerent encor
Les fuſeaux qui jadis filerent l'âge d'or.
Echo, redis nos chants, s'écriérent les parques;
Porte-les au ſéjour du plus grand des Monarques,
Et vous fuſeaux légers, filez ce jour heureux;
Thérèſe & le Dauphin réuniſſent nos vœux.

Eſpagne, le ſoleil par ſon ardeur féconde
Enrichira pour toi le ſein du nouveau monde.
Mais le thréſor qui doit enorgueillir ton ſein,
Eſt de jeunes Bourbons un immortel eſſain;
Tu t'acquittes par eux des bienfaits de la France:
Elle applaudit au prix de ta reconnoiſſance.
De l'éclat de tes dons les cieux ſont éblouis:
La fille de Philippe eſt le ſang de Louis:
Sous les aimables traits d'une jeune Déeſſe,
Thérèſe, ſur ces bords vient montrer la ſageſſe;
Près d'elle la beauté s'allie à la grandeur,
Et la beauté, s'unit à la tendre pudeur.
Sur ſes pas la nature adore ſon ouvrage,
De ſes dons prodigués précieux aſſemblage.
L'Eſpére la forma digne d'elle & de toi.

Fortuné Marcellus *, & digne de ton Roi.
Mille nobles vertus par les talens ornées
Doivent, Prince, assortir tes hautes destinées.
Les graces vont t'offrir sa main & son amour.
Filez, fuseaux légers, filez cet heureux jour.

Qu'il efface le jour où le fougueux Pénée
Vit Pélée & Thétis invoquer l'Hyménée.
Non, ce Dieu n'a jamais tissu des nœuds plus beaux:
La France & l'Ibérie allument ses flambeaux:
Et sous le nom de sœurs en triomphes égales
L'amitié voit s'unir ces antiques rivales.
L'une & l'autre à l'envi cherissent un lien
Commencé par le sang, reservé par l'Hymen.
Peuples, amis des Rois, enfans de la victoire,
Le nœud qui vous attache affermit votre gloire.
De vingt états ligués les orgueilleux efforts
Vainement de l'envie armeront les transports.
Jurés-vous à jamais une foi mutuelle:
Qu'ainsi que les Bourbons elle soit immortelle.
Que vos noms enlassez sur les foudres de Mars
Epouvantent toujours les altiers léopards.
Assises sur des dards la discorde & la haine
Frémissent à l'aspect de cette auguste chaîne
Que forment de concert l'Himenée & l'Amour
Filez, fuseaux légers, filez cet heureux jour.

* *Nom d'un Prince jeune & charmant, l'idole des Romains.*

Venez filles des Rois, la France vous eſt chére ;
Elle n'eſt pas pour vous une terre étrangére.
C'eſt ſur ces bords riants que regnoient vos ayeux:
Leur berceau fut un trône élevé dans ces lieux ;
Venez y recevoir la foi que vous reſerve
Un Achille naiſſant l'éleve de Minerve.
Que par vos mains le Myrthe ombrage le premier
Ce front impatient d'être ceint du laurier.
Tel qu'on voit un aiglon qui dédaigne ſon aire,
Son œil brave les feux de l'aſtre qui l'éclaire,
Et ſon aile s'eſſaie à planer dans les airs
Pour y porter la fondre au milieu des éclairs :
Telle on voit du dauphin l'audace généreuſe ;
Il querelle des ans la marche pareſſeuſe ;
Son cœur né pour la gloire appelle les hazards,
Et vole après Loüis ſous les drapeaux de Mars.
Quels exploits ! lorſqu'un jour au temple de la guerre
Son bras trop jeune encor s'armera du tonnerre :
Ils craindront le héros ces hautains ennemis,
Qui craignent aujourd'hui le fils tendre & ſoumis.
La France recueillit ſes précieuſes larmes,
Dans ces lugubres jours marqués par tant d'allarmes.
Oüi ſes pleurs & ſes vœux fléchirent les deſtins.
Les funeſtes cizeaux tomberent de nos mains.
Puiſſe la douce paix, endormant cet Alcide,
De Thérèſe épargner la tendreſſe timide,

Et s'asseoir dans ces lieux à côté de l'Amour.
Filez, fuzeaux légers, filez cet heureux jour.

Déja de toutes parts les Nymphes de la Seine
S'élevent sur les eaux pour voir leur souveraine.
Il en est temps, Hymen, cours parer tes autels.
Mais réserve les fleurs pour de simples mortels.
Loüis te prêtera la pompe de sa gloire.
Vois, des plaines du Belge, accourir la victoire,
Pour charger tes autels des lauriers recueillis
Sous les débris épars de murs ensevelis.
Sa main ajoûtera les palmes moissonnées
Sur les rochers affreux des Alpes étonnées
De revoir Annibal dans deux jeunes Bourbons.
Décore tes autels de ces illustres dons.
Du vainqueur de Fribourg que l'image cherie
Y présente aux regards le Dieu de la Patrie.
Joins aux palmes de Mars les chiffres de l'Amour,
Filez, fuzeaux légers, filez cet heureux jour.

Quel appareil! ton temple éclate de lumiére;
La gloire & les plaisirs en ouvrent la barriére;
Le Dauphin & Thérèse y dirigent leurs pas;
La terre s'embellit même au sein des frimats:
Ton voile est sur leur tête étendu par les Graces.
Mille vœux différens se mêlent sur leurs traces.
Mille cris de loüange élancés dans les airs
Font retentir l'écho de ces brillans concerts.
L'allegresse pénétre aux demeures sacrées
Où regnent des Bourbons les ombres révérées.

La France abandonnée aux tranſports les plus doux,
Epuiſant ſes regards ſur ces amans époux,
De leur chaſte union réclame les prémices.
France, écoute des Dieux les oracles propices.
Un Prince eſt le préſent que te promet l'amour.
Filez, fuſeaux legers, filez ces heureux jour.

Toujours aimé des cieux, Loüis a vu la gloire
Sous cent noms éclatans le placer dans l'hiſtoire.
Mais il manquoit un titre à ces titres pompeux
Le doux titre d'ayeul devoit combler ſes vœux:
Du couchant de la vie ordinaire appanage
Le ciel le lui deſtine au midi de ſon âge!
Près du trône des Lys, des demi-dieux naiſſans
Partageront, grand Roi, tes regards careſſans.
La France comptera par ſes vaſtes provinces
Ses durables appuis, & ſes Auguſtes Princes.

Les parques, à ces mots, d'un vol précipité,
Monterent au ſéjour de l'immortalité,
Où leurs mains à l'envi, dans le livre des ages,
Sous les yeux du deſtin, marquerent leurs préſages.

CHAPITRE SIXIEME.

De la Satyre.

JE vais parler de l'espece de Poësie que notre malignité naturelle nous fait lire avec le plus d'avidité, pour peu qu'elle se soutienne par la beauté de la versification, par une peinture naturelle des mœurs, par les saillies & par le sel des pensées; ouvrage digne sans doute alors d'occuper nos plus précieux momens; si toujours

L'ardeur de se montrer & non pas de médire
Armoit la vérité du vers de la satyre
Art. Poët. chant II.

Mais le trop grand soin que se donnent les Poëtes satiriques, ou de nommer les objets de leur satyre, ou d'en singulariser tellement les portraits qu'il est facile à la plupart des Lecteurs d'en reconnoître les originaux, prouvent qu'ils n'écrivent que pour médire, & pour satisfaire la malignité du public, qui se plaît à entendre appeller

Tout par son nom,
Nommer un chat un chat, & Rollet un fripon
Boileau satyre I.

Il eſt vrai que

La ſatyre en leçons, en nouveautés fertile
Sçait ſeule aſſaiſonner le plaiſant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon ſens
Détromper les eſprits des erreurs de leur temps.
Qu'elle ſeule, bravant l'orgueil & l'injuſtice,
Va juſques ſous le dais faire palir le vice;
Et ſouvent ſans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raiſon des attentats d'un ſot.

Boileau ſatyre IX.

Mais en ſe glorifiant de tous ces avantages, le Poëte ſatirique devroit n'oublier jamais que le but de ſes Vers doit être de décrier le vice ſans perdre d'honneur le vicieux; qu'il eſt obligé de reſpecter la réputation de ſes concitoyens avec autant de ſoin qu'il en doit avoir à ne point tourner en ridicule ceux, qui par leur dignité, ou par leur caractere, ont droit ſur le reſpect des peuples; car ſans rappeller ici les loix de la religion, ſi ſévéres ſur cet article, il eſt aiſé de voir que le Poëte ſatirique conſidéré ſeulement comme membre de la ſociété, dont il doit procurer l'avantage, ce qui eſt en particulier la fin de la Satyre, devroit plutôt omettre la peinture d'un défaut ſur lequel il ſeroit ſûr de répandre le ridicule, que de donner cette

peinture au risque de faire tomber le crédit ou l'autorité des personnes considérables dans l'Etat, dont on pourroit aisément y reconnoître les Portraits. En effet le Poëte satirique qui se permet dans ce genre une coupable licence, détruit par là le premier fondement de la société, qui consiste dans la subordination, & dans les égards respectifs que se doivent les particuliers, à proportion des emplois qu'ils exercent dans la République.

J'ai dit qu'il ne faut point nommer les personnes dont on critique les défauts; mais cela ne doit s'entendre que lorsqu'il s'agit des mœurs; car s'il est question de littérature, il faut désigner l'ouvrage ou les vers qui sont l'objet de la Satyre; ce qui ne se peut faire sans en nommer équivalemment les Auteurs. La raison de cette différence est sensible. Il s'agit de précautionner contre le mauvais goût, & on ne peut le faire sans indiquer les sources où l'on pourroit le puiser. D'ailleurs tout homme qui donne son ouvrage au public, est censé accorder à quiconque le droit de le reprendre; & les piéces dans lesquelles on fait sentir de pareils défauts, sont plûtôt des Critiques que des Satyres.

Mais le même respect, qui doit empê-

cher d'attaquer dans une Satyre les principaux membres d'une République, & de nommer les particuliers sujets aux vices que vous reprenez, doit encore vous rendre très-circonspect sur le choix des vices mêmes que vous voulez rendre odieux, ou des défauts sur lesquels vous tâchez de répandre le ridicule. N'allez pas, Satyrique lascif, sur les pas d'un Juvenal, *pousser à bout la luxure* Françoise, & *vendre aux Porte-faix de* Paris une autre *Messaline*; & qu'on ne puisse pas dire de vous, comme de l'infâme Regnier, que vous avez

Des graces nouvelles:
Heureux! si *vos* discours craint du sage lecteur
Ne se sentoient des lieux où frequenta l'auteur,
Et si du son hardi de *vos* rimes ciniques
Vous n'allarmiez souvent les oreilles pudiques.
Art. Poët. chant II.

Souvenez-vous toujours

Que le lecteur François veut être respecté!
Du moindre sens impur la liberté l'outrage:
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image;
Il veut dans la satyre un esprit de candeur,
Et *fuit* un effronté qui prêche la pudeur.

Vous devez encore bien moins prendre pour sujet de Satyre, des vices qui peu-

vent répandre autant de ridicule sur la Religion que sur ses Ministres. Les désordres de ceux-ci, quand même ils seroient réels, ne devroient jamais être mis au grand jour, par respect pour la Religion même qui en ressent infailliblement le contre-coup. Etoit-il probable qu'un Ministre des Autels donneroit dans cet excès, & nous occasionneroit de précautionner le Poëte satyrique contre un abus si manifeste de ses talens? S'il s'est acquis quelque réputation par le tour fin de son esprit, & par la force mâle de ces vers, qui n'est pas saisi d'indignation en le voyant tourner en ridicule les personnes consacrées à Dieu, les Ministres de Jesus-Christ; les Saints que l'Eglise a canonisés, & par conséquent la Religion même? funeste effet de la jalousie, de la vengeance & de la passion de lâcher un bon mot à quelque prix que ce soit!

Ces bornes, que l'esprit de société & de Religion prescrit à la Satyre, lui laissent encore un champ assez vaste pour qu'elle n'ait pas lieu de se plaindre d'être trop réservée. Que de défauts à reprendre aujourd'hui dans les mœurs! quelle abondante matiere aux peintures, aux invectives, & à la morale du Poëte satirique! Est-il besoin qu'il s'exerce sur des vices infâmes ou

à

à des peintures hideuſes; qu'il nous repréſente * les déſordres crians d'une Julie ſans pudeur, ou qu'il nous expoſe l'affreux tableau d'un Polipheme cruel dont la bouche ſanglante dégoûte encore de carnage.

Après avoir précautionné contre ces excès de la Satyre, je ne craindrai pas de vous faire part de quelques réfléxions qui pourront vous donner quelque idée de ce genre d'écrire.

La Satyre eſt compoſée, comme tous les autres genres de poëſie, de deux parties, qui ont par rapport à elle un caractère particulier; ce ſont les penſées & le ſtyle. Les penſées doivent frapper par leur vérité. Il s'agit d'inſtruire; & des préceptes ſur les mœurs doivent être encore plus lumineux, que ceux qui ont un tout autre objet. Il faut par conſéquent éviter dans la Satyre les expreſſions trop métaphoriques, les allégories trop recherchées, ou trop pouſſées. Ces figures demandent une contention d'eſprit, dont on doit diſpenſer une perſonne qu'on inſtruit. Les penſées doivent être vives, quoique ſuivies, épigrammatiques & pleines de ſel, quoique

* *Satyres de Juvenal.*

naturelles & peu enveloppées. La Satyre a toujours pour but la conviction de quelque vérité : il faut donc que les pensées soient enchaînées, qu'elles se donnent mutuellement de la force, qu'elles ayent tout le solide du raisonnement sans en avoir les dehors, & qu'elles frappent assez pour obliger le vicieux même à condamner le vice dont on s'efforce de le détacher.

Comme le style de la Satyre est le plus conforme au style ordinaire, selon l'idée que nous en a laissé Horace, il doit être simple, aisé, de façon qu'il paroisse avoir été plûtôt dicté par la nature que poli par les soins de l'art. La Satyre auroit un équipage mal assorti, si on lui faisoit chausser le cothurne, & si on lui donnoit sous un manteau de pourpre, cet air riant & badin, dont elle doit assaisonner les vérités amères qu'elle débite. Le style aisé de la Comédie lui convient mieux; il faut observer cependant que chez les François on exige que la versification soit plus exacte, qu'elle ne l'est dans les satyriques Latins; & les vers de douze syllabes sont les seuls en usage dans la Satyre proprement dite.

Un des plus grands ornemens de la Satyre sont les portraits qui doivent être tirées d'après nature; puisqu'enfin il faut que

le lecteur reconnoiſſe d'abord le monſtre dont on veut l'éloigner. Comme j'ai parlé fort au long, dans la ſeconde partie, des portraits & des penſées, je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet.

Je ne vous donnerai point d'exemples de la Satyre, parce que le plus grand nombre de celles de Deſpréaux ſont d'excellens modéles ; d'ailleurs je vais parler des Epîtres, dont quelques-unes tiennent beaucoup de la Satyre.

CHAPITRE SEPTIEME.

De l'Epître.

LE nom d'Epître que portent certaines piéces de Poëſie Françoiſe ne les caracteriſe pas, comme celui d'Eglogue, d'Elégie, de Satyre, &c. puiſqu'on donne ce meme titre à des ouvrages auſſi différens par le ſtyle, que dans le but qu'on s'y propoſe.

Il eſt des Epitres où la tendreſſe & le ſentiment doivent dominer. Ce ſont elles qui roulent ſur les paſſions douces, l'amour, l'amitié, la triſteſſe, la mélancolie, &c. Pavillon eſt peut-être de tous nos Poëtes celui qui a le mieux réuſſi en ce genre. Une verſification aiſée, une harmo-

nie douce, une diction élégante quoique naturelle, l'ingénuité, la délicateſſe des ſentimens me paroiſſent diſtinguer la plûpart de ſes Epîtres ; & ce ſont-là ſurtout les traits qui doivent caractériſer celles de l'eſpéce dont je parle.

Il en eſt d'autres où doivent regner le ſel & l'enjoûment. Ce ſont celles où le Poëte traite des ſujets de morale & de littérature. Boileau dans le genre noble, Rouſſeau dans le genre badin, nous ont laiſſé de grands modéles de ces ſortes d'Epîtres. Mais pour marcher ſur leurs traces avec quelque ſuccès, il faut un certain tour d'eſprit qui ſaiſiſſe dans les ridicules les traits les plus frappans, qui les rende ſous les images les moins communes ; un ſens droit qui corrige la trop grande vivacité de l'imagination, & qui la reſſerre dans les bornes de la juſteſſe ; une Philoſophie enjouée qui répande ſur les plus ſévéres préceptes de la morale des graces qui en déguiſent l'auſtérité ; une connoiſſance des mœurs, des uſages, du ton du ſiécle préſent & de ceux qui l'ont précédé, pour faire des paralleles ingénieux, former des tableaux frappans, tracer des portraits ſinguliers, & aſſaiſonner la critique de tout ce qui peut la rendre inſtructi-

ve, aimable, & piquante.

Le ſtyle & la verſification de ce genre d'Epitres n'offrent pas moins de difficultés. La verſification, quoiqu'aiſée, en doit être exacte; les nombres faciles & coulans; l'harmonie douce & ſoutenue. Il faut ſurtout en bannir les phraſes longues & traînantes, les expreſſions foibles ou forcées, les figures véhémentes & qui ſuppoſent l'ame dans une eſpéce de déſordre peu convenable à un Philoſophe qui s'amuſe & qui inſtruit.

Il y a encore des Epitres qui ſemblent tenir le milieu entre celles dont je viens de parler. Ce ſont celles qui roulent ſur les événemens les plus communs de la vie, & qui ſervent à inſtruire d'un fait, ou à entretenir un commerce de ſociété entre des perſonnes éloignées. Le véritable caractère de ces ſortes d'Epitres eſt celui qui convient à nos lettres ordinaires. Une élégante ſimplicité; un air aiſé, peu de parure, quelquefois de la fineſſe, plus ſouvent de l'ingénuité, un ſtyle coupé, des tranſitions naturelles, des phraſes plûtôt détachées que liées avec trop d'art, de la vivacité, des ſaillies, des traits d'eſprits, mais qui ſemblent n'avoir rien coûté, plus d'enjoûment que de critique, de badinage

que de raillerie, d'élégance que de noblesse ; tel est le ton qu'il faut tâcher de prendre dans cette sorte de piéces.

Quoique la mesure des vers qu'on employe dans les Epîtres ne décide pas toujours du ton qu'on y prend, cependant il est assez ordinaire de se servir d'une certaine mesure de vers préférablement à une autre pour rendre certain sujet ; c'est ce qui m'engage à diviser les Epîtres en autant de piéces différentes qu'il y a de sortes de vers qui sont en usage.

ARTICLE I.

Des Epîtres en vers héroïques.

La premiere espéce d'Epître, qui n'est composée que de vers de douze syllabes à rimes suivies, approche beaucoup de la Satyre ; parce qu'elle renferme toujours une critique de mœurs ou d'ouvrages d'esprit. Telles sont les Epîtres de Boileau, qu'il a données à l'imitation d'Horace, & dans lesquelles il se propose toujours de reformer les abus qui se glissentdans la société ou dans la République des Lettres. Les préceptes que nous avons donnés sur la satyre doivent encore vous guider dans cete sorte d'ouvrage.

L'Epitre cependant eſt ſuſceptible d'un peu d'élévation, d'un travail plus appliqué, d'une fineſſe plus délicate, de tours plus relevés & plus ingénieux, & en même-tems d'une exactitude moins ſcrupuleuſe que la Satyre. Car on peut y avancer quelque fois des points de morale, des idées de littérature qui pourroient être conteſtés, ou même qui auroient un air de paradoxe; ce que l'on ne doit point ſe permettre dans la Satyre; mais l'Epître demande auſſi moins d'âpreté, moins d'invectives & ſi j'oſe dire, moins de mauvaiſe humeur que n'en comporte la Satyre. Dans celles-ci, le Poëte fait le perſonnage d'un Légiſlateur auſtére, d'un ſévére cenſeur, qui pour rendre odieux le vice, & faire indirectement aimer la vertu, employe les peintures les plus fortes, les figures les plus vives, & les traits les plus piquants; dans l'autre il parle en Philoſophe qui ſait apprécier toute choſe, qui remarque les défauts plûtôt qu'il ne cherche à les corriger, qui tend plus directement à faire aimer la vertu, qu'à détruire le vice & qui s'étudie moins à rendre un défaut ridicule par des railleries ameres, qu'à en faire ſentir à un Ami la diſconvenance par la ſuite de ſes raiſonnemens, ou par un badinage ingénieux.

Epître à un Officier d'armée rebuté du service.

Puisqu'enfin degoûté de ton petit emploi
Loin du monde & du bruit tu veux vivre chez toi,
Regagne promptement la maison paternelle,
Et cours sans balancer où ton bonheur t'appelle.
Accablé comme toi des longueurs de la paix,
Je quittai le métier pour n'y rentrer jamais.
Ce que tu dis en vers je me le dis en prose;
Et je raisonnai tant, qu'enfin je me repose.
Mais ne te flatte pas qu'avec rapidité
La raison te conduise à la felicité.
Le sang toujours François qui coule dans nos veines,
Porte cent visions aux têtes les plus saines,
Et remuant les cœurs par des ressorts secrets,
Dans le sein du repos fait naître des regrets.
Je le sçais, & cent fois cet honneur chimerique,
Dont le Prince est heureux que le sujet se pique,
Contre un parti si sage a révolté mon cœur,
Et de ma solitude a troublé la douceur.
Ce funeste serpent, dont j'ai senti la rage,
Embûché sous des fleurs t'attend dans ton village,
Et là nous te verrons blessé de souvenir
Maudire la retraite & regretter Dantin.
Combien d'illusions, contre toi déchaînées,
Allongeront tes nuits, noirciront tes journées!
Mais enfin la raison reprenant le dessus,
L'orage se dissipe & ne grondera plus.

C'est

C'eſt alors qu'affranchi des erreurs du vulgaire
Tes jours commenceront une heureuſe carriére,
Et ne rendant qu'à toi compte de ton loiſir
L'aimable liberté fera tout ton plaiſir.
Mais toi, me diras-tu, dont la Philoſophie,
Contre les vains honneurs ainſi ſe fortifie,
Toi qui, dans ton château triſtement retiré,
N'as pour t'entretenir ſouvent que ton curé,
Tu regrettes ſans ceſſe & la cour & la ville,
Tu n'es hors des dangers, ni content, ni tranquille.
Cléon qui jeune encor Lieutenant-Général
Touche au plaiſir flatteur de ſe voir Maréchal,
Qui chéri du Miniſtre, employé par le Prince,
Va foudroyant l'erreur de Province en Province,
Cléon eſt-il content? & l'honneur qu'il reçoit
Peut-il jamais payer cent mille écus qu'il doit?
D'importuns créanciers une affreuſe cohorte
En tout temps, en tout lieu, l'importune & l'eſcorte,
Et le héros reduit à demander quartier,
Querelle la fortune & maudit le metier.
Non moins aimé des Dieux Timante au bord de l'Eure
Sous les efforts de l'art fait plier la nature,
Et ſignalant ſon bras par d'illuſtres travaux,
Fait, le pic à la main, ſoupirer ſes rivaux.
Mais loin de ſes plaiſirs, loin de Paris qu'il aime,
De ſon bonheur ſouvent il ſoupire lui même,
Et fatigué d'honneurs conte aux rochers voiſins

Tout ce que la faveur lui cauſe de chagrins.
C'eſt ainſi qu'élevé juſqu'au haut de la roüe,
La fortune en riant le careſſe & le joüe.
Et que peut faire un tas d'infortunés guerriers,
Qui, vivant inconnus à l'ombre des lauriers,
Souffrent en eſpérant quelque aubeine future,
Tous les divers fléaux dont tu fais la peinture?
Aſſez long-temps, comme eux, de fumée enyvrés
Au caprice du ſort nous nous ſommes livrés.
Laiſſons ces malheureux ſe nourrir de chiméres,
Vivons dans nos maiſons des rentes de nos peres.
C'eſt là que ſans dépit & ſans ſaiſiſſement
Des Brigadiers nouveaux j'entends le mouvement,
Dont la faveur au plus ne fait que me ſurprendre,
Quand, jaloux de leur ſort, vingt ſont prêts à ſe pendre.
Mais qui peut aſſûrer que notre vanité
Ne ſe laſſera point de notre obſcurité,
Et que l'ambition au ſon de la trompette
Ne viendra pas bientôt troubler notre retraitte?
La paix, la longue paix ſçaura nous garantir
De tout ce qu'a d'horreurs le triſte repentir;
Et jamais l'ennemi menaçant la frontiere,
Ne viendra dans nos cœurs ſoufler l'ardeur guerriére;
Le Hollandois tranquille au fond de ſes marais,
Veut preſſer ſon laitage & le manger en paix;
L'Eſpagnol triſte & foible, en chicane inutile,
En frivoles procès exhalera ſa bile;

L'Allemand ſur le Rhâb preſſé de vains deſirs
Envoyera vers le Rhin d'infructueux ſoupirs;
Et Loüis qui ſeroit le maître de la terre
S'il n'avoit retenu ſon bras & ſon tonnerre,
Content de ce qu'il peut, laiſſe chez ſes voiſins,
Meurir en ſûreté les bleds & les raiſins:
Et nous verrons par lui la diſcorde enchaînée
Reſpecter à jamais la paix qu'il a donnée.
Jouiſſons des préſens qu'il fait à l'univers,
Les étés cherchant l'ombre, & le feu les hyvers,
Sans honneurs, ſans threſors, formons-nous une vie
Qui des plus fortunés puiſſe attirer l'envie.
On eſt riche ſans bien, diſtingué ſans emploi,
Quand on ne veut chercher ſon bonheur que chez ſoi.

*L. M***.*

ARTICLE II.

Des Epîtres en vers communs ou de dix ſyllabes.

L'Epitre en vers de dix ſyllabes eſt quelquefois écrite dans le même goût que l'eſpéce précédente, telle eſt celle de Greſſet à ſa Muſe; telles ſont pluſieurs autres de de différens Auteurs. Quelquefois auſſi le Poëte y prend un ton fort différent. Philoſophe pour le fond, il bannit la gravité de l'extérieur Philoſophique. Vrai Dé-

mocrite, il se fait un plaisir de considérer le Citoyen ridicule, ou le mauvais Auteur pour rire de ses défauts & en divertir un Ami. Ses reflexions sentent presque toujours le badinage, mais souvent un badinage amer, plus piquant encore par l'air naïf que lui donne le style Marotique qu'il employe. Les images dont il se sert pour peindre les défauts ne sont pas toujours grotesque, mais il ne les tire pas non plus toujours d'après la seule nature qui n'égaïeroit pas assez son pinceau; ou si la nature les lui fournit, c'est dans ses ouvrages bizarres, qui sont comme ses erreurs, qu'il va puiser des comparaisons, chercher des allusions qui répandent sur son sujet un enjoûment caustique. Quand il réfléchit souvent, c'est moins pour donner de la force à la vérité qu'il avance, que pour mieux faire sentir le defaut qu'il condamne. Ces sortes d'ouvrages sont peut-être plus satiriques que la Satyre même; parce qu'ils sont toûjours plus mordants par la naïveté & par la vivacité des pensées, par le naturel des expressions, par l'aisance du vers & par la singularité des images. Ces qualités propres de ce genre de Poësie, n'en rendent pas le travail aisé: elles n'ont cependant pas empêché Rousseau de nous donner

en ce genre des modéles qu'on ne copiera peut-être jamais que très-imparfaitement. Comme le ſtyle de ces ſortes de piéces, eſt dans le goût Marotique, vous pourrez relire ce que nous avons dit dans la ſeconde Partie, Tom. 2, page 33.

Epître à M. le Baron de Bretueil.

Illuſtre appui d'une Muſe agitée
Morte trois ans, & puis reſſuſcitée
Par le pouvoir de ce ſage enchanteur,
De mon naufrage heureux réparateur;
Par qui ma barque errante & vagabonde
Fut dérobée aux caprices de l'onde:
Puiſque ſa loi, que je dois reſpecter,
Sur l'Hélicon m'oblige à remonter,
Daignez de grace à votre heure commode,
Vous qui vivez aux ſources de la mode,
Me dire un mot du ſtyle, & des écrits
Qui ſont en vogue aujourd'hui dans Paris.
Car vous ſçavez qu'un air de mode impoſe
A nos François plus que toute autre choſe,
Et que par là le plus mince oripeau
Se vend par fois mieux que l'or le plus beau.
J'ai vû le temps, mais, Dieu merci, tout paſſe,
Que Calliope au ſommet du Parnaſſe
Chapperonnée en burleſque Docteur,
Ne ſçavoit plus qu'étourdir les lecteurs
D'un vain ramas de ſentences uſées,

Qui de l'Olympe excitant les nausées ;
Faisoient souvent en depit de ses sœurs
Transir de froid jusqu'aux applaudisseurs.
Nous avons vu presque durant deux lustres
Le Pinde en proie a de petits illustres,
Qui traduisant Sénéque en madrigaux,
Et rebattant des sons toujours égaux,
Fous de sang froid, s'écrioient : *Je m'égare,*
Pardon, Messieurs, j'imite trop Pindare.
Et supplioient le lecteur morfondu
De faire grace à leur feu prétendu.
Comme eux alors apprenti Philosophe
Sur le papier nivelant chaque strophe,
J'aurois bien pû du Bonnet Doctoral
Embéguiner mon Apollon moral,
Et rassembler sous quelques jolis titres
Mes froids dixains rédigés en chapitres ;
Puis grain à grain tous mes vers enfilés,
Bien arrondis, & bien intitulés,
Faire servir votre nom d'Episode ;
Et vous offrir sous le pompeux nom d'Ode,
A la faveur d'un éloge écourté
De mes fermens l'ennuyeuse beauté.
Mais mon génie a toujours, je l'avoue,
Fui ce faux air dont le bourgeois s'engoue ;
Et ne sçait point, prêcheur fastidieux
D'un sot lecteur ébloüissant les yeux,
Analyser une vérité fade
Qui fait vomir ceux qu'elle persuade ;

Et qui traînant toujours le même accord,
Nous inſtruit moins qu'elle ne nous endort.
Je ſçais que l'art doit pour fin générale
Se propoſer l'inſtructive morale :
A ce précepte avec eux je me rens ;
Mais je ſoutiens, & j'en ai pour garans
La Grece entiére & l'empire d'Auguſte,
Que tout auteur, mâle, hardi, robuſte,
Doit de ſes vers bannir l'inſtruction,
Ou comme Homere inſtruire en action.
Sur le Parnaſſe ainſi que dans la chaire,
C'eſt peu d'inſtruire, il doit inſtruire & plaire :
Remuer l'ame eſt ſon premier devoir ;
Et l'art des vers n'eſt que l'art d'émouvoir.
Non que ſouvent on ne puiſſe avec grace
En badinant corriger comme Horace.
La vérité demande un peu de ſel ;
Et l'enjoûment eſt ſon air naturel.
La joie au moins marque une ame ſincere.
J'approuve même un ſtyle plus ſévére,
Lorſque le choix d'un ſujet important
Peut arrêter le lecteur inconſtant.
Mais ſi jamais nulle ardeur pathétique
N'échauffe en vous le phlegme dogmatique ;
Si votre feu ſous la cendre enterré
Ne montre un cœur foiblement pénétré
Des vérités que votre bouche exprime :
Vous avez beau forger rime ſur rime,
Et m'étaler ces petits traits fleuris

Dont vos charmés les frivoles eſprits :
Vous ne ſçauriez avec ce beau ſyſtême
Me faire un cœur plus tendre que vous même ;
Et je ne vois dans votre air emprunté
Qu'un charlatan ſur ſes tréteaux monté,
Qui pour duper une foule groſſiére,
Lui jette aux yeux une vaine pouſſiére,
Et qui toujours, ſans ame & ſans vigueur,
Parle à l'eſprit, & ne dit rien au cœur.

Vous donc qui fiers de vos foibles trophées ;
Croyez voler plus haut que les Orphées ;
Qui diſputez à l'Hercule Gaulois
L'art d'enchaîner les peuples & les Rois :
Ce n'eſt pas tout d'agencer des paroles
Et de ſoufler de froides hyperboles ;
Il faut ſentir ; il faut vous élever
Aux vérités que vous voulez prouver :
Votre cœur ſeul doit être votre guide :
Ce n'eſt qu'en lui que notre eſprit reſide :
Et tout mortel qui porte un cœur gâté,
N'a jamais eu qu'un eſprit frélaté.
De nos travaux c'eſt là tout le myſtére :
Et tout lecteur à ce ſeul caractére,
Diſtinguera d'un fat préſomptueux
L'auteur ſolide & l'homme vertueux.

Votre ſageſſe encor mieux que mes rimes
Depuis long-temps vous dicta ces maximes ;
Illuſtre ami, dont le cœur epuré

S'eſt au vrai ſeul de tout temps conſacré ;
Et de qui l'œil perçant, inévitable
Au faux brillant fut toujours redoutable.
Vous le ſçavez : dès mes plus jeunes ans
Quand ma raiſon luttant contre mes ſens,
Dans les éclairs de ma verve premiere
Faiſoit à peine entrevoir la lumiére,
Sous vos drapeaux dans le monde enrôlé,
Des vieux auteurs admirateur zelé,
J'avois déja ſenti leur douce amorce,
Et j'eſſayois d'en pénétrer l'écorce,
De demêler leurs cœurs de leurs eſprits ;
Et de trouver l'auteur dans ſes écrits.
Je vis bientot, inſtruit par leur lecture,
Que tout leur art partoit de la nature :
Que ces beautés, ces charmes ſi touchans
Dont le pouvoir m'attachoit à vos chants,
Venoit bien moins, Héros que je reſpecte,
Malgré l'orgueil de la moderne ſecte,
Des vérités que vous nous exprimez,
Que du beau feu dont vous les animez.
Je compris donc qu'aux piéces de genie
Où la raiſon s'unit à l'harmonie,
L'ame toujours à la premiere part,
Et que le cœur ne penſe point par art ;
Que tout auteur qui veut ſans perdre haleine,
Boire à longs traits aux ſources d'Hypocrène,
Doit s'impoſer l'indiſpenſable loi
De s'éprouver, de déſcendre chez ſoi ;

Et d'y chercher ces semences de flamme
Dont le vrai seul doit embraser notre ame ;
Sans quoi jamais le plus fier écrivain
Ne peut atteindre à cet essor divin,
A ces transports, à cette noble yvresse,
Des écrivains de la sçavante Grèce.
Je sçais combien mes débiles talens
Sont au dessous de leurs dons excellens ;
Mais si l'ardeur d'entrer dans leur carriére
M'a du Parnasse entr'ouvert la barriére,
Si quelquefois à leurs sons ravissans
J'ai sçu mêler mes timides accens :
Ma Muse au moins d'elle même excitée
Avec mon cœur fut toujours concertée ;
L'Amour du vrai me fit lui seul auteur,
Et la vertu fut mon premier Docteur.
Car par ce mot, expliquons-nous de grace,
Je n'entends point l'extatique grimace
D'un faux béat qui le front vers les cieux
Aux Chérubins fait par tout les doux yeux ;
Et presque sûr d'être le saint qu'il joue,
Ne parle à Dieu qu'en lui faisant la moue.
A cette bouche, à ces yeux contrefaits,
De la vertu je connois peu les traits,
Encore moins à la fausse encolure
De ce pédant forcé dans son allure,
Chez qui l'honneur tout fier d'un faux dehors,
N'est qu'une étude, un mystére du corps :
Et dont la morgue en douceur travestie

Prend chez l'orgueil toute ſa modeſtie.
Vous le verriez bientôt ſe démaſquer,
Si l'amour propre en lui pouvoit manquer :
L'humble vertu n'eſt point ce qui l'enchante
D'un vain parfum c'eſt l'odeur qui le tente.
Mais la vertu, ſouveraine des ſens,
Ne cherche point les parfums ni l'encens,
Et cet orgueil, cet ami des louanges
Antique auteur de la chûte des anges,
Né dans le ſein de leur frere inſenſé,
Long-temps avant l'univers commencé,
Donna naiſſance à tous les autres vices
Et fut lui ſeul pere de ſes complices, &c.

Rouſſeau.

ARTICLE III.

Des Epîtres de la troiſiéme eſpéce.

La troiſiéme eſpèce d'Epitres eſt beaucoup plus en uſage que les précédentes, parce qu'elle eſt d'un goût plus familier & plus aiſé, par la liberté qu'elle laiſſe, tant pour la meſure des vers qui peuvent être libres, que pour l'arrangement des rimes qui ſont mêlées ou ſuivies.

Cette piéce de Poëſie doit être d'une juſte longueur, au moins de ſoixante à quatre-vingts vers pour porter le nom d'Epître, on y traite toutes ſortes de ſujets :

la critique y entre comme la satyre : on la remplit quelquefois de simples réfléxions philosophiques ; d'autres fois on s'en sert pour instruire d'un fait ou pour demander une grace.

Le morceau suivant est tiré d'une Epître de M. Gresset, intitulée la Chartreuse. Après avoir peint au commencement de la piéce les charmes que la lecture de quelques Auteurs choisis lui fait trouver dans sa solitude, ce Poëte élégant continue de cette sorte :

C'est ainsi que par la présence
De ces morts vainqueurs des destins,
On se console de l'absence,
De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher :
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir ?
Leur estime, ni leur fortune
Ne me causent point un desir :
Pourrois-je en proie aux soins vulgaires
Dans la commune illusion
Offusquer mes propres lumiéres
Du bandeau de l'opinion ?
Irois-je, adulateur sordide,

Encenſer un ſot dans l'éclat,
Amuſer un Créſus ſtupide,
Et monſeigneuriſer un fat ?
Sur des eſpérances frivoles,
Adorer avec lâcheté,
Ces chimeriques fariboles
De grandeur & de dignité,
Et vil client de la fierté,
A de mépriſables idoles
Proſtituer la vérité ?
Irois-je par d'indignes brigues,
M'ouvrir des palais faſtueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper en replis tortueux
Dans de pueriles intrigues
Sans oſer être vertueux ?
De la ſublime Poëſie
Prophanant l'aimable harmonie,
Irois-je par de vains accens
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans,
Dont l'ame maſſive, aſſoupie,
Dans des organes impuiſſans,
Ou livrée aux fougues des ſens,
Ignore les dons du génie,
Et les plaiſirs des ſentimens ?
Irois-je pâlir ſur la rime
Dans un ſiécle inſenſible aux arts,
Et de ce rien, qu'on nomme eſtime,

Affronter les nombreux hazards?
Et d'ailleurs, quand la Poëſie
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le ſceptre & la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je au char de l'immortelle
M'enchainer encor pour long-temps?
Quand j'aurai paſſé mon printems
Pourrai-je vivre encor pour elle?
Car enfin, au lirique eſſor
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus ſolides journées
Voudrois-je me livrer encor,
Perſuadé que l'harmonie
Ne verſe ſes heureux préſens
Que ſur le matin de la vie,
Et que ſans un peu de folie
On ne rime plus à trente ans?
Suivrois-je, un jour, à pas peſans
Ces vieilles Muſes douairieres,
Ces meres ſeptuagénaires
Du Madrigal, & des Sonnets
Qui n'ayant été que Poëtes,
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des ſifflets?
Egaré dans le noir Dédale
Où le phantôme de Thémis
Couché ſur la pourpre & les Lys
Panche la balance inégale,

Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris,
Irais-je, Orateur mercenaire,
Du faux & de la vérité,
Chargé d'une haine étrangere,
Vendre aux querelles du vulgaire,
Ma voix & ma tranquillité;
Et dans l'antre de la chicanne,
Aux loix d'un tribunal prophane
Pliant la loi de l'immortel,
Par une éloquence Anglicane
Sapper & le trône & l'autel?
Aux ſentimens de la nature,
Aux plaiſirs de la vérité,
Préférant le goût frélaté
Des plaiſirs que fait l'impoſture,
Où qu'invente la vanité,
Voudrois-je partager ma vie,
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oiſiveté,
Et trouver la mélancholie
Dans le ſein de la volupté?
Non, non, avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.

Des mortels j'ai vû les chimères,
Sur leurs fortunes menſongères
J'ai vu régner la folle erreur:

J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur ;
Mille petitesses réelles
Sous une écorce de grandeur,
Mille lâchetés infidelles
Sous un coloris de candeur.
Et j'ai dit au fond de mon cœur,
Heureux ! qui dans la paix sécrete
D'une libre & sûre retraite
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse,
Joüet de l'aveugle Déesse
Ou dupe de l'aveugle Dieu.

Vous voyez que le goût de cette Epître est entiérement dans le genre gracieux. Le style en est fleuri sans paroître beaucoup travaillé, l'expression en est aisée, les vers coulans, les réflexions solides, mais sans être poussées avec beaucoup de force & de véhémence. Cette espéce d'Epître demande un génie facile qui possède toutes les délicatesses de la langue, qui pense en Philosophe profond, qui s'exprime en Ecrivain poli, & qui soit Poëte presque sans y penser.

Ce n'est pas que toutes les Epîtres de cette troisiéme espèce demandent cette finesse d'expression & cette délicatesse de sentimens;

ſentimens ; on écrit des Epîtres d'un ſtyle bien différent, mais cependant toujours proportionné ou au perſonnage qu'on y ſoutient, ou au caractere des perſonnes qu'on y fait parler. Si vous ſuppoſez votre plume entre les mains d'une perſonne diſtinguée, ou de gens du commun qu'on ne regarde pas d'ordinaire comme fort cultivés, le ſtyle de votre Epître doit être conforme au caractere de ceux au nom de qui vous l'écrivez. Il faudra une expreſſion polie, un tour fin, un ſentiment délicat, une certaine nobleſſe d'idées quand vous ferez parler les uns, & pour les autres vous vous ſervirez d'un langage familier plus remarquable par ſa naïveté & ſon aiſance, que par ſon élégance & ſa pureté ; vous donnerez moins de fineſſe aux ſentimens que d'ingénuité ; & vous plairez également. Quelquefois vous pouvez badiner, critiquer même en paſſant ; mais plutôt comme par occaſion qu'avec l'apparence d'un deſſein marqué. Ces ſortes d'ouvrages ſont moins pour faire parler l'eſprit & la critique, que pour développer les ſentimens du cœur. Si vous voulez faire entrer quelque fiction dans votre Epître, tirez-la plûtôt de la nature que de la Mithologie ; car il ne s'agit pas tant ici de

parler à l'imagination, que de se faire sentir au cœur, & le merveilleux d'une fiction Poëtique dont l'une est charmée, ne fait souvent sur l'autre qu'une médiocre impression.

Vous trouverez des modèles de ces sortes de pièces dans Chaulieu, Pavillon, la Fontaine, Fontenelle, Voltaire, Gresset, &c. La suivante fut faite à l'occasion de la bataille que Sa Majesté gagna en personne sur les Autrichiens, les Anglois, & les Hollandois. C'est le Curé de Fontenoi qui l'adresse au Roi en forme de Requête.

J'ose vous supplier, grand Roi,
De vouloir bien penser à moi.
Mon bénéfice est le plus mince
Qui soit dans toute la province :
Vous avez par votre valeur
Immortalisé ma Paroisse,
Et les Anglois avec Angoisse
Se rappellent votre vigueur.
Par tout où vole votre gloire,
On vante déja Fontenoi,
Et le village avec le Roi
Sera célébré dans l'histoire.
Mais à quoi sert un nom pompeux
Sans l'avantage des richesses :
C'est souvent un titre onéreux,

Et vous n'avez par vos proueſſes
Illuſtré que des malheureux :
Je ſuis le Créſus du village
Et ma cure vaut cent écus :
Ce ſont de foibles revenus,
Puiſque, grace à votre courage,
Je deviens un grand perſonnage,
Tous les jours mille curieux
Viennent en foule dans ces lieux
Voir le ſiége de votre gloire.
Il me faut, comme je le puis,
Faire les honneurs du pays,
Les giter, leur donner à boire,
Et ceux que j'ai déja reçus
Me coûtent plus de cent écus.
Les fonds du pauvre bénéfice
Seront bientôt anéantis,
Si vous ne fondez un hoſpice
Où l'on les héberge gratis ;
Ou bien augmentant ma dépenſe
Augmentez donc mon revenu,
Puiſque c'eſt par votre vaillance
Que le lieu de ma réſidence
Eſt plus fréquenté, mieux connu,
Que bien des Evêchés de France.
Auſſi juſte que courageux
Vous ferez bientôt mon affaire ;
Car vous verrez qu'entre nous deux
Il reſte quelque compte à faire.

Lorsque les morts sont enterrés,
Il revient des droits aux Curés;
Or, on a fait dans mon domaine
Plus de huit mille enterremens:
Donc: à douze francs la douzaine
Il me revient huit mille francs,
En les mettant l'un portant l'autre.
Vous voyez que c'est bon marché,
Et souvent l'on est écorché
Par les diseurs de pate-notre.
Mais j'use de facilité,
En faveur de la quantité....
Il est si beau de voir un Prêtre
Sur son intérêt endormi!
Et moi j'en veux agir ainsi
En faveur de notre ancien maître,
D'un Roi charmant, d'un Prince à qui
Nous brulions tous du désir d'être.
Nos ennemis, s'ils l'avoient pu,
Auroient encore combattu;
Ils vouloient prendre leur revanche,
Mais par un bonheur sans égal
Vous & notre grand Maréchal
Etiez fermes dessus la hanche;
Car il conserve avec son mal
Bras & tête de Général,
Et vers lui la victoire panche
En carosse comme à cheval.
Tournai, même sa citadelle,

Qui vouloit faire la rebelle,
Se ſont ſoumiſes à vos loix
A la barbe de ces Anglois
Qui diſoient, en battant d'une aile,
Loüis en frottant la ſequelle
A ma foi fait un coup de trois....
Ils ont ſenti votre puiſſance,
Mais auſſitôt que du combat,
On eut rappellé le ſoldat,
Malgré les déſirs de vengeance
Qui fortifioient leur fureur,
Ils admiroient votre valeur,
Et célébroient votre clémence,
Dont le charme fait tant d'honneur
Aux vertus d'un héros vainqueur....
Sire, vous leur apprenez comme
L'on doit uſer de ſon pouvoir.
A votre exemple en honnête homme
J'ai bien fait auſſi mon devoir,
Et pour les défunts qu'on renomme,
J'ai dit trois fois l'office en noir.
Or, toute peine vaut ſalaire,
Et vous êtes trop bon Chrétien
Pour vouloir, à ce que j'eſpere,
Que ſur ma Paroiſſe on enterre
Sept ou huit mille hommes pour rien.
C'eſt mon caſuel, c'eſt mon bien,
Sur mes droits & mon honoraire
On m'a fait encor d'autres torts:

Un fameux Monſieur de Voltaire
A donné l'extrait mortuaire
De tous les Seigneurs qui ſont morts,
Et je n'aurai plus rien à faire;
Mais pour prévenir les remords
Qu'il doit avoir en conſcience,
Tachés de me faire l'avance
De quelque libéralité,
Soit à titre d'indemnité,
Soit à titre de récompenſe....
Et je vous laiſſe l'option
Sur la ſomme & ſur la maniére
De faire la donation;
Soit de ſomme mobiliaire,
Soit par forme de penſion,
Ne fut-elle qu'alimentaire.
Au cas qu'elle fut viagére,
Ayant près de quatre-vingt ans
Il conviendroit à mes parens
De prendre une tête étrangere.

Grand Prince, ſi votre bonté
M'accorde cette faculté,
De peur qu'une bale incivile
Ou quelque brutal de canon
Ne rende la grace inutile,
Je ne choiſirai point Biron,
Harcourt, Richelieu, d'Aubeterre,
Bouflers, Luxembourg, Langeron,
Turenne, Soubiſe, Crillon,

D'Aumont, Croiſſi, Graſſin, Tonnerre,
Guerchi, du Gueſclin, d'Argenſon,
Et tant d'autres foudres de guerre,
Qui tous les jours dans les combats,
Narguent de ſens froid le trépas,
Et pour l'honneur de vos conquêtes
Riſquent gaillardement leurs têtes.
Mais, Sire, à votre volonté,
Je prendrai pour ma ſûreté,
Dans Paris, en Flandres, à Verſailles,
Quelqu'un de poids, de gravité,
Ami de la tranquillité,
Qui n'aille point ſous des murailles
Montrer ſon intrépidité,
Ni compromettre à des batailles
Ma penſion & ſa ſanté,
Pour votre gloire en verité
Je ferai part à mes ouailles
De votre généroſité.
Ils vous béniront tous, grand Prince;
Et l'on dira dans la Province,
Que le peuple de Fontenoi,
Pauvre ſous la maiſon d'Autriche,
Devint heureux, content, & riche
Si tôt qu'il appartint au Roi.
Remplis de zèle & d'allegreſſe
Nous célébrerons vos ſuccès;
Je parle de vous a la Meſſe
Et déja vos nouveaux ſujets

Forment pour vous des vœux sans cesse :
Heureux pour prix de leur tendresse
Si vous ne les rendiez jamais.
Cette paix que chacun désire
Produiroit de tristes effets
S'il leur en coûtoit les regrets
De n'être plus sous votre empire.

M. Marchand.

ARTICLE IV.

Des Epitres de la quatrième espéce.

Il est encore une autre espèce d'Epître qu'on dévroit plûtôt nommer Lettre, parce qu'elle en doit avoir totalement le caractère, autant dans les vers, que dans la prose dont elle est mêlée. On y permet cependant plus de finesse & de délicatesse que dans les Lettres ordinaires ; mais souvenez-vous que le naturel en doit faire toujours le principal ornement. Autant que vous pourrez banniſſez-en les fictions sérieuses tirées de la Mithologie, les peintures trop magnifiques, les sentimens & les idées trop relevées. Bachaumont, Chapelle, Chaulieu, la Fontaine, Voltaire, &c. qui ont excellé dans ces sortes d'ouvrages, vous en donneront le goût. J'ai crû cependant devoir vous dispenser d'en chercher

chercher un exemple, en vous fourniſſant la Lettre ſuivante de M. de Voltaire.

A Monſeigneur le Prince de Vendôme.

De Sulli, ſalut & bon vin,
Au plus aimable de nos Princes,
De la part de l'Abbé Courtin,
Et du rimailleur des plus minces
Que ſon bon ange & ſon lutin
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez, Monſeigneur, que l'envie de faire quelque choſe pour vous a réuni deux hommes bien différens,

L'un gras, rond, gros, court, ſéjourné
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédeſtiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur ſon front, reſpecté du temps,
Une fraîcheur toujours nouvelle,
Au bon Doyen de nos galants
Donne une jeuneſſe éternelle.
L'autre dans Papefigue eſt né,
Maigre, long, ſec, & décharné,
N'ayant eu croupe de ſa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit,
Et peut-être de Dieu maudit
Puiſqu'il aime & qu'il verſifie.

Notre premier dessein étoit d'envoyer à Votre Alteſſe un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié Proſe, comme en uſoient les *Chapelles*, les *Desbarreaux*, les *Hamiltons*, contemporains de l'Abbé, & nos maitres. J'aurois preſque ajoûté *Voiture*, ſi je ne craignois de fâcher mon Confrere, qui prétend n'être pas aſſez vieux pour l'avoir vû.

Comme il y a des choſes aſſez hardies à dire, par le tems qui court, le plus ſage de nous deux, qui n'eſt pas moi, ne vouloit en parler qu'à condition qu'on n'en ſçauroit rien.

Il alla donc vers le Dieu du myſtere;
Dieu des Normands, par moi très peu fêté;
Qui parle bas, quand il ne peut ſe taire,
Baiſſe les yeux & marche de côté,
Il favoriſe, & certes c'eſt dommage,
Force fripons; mais il conduit le ſage.
Il eſt au bal, à l'égliſe, à la cour,
Au temps jadis il a guidé l'Amour.

Malheureuſement ce Dieu n'étoit point à Sulli; il étoit en tiers dit-on entre l'Archevêque de ..... & Madame de..... ſans cela nous euſſions achevé notre ouvrage ſous ſes yeux.

Nous euſſions peint les jeux voltigeants ſur vos traces,
Et cet eſprit charmant, au ſein d'un doux loiſir,
Agréable dans les plaiſirs,
Héroïque dans les diſgraces.
Nous vous euſſions parlé de ces bien-heureux jours,
Jours conſacrés à la tendreſſe,
Nous vous euſſions avec adreſſe
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute eſpèce.
Vous en euſſiez vu de Paphos,
Vous en euſſiez vu de Florence,
Mais avec tant de bienſéance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eut pas fait la différence.
Bacchus y paroitroit de Toſcane échauffé,
D'un bonnet de pampre coëffé
Célébrant avec vous ſa plus joyeuſe orgie,
L'imagination ſeroit à ſon côté
De ſes brillantes fleurs ornant la volupté,
Entre les bras de la folie.
Petits ſoupers, jolis feſtins,
Ce fut parmi vous que nacquirent
Mille Vaudevilles malins,
Que les amours à rire enclins
Dans leurs ſotiſiers recueillirent
Et que je vis entre leurs mains.
Ah! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs, & pleins de grace,

Tels que l'ingénieux Horace ;
En eut fait l'ame d'un repas,
Lorſqu'à table il tenoit ſa place
Avec Auguſte & Mécénas.

Voilà un foible crayon du portrait que nous voulions faire. Mais

Il faut être inſpiré pour de pareils écrits,
Nous ne ſommes point beaux eſprits ;
Et notre flageolet timide,
Doit céder cet honneur charmant,
Au luth aimable, au luth galant,
De ce ſucceſſeur de Clément
Qui dans votre temple réſide.
Sçachez donc que l'oiſiveté
Fait ici notre grande affaire.
Jadis de la Divinité
C'étoit le partage ordinaire ;
C'eſt le vôtre, & vous m'avouerez,
Qu'après tant de jours conſacrés
A Mars, à la Cour, à Cithére,
Lorſque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté ;
Il eſt bien doux de ne rien faire.

CHAPITRE HUITIEME.

De l'Ode.

L'ODE eſt ſans contredit un des plus excellens, & un des plus grands ouvrages de Poëſie, quoiqu'il ne ſoit pas de la plus grande étendue. Il en eſt peu qui pour l'exécution demandent un génie auſſi ſublime ; car on ne doit pas ſe promettre d'y réuſſir, ſi l'on ne réunit la magnificence des expreſſions à la grandeur des idées, l'exactitude du vers à la richeſſe des rimes, le feu de l'imagination à la ſolidité du jugement, la beauté & la multitude des images à l'art de les tracer avec force & d'un ſeul coup de pinceau.

Sans parler du ſublime Pindare, de l'enjoué & tendre Anacréon, d'Horace qui a ſçu réunir leurs différens genres d'écrire, & de quelques autres Poëtes anciens qui ont marché avec ſuccès dans la route des Poëtes liriques ; nous en avons dans notre langue qui ne le cédent pas toujours à leur modèles ; Ronſard le premier François qui ait travaillé avec quelque ſuccès à leur imitation, n'a peut être pas un génie moins vif, moins grand que Pindare : Si ces Mé-

taphores outrées, ſes expreſſions trop recherchées, ſes épithétes multipliées ſans goût, ne rendoient pas ſon ſtyle dûr & & empoulé, les rudeſſes de ſa langue, quoique preſque inintelligible de nos jours, n'empêcheroit pas qu'on ne lui marquât une place diſtinguée parmi les Poëtes liriques, dont la vivacité, la force, & l'imagination ont fait le caractere.

Malherbe qui lui ſuccéda eût peut-être moins de génie ; mais il ſçut lui donner de l'étendue par le goût & par le travail. De l'aveu de Boileau * *Perſonne n'a plus travaillé ſes ouvrages que lui, comme il paroît par le petit nombre de piéces qu'il a faites.* Cependant quoique ce grand Critique ne lui reconnut pas tout le génie poſſible, il ne laiſſe pas, dans ſon Art Poëtique, de le donner pour modèle aux Auteurs de ſon ſiècle. Bien éloigné en cela de l'opinion de M. du Bos**, qui trouve que » la plupart » des ſtrophes de ſes ouvrages ne ſont re» commendables, que par la Méchani» que, & par l'arrangement harmonieux » des mots. » Il eſt ſûr cependant que Malherbe a des Odes d'une grande beauté,

* *Lettre à M. de Maucroix.*

** *Reflexions ſur la Poëſie & la Peinture.*

& où l'on remarque tout le feu & tout l'enthouſiaſme de la Poëſie lirique ; qu'il penſe avec nobleſſe, qu'il peint avec force, & qu'il s'exprime d'ordinaire avec une pureté & une élégance bien remarquables pour le ſiécle où il vivoit. Quoique ſa réputation croiſſe de jour en jour, peut-être ſeroit-elle encore plus brillante, ſi de ſon tems la langue Françoiſe eût atteint ce dégré de perfection où elle eſt parvenue de nos jours ; perfection qui fera que nos belles Poëſies ne vieilliront jamais.

On ne peut cependant s'empêcher de convenir que Malherbe a quelquefois des expreſſions baſſes, des tours froids, des tranſpoſitions dures. On remarquera aiſément pluſieurs de ces défauts dans ſon *Ode à Louis XIII allant réduire les Rochelois.* J'en rapporterai quelques vers pour prévenir les commençans contre une imitation trop ſervile de ce grand Poëte.

Expreſſions baſſes.

Les fronts trop élevés de ces *ames d'enfer*....
Que *ſa façon eſt brave & ſa mine* aſſurée ! ....

Tour plat.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître ;
Beau d'un ſoin aſſidu travailler à leurs forts....

Transpositions dures.

Le centiéme Décembre *à les plaines ternies....*
Qu'elle a fait richement *ſon armure étoffer.*

Rouſſeau a eu le bonheur dont n'a pas joui Malherbe : & qui en fut plus digne que lui ? Quelle ſublimité de génie, lorſqu'il va puiſer dans les Chants ſacrés, les beautés ineffables que les eſprits vulgaires ne pourroient y découvrir ! quelle force & quelle nobleſſe lorſqu'il fait entendre la voix du Très-Haut ! quelle énergie, quelle vivacité lorſqu'il peint le jour terrible de ſes vengeances ! quelle douceur, quel agrément dans les images dont il ſe ſert pour repréſenter ſes bontés ! quelle majeſté, quelle élévation, lorſqu'il donne idée de ſa grandeur ! c'eſt ainſi que parleroit la divinité qui ne voudroit pas s'élever au-deſſus de nos foibles eſprits. Le même pinceau qui nous caractériſe ſi vivement l'homme juſte par les traits les plus heureux, nous attache par les portraits frappans de l'aveugle mondain, du perfide hypocrite, de l'affreux calomniateur & du méchant fortuné. Soit que ce Poëte admirable m'éléve à Dieu par la connoiſſance de ſes ouvrages, ou qu'il m'aſſure que ma con-

fiance au Seigneur eſt le ſceau de ma tranquilité ; ſoit qu'au ſortir des ombres du tombeau il exprime les ſentimens de ma reconnoiſſance envers la main qui m'en a tiré, ou qu'il m'inſtruiſe ſur la maniére de la lui marquer ; je ſuis étonné de trouver par tout des penſées ſolides, des ſentimens nobles, des comparaiſons juſtes, des images heureuſes, des portraits achevés, des tours hardis, des figures vives, des expreſſions riches, des rimes choiſies & naturelles, une harmonie parfaite ; je ne trouve rien que je n'admire, & je ne me laſſe pas même d'admirer.

Si Rouſſeau change d'objet, & qu'il paſſe du ſacré au prophane, il ne ſe dément pas, & nous fait ſentir que ſon génie, qui ſçait tirer avantage de la grandeur des ſujets qu'il traite, peut ſuppléer à la foibleſſe de la matiere ſur laquelle il travaille ; c'eſt-là qu'il étale toutes les richeſſes de la Poëſie ; c'eſt-là que dans un délire heureux il ſemble perdre de vûe ſon objet pour le rendre avec plus de force. Philoſophe profond, il réforme nos idées ; Peintre exact, toujours il repréſente la nature. Vers aiſés & toujours ſonores, langage poli, métaphores juſtes, épithétes frappantes, refléxions touchantes, chûtes

heureuſes, gradation de penſées, enthouſiaſme ſoutenu, tout lui ſert à faire des ouvrages parfaits; & lorſqu'il conſole ou qu'il s'amuſe, qu'il félicite ou qu'il ſe plaint, on reconnoît toujours Rouſſeau qui entraîne & qui ravit.

La Motte n'a pas le génie de Rouſſeau, & à beaucoup près, quoiqu'il s'éléve quelquefois. Appliqué à penſer, il eſt plus Philoſophe que Poëte. Il ſe fait un crime, comme il l'avoue lui-même, de ces écarts heureux qui ſeuls cependant prouvent le génie; ou lorſqu'il paroît s'y livrer, on s'apperçoit que l'art a marqué où commenceroit, & où finiroit l'enthouſiaſme. Cherchant moins à frapper par de grands traits, qu'à plaire par des penſées heureuſes, il parle plus à l'eſprit, qu'il ne ſe fait ſentir à l'imagination; & le tranſport Poëtique beaucoup moins que la réfléxion, le dirige dans ſes portraits & dans ſes peintures. A force de vouloir penſer & piquer ſurtout par un air de nouveauté, il donne de tems en tems dans le faux; quelquefois le tour trop recherché de ſa penſée le rend obſcur. L'embarras ſans doute de ſa verſification où la rime ne paroît pas toujours naturelle, où les traſpoſitions ſemblent avoir été recherchées plutôt pour ſoulager le

Poëte que pour donner de la nobleſſe à ſon ſtyle ; où les phraſes incidentes, quelquefois déplacées, paroiſſent plus néceſſaires à la verſification qu'à la penſée, fait oublier les beautés qui ne ſont pas rares dans pluſieurs de ſes grandes Odes.

On convient cependant que ce Poëte a réuſſi dans celles qu'il nomme *Anacréontiques* ; mais il faut avouer auſſi qu'elles ſont de moins longue haleine que les autres, qu'elles demandent un génie moins élevé, ou, pour mieux dire, plus d'eſprit que de génie, des peintures moins fortes qu'agréables, plus de délicateſſe que de nobleſſe dans le ſentiment, plus de fineſſe que de ſublime dans les penſées ; & par ces qualités, elles étoient beaucoup plus conformes au talent de M. de la Motte ; la nature l'avoit formé plutôt pour s'exprimer avec grace, & pour penſer avec délicateſſe, que pour peindre avec force, & pour s'élever avec audace.

Quoique le mot *Ode*, ſuivant le ſens que l'uſage lui attribue en général, ne ſerve gueres que pour déſigner une piéce de vers dans le genre noble ou ſublime, partagée en pluſieurs ſtrophes régulieres ; cependant pour conſerver à ce terme ſa ſignification étymologique de *Chanſon*, nous devons

auſſi l'appliquer à pluſieurs ouvrages de Poëſie partagés en ſtances, quoiqu'on n'y remarque point cette nobleſſe & cette élévation, qui ſemblent devoir caracteriſer tout ce qui porte le titre d'*Ode*.

C'eſt donc pour nous accommoder à l'étymologie de ce terme, que nous rangeons dans une même claſſe, différentes piéces de Poëſie qui ſe reſſemblent beaucoup plus par la forme que par le ton. Les unes repréſentent des événemens importans, des faits célébres, & pour les peindre, nous offrent les images les plus grandes & les idées les plus ſublimes; telles ſont les Odes *Pindariques*. D'autres, que je nomme *Philoſophiques*, ſont plus remarquables par la ſolidité des réfléxions, par l'agrément des peintures, que par la magnificence des idées, & par les écarts brillans de l'imagination; il en eſt enfin dont le ſujet plus amuſant que ſérieux, demande un ton moins grave que badin, moins noble que gracieux & enjoué: ce ſont celles qui portent le nom d'*Odes Anacréontiques*. C'eſt par la diverſité des ſujets qui peuvent ſervir de matière à ce Poëme, que Boileau nous en indique les ſources.

Aux Athlétes dans Piſe elle (*l'Ode*) ouvre la barriére,

Chante un vainqueur poudreux au bout de la carriére,
Mène Achille ſanglant aux bords du Simoïs,
Où fait fléchir l'Eſcaut ſous le joug de Loüis;
Tantôt comme une abeille ardente à ſon ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage,
Elle peint les feſtins, les danſes, & les ris,
Vante un baiſer cueilli ſur les lévres d'Iris.

Il y a encore une ſorte de Poëme qui me paroit devoir trouver place parmi les Odes, puiſqu'il raſſemble la plupart des traits qui caracteriſent les piéces dont je viens de parler: c'eſt la Cantate: elle fera avec les autres eſpèces d'Odes la matière des articles ſuivans.

ARTICLE I.

De l'Ode Pindarique.

L'Ode Pindarique eſt l'Ode par excellence. C'eſt celle qui demande le plus de génie. Trois choſes concourent ſurtout à lui donner ſa perfection; les penſées, le ſtyle, & l'enthouſiaſme. Quoique j'aie déja traité dans la ſeconde Partie de cet ouvrage de ce qui regarde le ſtyle & les penſées, j'eſpere qu'on ne trouvera pas mauvais que j'en touche encore ici quel-

que choſe, à raiſon de l'importance de la matière.

Les ſujets de l'Ode Pindarique étant toujours dans le grand, il faut que les penſées y répondent par leur nobleſſe & par leur ſublimité; qu'elles étonnent l'ame & qu'elles l'élévent par leur grandeur, qu'elles ſoutiennent ſon admiration par leur enchaînement, & qu'elles l'entraînent par une gradation inſenſible d'images de plus en plus frappantes.

Le neuf dans les penſées contribue beaucoup à donner à l'Ode cet air frappant capable d'étonner les eſprits, & le Poëte ne peut trop s'y attacher. Mais il ne doit pas oublier qu'il eſt extrêmement dangereux de vouloir toujours penſer d'une maniere neuve & piquante. C'eſt probablement ce qui a jetté quelquefois M. de la Motte dans le faux. Par exemple, la raiſon qu'il apporte pour laquelle les avantures de Télémaque ſont écrites en proſes, & non pas en vers, eſt-elle auſſi vraie qu'elle paroîtra neuve?

> Les Nymphes de la double cime
> Ne l'affranchirent de la rime
> Qu'en faveur de la vérité.
> *Ode à MM. de l'Acad. Françoiſe.*

Qui ſe fut jamais imaginé que la rime rendit les penſées fauſſes ? Elle gêne à la vérité le Poëte ; mais elle donne de l'agrément à ſa penſée, auſſi-bien que la meſure du vers. Ce ſont là les effets que tout le monde ſçait ; & il eût mieux vallu s'y borner, que de donner dans le faux.

Eſt-il plus heureux quand il nous dit que les vertus ſont *ſurpriſes de ſe voir enſemble ?*

Si j'oſois franchir ma carriére,
Ici la plus vaſte matiére
A mes vers vient ſe préſenter ;
Cent vertus, que ton cœur raſſemble ;
Surpriſes de ſe voir enſemble,
Viennent à l'envi me tenter.
Ode à S. A. S. Mgr. le Prince de Conty.

Il y a du neuf dans cette idée, mais il n'y eſt qu'au dépends de la vérité. A la bonne heure que les hommes qui trouvent ſi rarement les vertus réunies dans leurs ſemblables, ſoient étonnés de les voir dans un même ſujet : ne les y découvrant preſque jamais que ſéparées, ils peuvent croire qu'elles ne ſont pas faites pour être enſemble ? mais en eſt-il de même des vertus de qui on peut dire, en les perſonifiant comme le fait M. de la Motte,

qu'elles sentent leur affinité, & que leur séparation les étonne plus que leur union ne les surprend?

Pour donner à vos pensées toute l'élévation dont l'Ode Pindarique est susceptible, rien n'est plus utile que de les relever par de grandes comparaisons. Rousseau en employe souvent pour annoncer ses pensées ou pour les fortifier. Qu'elles forment de belles images dans ces stances où il peint la conquête de la Palestine par Godefroi!

Comme un torrent fougueux qui du haut des montagnes
Précipitant ses eaux, traîne dans les campagnes
Arbres, rochers, troupeaux, par son cours emportés:
Ainsi de Godefroi les légions guerriéres
Forcérent les barriéres
Que l'Asie opposoit à leurs bras indomptés.

La Palestine enfin après tant de ravages,
Vit fuir les ennemis, comme on voit les nuages,
Dans la vague des airs fuir devant l'Aquilon:
Et des vents du midi la dévorante haleine
N'a consumé qu'à peine
Leurs ossemens blanchis dans les champs d'Ascalon.
Ode aux Princes Chrétiens.

La

La penſée de Rouſſeau eſt grande à la vérité par elle-même, parce qu'elle exprime un grand événement ; mais eût-elle eû cette force & cette nobleſſe ſans le ſecours des comparaiſons dont il l'a enrichie ? Les belles comparaiſons ajoutent toujours aux idées quelque grandes qu'elles ſoient.

Mais en cherchant à donner de l'élévation à vos idées, évitez avec ſoin les défauts contre leſquels j'ai tâché de vous précautionner dans la ſeconde Partie de cet ouvrage. On rend aiſément une penſée fauſſe ou obſcure en voulant la rendre frappante. On peut même le reprocher à Rouſſeau dans ſon Ode ſur la mort de ſon A. S. Monſeigneur le Prince de Conti. Il fait voir avec autant de force que de vérité, que la flaterie eſt funeſte aux Grands, qu'elle les abbaiſſera lorſqu'ils y penſeront le moins, & que dans leur chûte ils deviendront l'objet de la riſée de leurs propres flatteurs. C'eſt l'Arrêt que le Poëte met dans la bouche de Nemeſis ; il continue ainſi en adreſſant la parole à l'illuſtre Prince dont il fait l'éloge.

De cet oracle affreux tu n'as point à te plaindre,
Cher Prince, ton éclat n'a point ſçu t'abuſer :

Ennemi des flatteurs *à force de les craindre*,
Tu ſçus les mépriſer.

Cette penſée a du frappant ; mais eſt-elle vraie ? Mépriſe-t-on ceux qu'on craint beaucoup ? Un homme, à la vérité, qu'on auroit redouté long-tems, parce qu'on le croyoit en état de nous nuire ; n'eſt l'objet que de notre mépris, lorſqu'on eſt à l'abris de ſes coups, ou qu'on reconnoît ſon peu de pouvoir. Mais *à force de les craindre* ne paroît pas ſignifier ici, *après les avoir craint long-tems*. Et quand il auroit ce ſens, ſi les flatteurs ſont toujours à craindre, ils ne ſont jamais à mépriſer, ou ſi l'on eſt ſi fort au-deſſus de leurs piéges qu'on puiſſe les mépriſer, on a tort de les craindre.

Le vrai ſçait nous plaire ſans la pompe & le brillant des images ; mais une penſée dont l'air de grandeur n'eſt pas ſoutenu par la vérité, ne peut que nous indiſpoſer contre l'Auteur qui ſemble avoir cherché à corrompre notre goût. On peut en effet le regarder comme ces faux monoyeurs qui ne répandent l'abondance dans le commerce, que pour le faire tomber plus ſûrement.

Autre écueil à éviter : c'eſt de ramper

après vous être élevé ; rien ne dégrade davantage les plus beaux morceaux de Poëſie. Il faut ſoutenir votre vol, & qu'il ne raze pas la terre après vous avoir porté dans les nues. Ce défaut ſe fait remarquer dans les ſtances ſuivantes.

Mais, Seigneur, on fait plus que ſervir ta colére
On ajoute aux fléaux *où* tu m'as condamné,
Et je ſuis délaiſſé par ma cruelle mere
Preſqu'auſſitôt que je ſuis né.
A mes cris redoublés fermant ſon *ſein impie*,
Du dépôt précieux que ta main lui confie
La barbare à ſon fruit refuſe les faveurs.
Je ſuce, repouſſé par ſa main criminelle
Pour être encor plus méchant qu'elle
Dans un lait étranger de nouvelles fureurs.

Miſére de l'homme, Ode par M. Viguier.

Seigneur, tu formas la lumiére
Qui nous éclaire dans la nuit,
Et l'aſtre du jour qui la ſuit
Connoît la fin de ſa carriére.
Mais lorſque, regnant tour à tour,
Les ténébres chaſſent le jour
Couvrant la terre de leurs ombres,
Tous les animaux *redoutés*
Sortent de leurs cavernes ſombres
Et libres dans leur choix *courent de tous côtés*.

La Providence, Ode par Mlle Cheron.

L'image qu'offre ce dernier vers, outre qu'elle eſt trop vague, n'eſt pas fort noble ; mais il y a encore moins de nobleſſe dans l'expreſſion. Il ſeroit difficile de lui donner davantage l'air du ſtyle le plus familier. On peut encore reprendre dans cette derniere ſtance l'Epithéte de *redoutés*. Les bêtes féroces ne ſont pas les ſeules qui ſortent de leur tanniéres pendant les ténébres. On ſçait que cela eſt commun aux animaux les plus timides & les moins *redoutés*. Une autre épithéte auroit beaucoup mieux convenu ; elle auroit d'ailleurs mis le Poëte dans la néceſſité de tourner autrement l'idée du dernier vers trop baſſement exprimée. Il n'eſt pas néceſſaire que je faſſe remarquer le mauvais effet que produit *je ſuce* dans la premiere ſtance ; l'expreſſion eſt encore plus baſſe que l'idée n'eſt dégoûtante.

Il faut encore remarquer, au ſujet des penſées, qu'on doit placer à la fin de chaque ſtance celles qui ſont les plus frappantes. Le repos que procure le paſſage d'une ſtance à la ſuivante ne doit point ennuyer le Lecteur, qui demande toujours d'être occupé d'une maniere qui le flatte. Et comme il n'eſt point d'exercice plus agréable à l'eſprit que celui qui lui développe une

foule de beautés dans une ſeule penſée, il faut prendre ſoin de lui en fournir de cette eſpéce dans ce moment de loiſir, que la Poëſie ſemble avoir ménagé au Lecteur, pour le donner à la réfléxion.

Pour rendre votre Ode plus frappante, il ſeroit bon encore qu'il y eût une eſpèce de gradation depuis la premiere ſtance juſqu'à la derniere; enſorte que les penſées, les peintures, les comparaiſons, & & les figures euſſent toujours plus de grandeur, plus de force, plus de nobleſſe, & plus de véhémence, à proportion que la piéce tend plus vers ſa fin. Un exorde brillant & pompeux demande d'être ſoutenu, & même ſurpaſſé; il eſt à l'Ode ce qu'eſt à l'égard d'un Bâtiment une façade qui ſert à annoncer la beauté de l'édifice. Plus elle ſeroit frappante, plus elle paroîtroit déplacée ſi l'extérieur étoit d'un mauvais goût, & peu digne de fixer les regards. Dans l'Ode du P. du B. J. ſur la convaleſcence de Sa Majeſté, on remarque cette gradation heureuſe qui eſt terminée par l'alluſion la plus brillante. D'abord le Roi y eſt repréſenté comme un Vainqueur qui vient de triompher d'une partie de la Flandre, & dont le *coup d'eſſai fait éclore le chef-d'œuvre des plus grands Rois.* Enſuite

c'eſt un Prince compatiſſant qui retarde ſes conquêtes pour voler au ſecours d'une portion de ſon peuple qui eſt en danger ; mais hélas ! il eſt lui-même arrêté au milieu de ſa courſe !

> Grandeur, éclat, vainqueur, Monarque,
> Tout diſparoît devant la Parque,
> Mais il reſte encor le héros.

Après avoir fixé par ſes victoires les regards de l'Europe étonnée, il donne par ſa fermeté aux approches de la mort un ſpectacle, qui

> Du ciel attire la ſurpriſe
> Et les regards de l'Eternel.

Les grandes idées paroiſſent épuiſées ; il s'en préſente cependant encore à l'eſprit fecond du Poëte. Il falloit que le cœur inébranlable de ce grand Roi s'ouvrit enfin à la frayeur, & que cette frayeur fit une partie de ſa gloire ; car ſenſible aux larmes de la France, il ne reſſentit le mal qui l'accabloit que lorſqu'il s'apperçut que ſon danger faiſoit nos malheurs. Le Poëte pénétré à cette vûe, & emporté par ſon ſentiment, adreſſe au Maître de l'Univers ces touchantes paroles ;

Suſpends le cours de nos allarmes.
Si nos crimes contre nos larmes
Sollicitent ton équité,
Pour l'intérêt de ta clémence
N'appéſantis pas ta vengeance
Sur l'image de ta bonté.

Je ſens expirer ta colére ;
Tu t'attendris, ton cœur m'entend ;
Nos vœux redemandoient un pere,
C'eſt un pere qui nous le rend.
Diſparoiſſez, ſombre triſteſſe ;
Loüis, la France, l'allégreſſe
Vivent, renaiſſent à la fois :
Le ciel ſenſible à notre zéle
Rend au peuple le plus fidele
Le plus cheri de tous les Rois.

France, fais paſſer d'âge en âge
Le ſouvenir d'un ſi beau jour.
Ton aſtre a percé le nuage :
Tout ſe ranime à ſon retour.
Vainqueur de l'ombre paſſagere
Qui menaçoit notre hémiſphére,
Il reparoit étincelant ;
Et ſon éclipſe ajoute encore
Toutes les Graces de l'Aurore,
A ſon midi le plus briilant.

Le ſtyle de l'Ode doit être proportionné à la nature des penſées, des ſentimens, & des images qu'on y étale. Il faut de la préciſion pour rendre le ſublime des penſées, des figures véhémentes pour ſoutenir la grandeur des ſentimens, des expreſſions nobles & énergiques pour rendre les objets dans toute leur force. Je ne prétend pas au reſte

Que par de bruyantes paroles
Agencement de ſons frivoles,
Vous ſéduiſiez tous les eſprits.
M. de la Motte, Ode.

Au contraire craignez & évitez avec ſoin d'être ſemblable à ce Poëte, qui

S'enfle, ſe guinde,
Et ſe croit au ſommet du Pinde,
Pour de grands mots vuides de ſens:
Sans la métaphore à deux faces,
Sans l'hyperbole & ſes échaſſes,
Ses vers ramperoient languiſſans.

Proſcrivant les termes vulgaires,
Son diſcours de mots téméraires
N'eſt qu'un aſſemblage importun.

Il ne faut pas, ſurtout dans l'Ode, hazarder des termes dont l'uſage ne ſeroit pas

pas reçu ; la juſteſſe pour l'expreſſion, comme l'exactitude pour les rimes & pour les penſées y eſt exigée à la rigueur. On ne doit s'y permettre aucune licence parce qu'on n'y paſſe rien, & que la critique la plus ſévere y a des droits ſur tout. Comme on y blâme le ſtyle empoulé, on y mépriſe auſſi le Proſaïque. On n'y ſouffre pas un ſtyle ſec & aride ; cependant on exige qu'il ait de la vivacité ; parce qu'elle eſt plus propre à émouvoir, & que le ſtyle lâche énerve les plus grandes idées. Il eſt même des occaſions où pour ne pas affoiblir ſon ſtyle, il eſt bon d'omettre les épithètes, & ſurtout les accompagnemens qui forment de petites phraſes incidentes. Ils ſeront toujours de trop, à moins qu'ils ne donnent un grand jour à votre penſée. Ces phraſes incidentes, pour l'ordinaire, ſoûtiennent trop long tems le ſens de l'idée principale, & refroidiſſent l'eſprit du Lecteur qui tend au premier but, & qui voit avec peine tout ce qui l'en éloigne. Elles produiſent le même effet que les phraſes qui ſe ſuivent long tems ſans être liées, & dont les dernieres trop éloignées de leur objet, laſſent par leur monotonie. Jugez-en par cette ſtance.

Uranie *aux céleſtes voûtes*
Elévant ſes hardis regards,
Parcourt les inégales routes
Que tiennent les aſtres épars;
Prévoit quel corps dans leur carriére
Doit nous dérober leur lumiére,
Et nous en *prédit* les inſtans;
Sçait leur diſtance, leur meſure,
Et tous les rangs que la nature
Leur a preſcrits dans tous les temps.
L'Acad. de Sciences, Ode.

Uranie par où commence cette ſtrophe, eſt trop éloigné de la derniere phraſe *ſçait leur diſtance*, &c. Ce Nominatif préſide ſi j'oſe ainſi parler, ſur trop de ſubalternes, & ne ſe fait pas aſſez ſentir à chacun d'eux: c'eſt *Uranie* qui élévant ſes regards *parcourt*, *prévoit*, *prédit*, *ſait*. Mais elle eût fait faire à M. de la Motte une ſtance beaucoup meilleure, ſi ſes connoiſſances euſſent été plus bornées.

Les conjonctions dont on ſe ſert quelquefois pour gagner la fin d'une ſtance ne font pas un meilleur effet, lorſqu'elles ſont répétées avec excès; j'ai lû des Odes bien ennuyeuſes, en partie par des *mais* qui ſe trouvoient à la tête du quatrain ou du premier tercet de chaque ſtance, & qui étoient accompagnées de deux ou trois &, dans la même ſtrophe.

Le ſtyle figuré eſt en général celui qui convient le mieux à l'Ode. Jugez-en par la différence des deux premiers & des deux derniers vers, par leſquels M. de la Motte a rendu cette penſée d'Horace : *Pallida mors æquo*, &c.

Sa rigueur n'épargne perſonne.
Tout l'effort des humains n'interrompt point ſes loix;
Et de la même faux la cruelle moiſſonne
Les jours des bergers & des Rois.

Ode à M. Dacier.

Pourquoi y a-t-il plus de nobleſſe dans le ſtyle de ces derniers vers que dans celui des premiers, ſi ce n'eſt à cauſe de l'expreſſion figurée qui nous repréſente la mort armée d'une faux, & les jours de notre vie, comme une foible tige, qui tombe ſous ſon tranchant meurtrier ? Les premiers vers nous offrent la même idée pour le fond ; mais d'une maniere trop peu figurée pour qu'ils ayent la nobleſſe des derniers. Ainſi quand M. de la Motte condamne *la Métaphore à deux faces*, comme *l'Hyperbole & ſes échaſſes*, il entend ſans doute ces Métaphores trop recherchés, comme ſi l'on appelloit des fuſées *,

* *La Motte, Ode au Roi.*

des lances ardentes, que fuit le regard curieux ; ou si pour dire que nos allarmes cesseroient on s'exprimoit ainsi :

Le ciel ne seroit plus fatigué de nos larmes,
Et je verrois enfin des mes *froides allarmes*
Fondre tous les glaçons.
Rouss. Ode à M. le Comte du Luc.

J'avoue que de pareilles Métaphores doivent être bannies de pièces aussi nobles & aussi sérieuses que celles dont il s'agit ici. Mais il n'en faut pas moins convenir que les plus belles Odes doivent une partie de leurs beautés au style figuré. C'est lui qui fournit les nobles images qui brillent dans la stance suivante.

La terre féconde & parée
Marioit l'automne au printemps ;
L'ardent Phébus, le froid Borée,
Respectoient l'honneur de ses champs :
Partout les dons brillans de Flore
Sous ses pas s'empressoient d'éclorre
Au gré du Zéphir amoureux :
Les moissons inondant nos plaines,
N'étoient ni le fruit de nos peines,
Ni le prix tardif de nos vœux.
La Motte, Astrée, Ode.

L'Hyperbole ne fait pas un mauvais effet

dans l'Ode, pourvû qu'elle ne ſoit pas exceſſive, ni montée ſur les échaſſes dont parle M. de la Motte; car lorſqu'elle eſt outrée, elle dégrade la penſée, au lieu de lui donner de la force & de la nobleſſe.

Les tours de ſentimens les plus uſités dans l'Ode, & qui contribuent le plus à la vivacité du ſtyle, ſont l'interrogation, l'exclamation, la ſuſpenſion, l'apoſtrophe, &c. mais il faut les placer avec goût, les ſoutenir avec force, & ne pas les multiplier à l'excès; rien de plus puérile que d'inonder chaque Stance de pluſieurs *que vois-je? où ſuis-je? eſt-ce toi? ô Ciel! grands Dieux!* On ſent par ces efforts redoublés que le Poëte glacé cherchoit à s'échauffer, & que l'art lui tient lieu de génie. Quoi de plus froid que l'exclamation qui eſt à la fin de ces vers?

> Fureur, trahiſon mercenaire,
> L'or vous enfante, *j'en frémis!*
> *Aſtrée, Ode.*

Elle eſt auſſi mal placée que l'apoſtrophe dans les vers ſuivans.

> Vous, *inhumains*, dont nos campagnes
> Sentent la rebelle fureur.
> *Les Fanatiques, Ode.*

Vous, rares au siécle où nous sommes ;
Grands, que vos bienfaits font nommer
L'Amour, les délices des hommes.
L'amour-propre, Ode.

Il faut encore éviter de précipiter la chûte de ces figures. Une exclamation, par exemple, le peut faire d'un seul mot. Mais si vous la liez avec une petite phrase, cette phrase doit se soûtenir & ne pas tomber tout à coup. Vous sentirez encore mieux ce défaut dans un exemple.

Mais *quel est ce héros, ce sage !*
Je vois le passé se ternir
Par ses faits &c.
Le Temple de Mémoire, Ode.

Vous vous appercevez sans doute que cette exclamation est coupée lorsqu'on s'y attend le moins, & que la phrase, où elle est placée, ne soutient pas dignement la grandeur & la majesté de la figure qu'elle renferme.

C'est surtout l'usage prudent de ces figures pleines de force, qui donne au style lyrique, ce feu, cette impétuosité qui paroissent transporter l'esprit du Poëte, & qui passent jusques dans l'ame de ceux qui lisent ses ouvrages.

Mais pour ſe monter ſur ce ton digne de la plus belle Poëſie, il faut être vraiment animé de cette noble fureur, que l'art veut en vain contrefaire, & qui ne peut être que le fruit du génie. Auſſi n'eſt-ce pas pour donner des préceptes ſur l'enthouſiaſme que j'eſſayerai d'en toucher quelque choſe. Je ne me propoſe que d'en juſtifier le beau déſordre, & d'en régler les brillans écarts.

Jamais la Poëſie n'eſt plus digne d'être appellée le langage des Dieux que dans l'Ode Pindarique, parce qu'elle ne s'éloigne jamais davantage du langage & des idées vulgaires. Mais ce ton ſublime, ces images extraordinaires ne doivent paroître nulle part auſſi naturels que dans ce genre de Poëſie; puiſque le Poëte n'y eſt cenſé que l'organe des Muſes ou d'Appollon lui-même. C'eſt pour nous en avertir que les Poëtes lyriques entrent preſque toujours en matiere ou par une invocation qui nous annonce que la divinité va faire entendre ſa voix, ou par un étonnement ſubit dans lequel les jette la préſence du Dieu qui les inſpire. De-là ces écarts, ces raviſſemens, ces fréquens changemens de ſcène, cette hardieſſe, ces tranſports, cette noble fureur dont la Poëſie lyrique eſt animée, &

qui lui donnent cette élévation qui la distingue des autres genres de Poësie : dans ceux-ci, avec l'agrément ou la noblesse, il faut une suite qui enchaine toûjours les idées ; mais pour l'Ode,

Son style impétueux souvent marche au hazard,
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

En effet le merveilleux du Poëme épique, la noblesse de la Tragédie, l'enjouement de la Comédie n'excluent point l'ordre des faits & des images : c'est le Poëte qui nous les donne, moins comme la suite d'une inspiration, que comme le fruit de son travail ; & nous sommes en droit de l'astraindre à un arrangement qui soulage notre esprit, en fournissant à la mémoire, par cet ordre même, le moyen de suivre plus aisément ses idées. Mais il en est autrement dans l'Ode ; il ne nous convient pas de prescrire des régles, & de faire la loi à la divinité qui nous parle. Ce seroit la méconnoître que d'exiger qu'elle eût une maniere de penser assortie aux idées communes, ou un langage conforme à nos expressions vulgaires.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit phlegmatique

Garde dans ſes fureurs un ordre didactique,
Qui, chantant d'un héros les progrès éclatans,
Maigres hiſtoriens ſuivront l'ordre des tems.
Ils n'oſent un moment perdre un ſujet de vûe,
Pour prendre Dole, il faut que Liſle ſoit rendue;
Et que leur vers exact, ainſi que Mezerai,
Ait déja fait tomber les remparts de Courtrai.
Apollon de ſon feu leur fut toujours avare.

Art Poët. chant 2.

Il ne faut cependant pas que vous repréſentiez la Muſe qui vous inſpire, comme

Une Pithie
De l'antre de Delphes ſortie,
Qu'agite un trouble reſpecté;
Et qui d'une énigme incertaine
Fait l'amuſement & la peine
De l'humaine crédulité.

L'Enthouſiaſme, Ode.

Vous devez vous élever avec audace & avec force, ſuivre des ſentiers peu battus, préſenter ſucceſſivement des ſpectacles peu ordinaires, dérober à Apollon lui-même

Ces traits de vive flamme
Et ces ailes de feu qui raviſſent une ame
Au céleſte ſéjour.

Rouſſ. Ode à M. le Comte du Luc.

Mais toujours éclairé lors même que vous semblez vous égarer, il faut que la prudence dirige votre vol, & que le bon goût vous dise de tems en tems,

> Réprime une ardeur périlleuse :
> Ne vas point d'une aîle orgueilleuse
> Chercher ta perte dans les airs :
> Et par des routes inconnues
> Suivant Icare au haut des nues
> Crains de tomber au fond des mers.
>
> *Rousseau, Ode sur la naissance de Mgr le Duc de Bretagne.*

Si ce sage discernement vous fait dire ce que la Motte met dans la bouche de Pindare aux Enfers,

> Loin une raison trop timide,
> Les froids Poëtes qu'elle guide
> Languissent & tombent souvent.
> Venez, yvresse téméraire,
> Transports ignorés du vulgaire,
> Tels que vous m'agitiez vivant.
>
> Je ne veux point que mes ouvrages
> Ressemblent trop fleuris, trop sages,
> A ces jardins plantés par l'art :
> On y vante en vain l'industrie ;
> Leur ennuyeuse symétrie
> Me plaît moins qu'un heureux hazard.

J'aime mieux ces forêts altieres
Où les routes moins réguliéres
M'offrent plus de diverſité :
La nature y tient ſon empire
Et par tout l'œil ſurpris admire
Un déſordre plein de beauté.

Si, dis-je, le bon goût vous inſpire ces ſentimens, le même bon goût vous dira, que le déſordre qu'on cherche dans l'Ode, conſiſte à ne pas lier grammaticalement vos phraſes, & a ne pas les rendre nombreuſes par des expreſſions qui n'ajoutent rien à la penſée ; à ne pas ſuivre ſervilement un deſſein diviſé, ſubdiviſé, & rempli par un compartiment exact ; à ne pas craindre de vous éloigner un moment de votre objet principal, lorſqu'une belle peinture, ou un grand ſentiment pourront ſoutenir, ou annoblir votre ſujet ; à préſenter les événemens, ſans l'ordre qu'ils ont eu par rapport à nous ; parce que le Dieu, dont vous n'êtes que l'interprête, voit au même inſtant les événemens futurs, comme ceux qui ſont paſſés. Ce même bon goût vous avertira auſſi que chaque morceau de votre Ode doit avoir de la juſteſſe ; que toutes ſes parties doivent tendre plus ou moins directement à votre

but : que comme vous devez vous élever ſans vous dérober à la vûe, de même auſſi vous devez vous égarer ſans vous perdre. Et quand vous aurez évité ces écueils, vous pourrez dire avec Rouſſeau :

Si pourtant quelque eſprit timide
Du Pinde ignorant les détours,
Oppoſoit les régles d'Euclide
Au déſordre de mes diſcours :
Qu'il ſçache qu'autrefois Virgile
Fit, même aux Muſes de Sicile,
Approuver de pareils tranſports ;
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut ſeul des maîtres de la Lyre
Immortaliſer les accords.

Ode ſur la naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bretagne.

Deſcends de la double colline,
Nymphe, dont le fils amoureux
Du ſombre époux de Proſerpine
Sçut fléchir le cœur rigoureux.
Viens ſervir l'ardeur qui m'inſpire
Déeſſe, prête-moi ta lyre ;
Ou celle de ce Grec * vanté
Dont l'impitoyable Aléxandre
Au milieu de Thébes en cendre,
Reſpecta la poſtérité.

* *Pindare.*

Quel Dieu propice nous ramène
L'eſpoir que nous avions perdu?
Un fils de Thétis ou d'Alcmène
Par le ciel nous eſt-il rendu?
N'en doutons point; le ciel ſenſible
Veut réparer le coup terrible
Qui nous fit verſer tant de pleurs:
Hâtez-vous, ô chaſte Lucine,
Jamais plus illuſtre origine
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples, voici le premier gage
Des biens qui vous ſont préparés;
Cet enfant eſt l'heureux préſage
Du repos que vous déſirez,
Les premiers inſtans de ſa vie
De la diſcorde & de l'envie
Verront éteindre le flambeau.
Il renverſera leurs trophées,
Et leurs couleuvres étouffées
Seront les jeux de ſon berceau.

Ainſi durant la nuit obſcure
De Venus l'étoile nous luit,
Favorable & brillant augure
De l'éclat du jour qui la ſuit.
Ainſi dans le fort des tempêtes
Nous voyons briller ſur nos têtes
Ces feux amis des matelots,
Préſage de la paix profonde,

Que le Dieu qui regne sur l'onde
Va rendre à l'empire des flots.

Quel monstre de carnage avide,
S'est emparé de l'univers?
Quelle impitoyable Eumenide
De ses feux infecte les airs?
Quel Dieu souffle en tous lieux la guerre,
Et semble à dépeupler la terre
Exciter nos sanglantes mains?
Mégere des enfers bannie
Est-elle aujourd'hui le génie
Qui préside au sort des humains?

Arrête, furie implacable,
Le ciel veut calmer ses rigueurs.
Les feux d'une haine coupable
N'ont que trop embrasé nos cœurs.
Aimable paix, vierge sacrée
Descends de la voûte azurée,
Viens voir tes temples relevés:
Et ramene au sein de nos villes
Nos Dieux bienfaisans & tranquilles
Que nos crimes ont soulevés.

Mais quel souffle divin m'enflamme!
D'où nait cette soudaine horreur?
Un Dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.
Loin d'ici, prophane vulgaire,

Apollon m'inſpire & m'éclaire,
C'eſt lui, je le vois, je le ſens,
Mon cœur cede à ſa violence ;
Mortels, reſpectez ſa préſence,
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les temps prédits par Sibille
A leur terme ſont parvenus :
Nous touchons au regne tranquille
Du vieux Saturne & de Janus.
Voici la ſaiſon déſirée
Où Thémis & ſa ſœur Aſtrée,
Rétabliſſant leurs ſaints autels,
Vont ramener ces jours inſignes
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des immortels.

Où ſuis-je ? quel nouveau miracle
Tient encor mes ſens enchantés ?
Quel vaſte, quel pompeux ſpectacle
Frappe mes yeux épouvantés !
Un nouveau monde vient d'éclorre
L'univers ſe réforme encore
Dans les abimes du cahos :
Et pour réparer ſes ruines,
Je vois des demeures divines
Deſcendre un peuple de héros.

Les Elémens ceſſent leur guerre :
Les cieux ont repris leur azur.

Un feu sacré purge la terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur.
On ne craint plus l'herbe mortelle,
Et le crocodile infidele
Du Nil ne trouble plus les eaux.
Les lions dépouillent leur rage,
Et dans le même pâturage
Bondissent avec les troupeaux.

C'est ainsi que la main des Parques
Va nous filer ce siécle heureux,
Qui du plus sage des Monarques
Doit couronner les justes vœux.
Esperons des jours plus paisibles,
Les Dieux ne sont point inflexibles,
Puisqu'ils punissent nos forfaits.
Dans leurs rigueurs les plus austeres
Souvent leurs fléaux salutaires
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le ciel dans une nuit profonde
Se plaît à nous cacher ses loix.
Les Rois sont les maîtres du monde!
Les Dieux sont les maîtres des Rois.
Valeur, activité, prudence,
Des décrets de leur providence
Rien ne change l'ordre arrêté,
Et leur régle constante & sûre
Fait seule ici bas la mesure
Des biens & de l'adversité.

Mais

Mais que fais-tu, Muſe inſenſée?
Où tend ce vol ambitieux?
Oſes-tu porter ta penſée
Juſques dans le conſeil des Dieux?
Réprime une ardeur périlleuſe:
Ne vas point d'une aile orgueilleuſe
Chercher ta perte dans les airs;
Et par des routes inconnues,
Suivant Icare au haut des nues
Crains de tomber au fond des mers.

Rouſſeau.

ARTICLE II.

De l'Ode Philoſophique.

L'Ode Philoſophique ne différe pas beaucoup de celle dont nous venons de parler. Les grands ſentimens, les penſées ſublimes, les images extraordinaires, les tours les plus hardis, & les figures les plus frappantes doivent caractériſer l'Ode Pindarique qui va puiſer ſa matiere dans les ſecrets des Dieux, ou dans les actions les plus mémorables des Héros L'Ode Philoſophique ne s'attache pas à des ſujets ſi relevés. Le Poëte s'étudie à y faire ſentir un point de morale, à détromper des préjugés vulgaires, à peindre les charmes de

belle nature, & à nous donner une idée juſte des choſes. Différentes entre elles par leur but, ces Odes ne tendent pas non plus à leur fin de la même maniere; il faut dans l'Ode Philoſophique plus de raiſonnement & plus de ſuite que dans l'autre eſpéce. C'eſt le Poëte qui nous inſtruit, il convient qu'il s'attache à la maniére ordinaire de nous convaincre. Il faut conſéquemment qu'il ſe refuſe à cette fureur Poëtique qui ne peut être juſtifiée que dans un homme agité par la préſence des Dieux. Il ne les invoque pas au commencement de ſa piéce : il n'en doit donc pas être inſpiré ; & le Lecteur ſeroit ſurpris qu'un ſimple mortel parlât ſans le ſecours de la divinité, un langage trop au-deſſus de celui des humains. Ce n'eſt pas que le Poëte ne puiſſe nous préſenter ces images nobles qui donnent à l'Ode ſa majeſté, ou qu'obligé de ſentir & de penſer d'une maniere commune, il ne puiſſe admettre ces tours hardis, ces figures brillantes qui font la force & l'ornement de la Poëſie lyrique. Non, ce ſeroit lui ôter ſes plus grands avantages. S'il doit convaincre, c'eſt en même tems d'une maniere agréable & frappante. Il peut donc employer tout ce que la nature & la mythologie

lui fourniſſent de plus agréable & de plus noble, pour orner ſon ſujet & pour le ſoutenir ; & il peut emprunter de l'éloquence tout ce qu'elle a de plus fort, de plus grand, & de plus propre à émouvoir. Il doit raiſonner en Philoſophe, mais en peignant ſouvent ſes idées à l'imagination. S'il eſt aſtraint à procéder avec méthode, ce n'eſt pas avec cet ordre didactique & compaſſé qui refroidit le génie ; mais de maniere qu'il y ait une progreſſion dans ſes idées & dans ſes raiſons. Elles doivent ſe ſoûtenir mutuellement ſans être liées grammaticalement, & faire ſur l'eſprit l'impreſſion du raiſonnement, ſans en avoir les dehors froids & ennuyeux.

O D E.

Reflexions d'un Philoſophe ſur une belle Campagne.

Plus on obſerve ces retraittes
Plus l'aſpect en eſt gracieux :
Eſt-ce pour l'eſprit, pour les yeux,
Ou pour les cœurs qu'elles ſont faites ?
Je n'y vois rien de toutes parts
Qui ne m'arrête & ne m'enchante ;
Tout y retient, tout y contente
Mon goût, mon choix, & mes regards.

Quand je regarde ces prairies
Et ces boccages renaissans,
J'y mêle au plaisir de mes sens
Le charme de mes rêveries.
J'y laisse couler mon esprit
Comme cette onde gazouillante
Qui suit le chemin de sa pente,
Qu'aucune loi ne lui prescrit.

Je vois sur des côteaux fertiles
Des troupeaux riches & nombreux;
Ceux qui les gardent sont heureux,
Et ceux qui les ont sont tranquilles.
S'ils ont à redouter les loups,
Et si l'hyver vient les contraindre,
Ce sont là tous les maux à craindre.
Il en est d'autres parmi nous.

Nous ne sçavons plus nous connoître,
Nous contenir encore moins.
Heureux, nous faisons par nos soins
Tout ce qu'il faut pour ne plus l'être.
Notre cœur soûmet notre esprit
Aux caprices de notre envie:
En vain la raison se récrie,
L'abus parle, tout y souscrit.

Ici je rêve à quoi nos peres
Se bornoient dans les premiers temps;
Sages, modestes, & contens,

Ils ſe refuſoient aux chimeres ;
Leurs beſoins étoient leurs objets.
Leur travail étoit leur reſſource,
Et leur repos toujours la ſource
De leurs ſoins & de leurs projets.

A l'abri de nos ſoins prophanes
Ils élevoient religieux
De ſuperbes temples aux Dieux,
Et pour eux de ſimples cabanes.
Renfermés tous dans leur état,
Et contens de leur deſtinée
Ils la croyoient plus fortunée
Par le repos, que par l'éclat.

Ils ſçavoient à quoi la nature
A condamné tous les humains,
Ils ne devoient tous qu'à leurs mains,
Leur vêtement, leur nourriture,
Ils ignoroient la volupté,
Et la fauſſe délicateſſe
Dont aujourd'hui notre molleſſe
Se fait une félicité.

L'intérêt & la vaine gloire
Ne dérangeoit par leur repos,
Ils aimoient plus dans leurs héros,
Une vertu, qu'une victoire ;
Ils ne connoiſſoient d'autre rang
Que celui que la vertu donne ;

Le mérite de la perſonne
Paſſoit devant les droits du ſang.

Dès qu'ils ſongeoient à l'hyménée
Leur penchant conduiſoit leur choix ;
Et l'amour ſoumettoit les loix
Aux devoirs de la foi donnée :
En amour leurs plus doux ſouhaits
Se bornoient au bonheur de plaire ;
Leurs plaiſirs ne leur coûtoient guère ;
Les Saiſons en faiſoient les frais.

En amitié quelle conſtance !
Quel ſoin ! quelle fidélité !
Ils étoient en ſincérité
Ce qu'on eſt en fauſſe apparence.
S'étoient-ils donnés, ou promis ?
Leur cœurs jaloux de leurs promeſſes
Voloient au devant des foibleſſes
Et des beſoins de leurs amis.

Tel fut ce temps. Quel eſt le nôtre ?
Entre deux amis aujourd'hui,
Quand l'un a beſoin d'un appui,
Le trouve-t-il toujours dans l'autre ?
Eſclaves de tous nos abus,
Victimes de tous nos caprices,
Nous ne donnons plus qu'a des vices
Les noms des premieres vertus.

Dégoûtés des anciens uſages,
Entêtés de nos goûts nouveaux,
Loin de ſonger à nos troupeaux
Nous détruiſons nos pâturages.
Nous changeons nos prés en jardins;
En parterres nos champs fertiles,
Nos arbres fruitiers en ſtériles,
Et nos vergers en boulingrins.

Heureux habitans de ces plaines,
Qui vous bornez dans vos deſirs,
Si vous ignorez nos plaiſirs,
Vous ne connoiſſez pas nos peines.
Vous goûtez un repos ſi doux,
Qu'il rappelle le temps d'Aſtrée;
Enchanté de cette contrée,
J'y reviendrai vivre avec vous.

M. de la Farre.

ARTICLE III.

De la Cantate.

On ſera peut-être ſurpris que je place la Cantate parmi les Odes; cependant il y a bien des raiſons de l'en regarder comme une eſpèce particuliere. En effet, l'Ode chez les Grecs étoit une piéce de Poëſie faite pour le chant; & la Cantate lui rend ſa premiere deſtination. L'Ode, ou ren-

fermoit du merveilleux, ou renfermoit des principes de morale; & dans la Cantate on trouve souvent l'un & l'autre; le sujet qu'on tire de la Mythologie, ou qu'on relève par la fiction, fournit des faits qui ont le caractère du merveilleux; & le Poëte y développe des principes qui peuvent servir de régle dans la conduite de la vie. L'Ode, telle que nous l'avons proposée jusqu'ici, ne doit jamais sortir du caractère de grandeur qui lui est propre: sentimens nobles, images frappantes, style figuré, tours hardis, ce sont les parties qui la composent. De même la Cantate ne doit jamais s'abbaisser, mais soûtenir toujours la noblesse de son origine. La délicatesse des sentimens doit du moins y suppléer à l'élévation: si elle n'étonne pas par des peintures surprenantes ou extraordinaires, on en est dédommagé par les images riantes qu'elle présente; & le sublime s'y trouve compensé par le gracieux & par l'enjoument La Cantate ne rejette point les grandes figures par lesquelles l'Ode s'éléve avec tant de force; mais elle ne s'y livre pas avec transport; les plus agréables sont celles dont elle fait un plus constant usage. Les richesses de la Poësie, ses fleurs & ses ornemens sont à

ſa diſcrétion, & elle peut s'en parer avec une eſpéce de profuſion ſans craindre d'en être trop chargée; la nobleſſe de l'expreſſion, la pureté du langage, l'exactitude de la rime, l'aiſance & l'harmonie du vers ſont des agrémens dont on ne peut la priver ſans l'avilir. Elle doit, en un mot, faire honneur à la beauté de l'imagination, à la juſteſſe de l'eſprit, & au langage brillant du Poëte.

Il n'y a pas long-tems que les François ſe ſont adonnés à ce genre de Poëſie. Avant Rouſſeau nos Poëtes travailloient à la vérité des morceaux de Poëſie propres à être mis en muſique, comme des Chanſons, des Intermédes, des Récits de Ballets, des Opéras, &c. Mais ils ne connoiſſoient point encore cette eſpéce de Poëme qui réunit dans un aſſez petit nombre de vers, le merveilleux du Poëme épique, la nobleſſe de l'Ode, l'harmonie du chant, avec une combinaiſon exacte de ſes différentes parties, dont les unes ſont deſtinées à plaire à l'imagination, & les autres à former le cœur. Nous ſommes redevables de ce genre de Poëſie à Rouſſeau, qui l'a imité des Italiens. Ainſi pour en prendre le goût & en connoître les régles, il n'eſt pas de plus ſûr moyen que de conſulter ſes idées

& ſes ouvrages.

La Cantate eſt ordinairement partagée en trois récits, qui, chacun ſont ſuivis d'un air de mouvement. Les récits ſont deſtinés à l'expoſition de l'idée ou de la fiction du Poëte, dans des vers d'une meſure inégale, parce qu'ils ſont plus favorables à l'harmonie du chant. Les airs ſont remplis par des monologues, ou par la morale que le Poëte tire de ce qui a été la matiére de ſes récits; Et les vers dont chaque air eſt compoſé, peuvent former des ſtances d'une même meſure, ou d'une meſure inégale, lorſqu'il y en a deux de ſuite. Dans cette derniére occaſion, il eſt bon qu'il ſe trouve un tel rapport entre la fin de la ſeconde ſtance & le commencement de la premiére, qu'après avoir fini l'une le ſens invite à retourner à l'autre; car il eſt ordinaire de finir le chant d'une partie de la Cantate par la premiere ſtance de l'air.

Le récit qui renferme le merveilleux du ſujet doit être compoſé dans un ſtyle beaucoup plus grand, plus ſoutenu que l'air dont il eſt ſuivi, lequel n'eſt ſouvent qu'une ſimple réfléxion. Quelquefois on met les paroles de l'air dans la bouche d'une divinité ou d'un perſonnage qui entre dans la fiction; & alors il faut propor-

tionner le ſtyle & la meſure du vers à la perſonne qui parle comme à la nature du ſentiment qu'elle développe. Ce que le Poëte doit ſurtout obſerver avec ſoin, c'eſt que les expreſſions & la meſure du vers facilitent au Muſicien, qui doit rendre ces ſentimens par le chant, le moyen de le faire heureuſement. C'eſt ſurtout dans cette eſpéce de pièce qu'il faut éviter les vers qui ne ſont compoſés que de monoſyllabes, & par-là extrémement durs, comme le ſuivant.

Loin d'eux s'exile & fuit cette paix pure & ſainte.
M. de Bologne, Ode.

On eſt libre d'employer dans les airs toute ſorte de vers à l'exception de ceux de douze ſyllabes qui ne fourniſſent pas aſſez aux chûtes & à la vivacité d'un air de mouvement. Dans les récits on ſe borne aux vers de douze, de dix, & de huit ſyllabes; les autres eſpéces de ſix, de cinq, de quatre, de trois, & même de deux paroiſſent comme particuliérement conſacrés aux airs.

Quoique Rouſſeau nous ait donné dans ſa Cantate de Bacchus l'exemple d'une Cantate de quatre recits avec autant d'airs, & dans quelques autres celui de piéces qui

n'ont que deux récits & deux airs ; ne croyez pas cependant que vous soyez libre de donner à une Cantate telle quantité d'airs ou de récits que vous jugerez à propos ; car Rousseau lui-même dans le plus grand nombre de celles qu'il a composées, & qu'il a le plus travaillées, se borne à trois récits & à trois airs, sans en augmenter ou en diminuer le nombre.

Nous avons encore du même Auteur une Cantate en Dialogue à deux voix ; mais cette pièce, aussi bien que quelques autres de ce Poëte, lesquelles ne sont composées que de quelques réflexions exprimées dans des vers inégaux, sans fiction, ou si vous voulez sans quadre qui les renferme, sont-elles des Cantates ? si ce sont des Cantates : il faudra donc appeller Cantate un Prologue mis en musique, aussi bien que les scènes détachées d'un Opéra. Si on mettoit en musique les Eglogues de M. de Fontenelle, elles seroient donc sur le champ métamorphosées en Cantates, & cesseroient d'être des Eglogues ? certainement la Cantate a quelque autre caractère distinctif, que celui d'être destinée à recevoir les agrémens du chant.

Le caractère particulier de la Cantate ne consiste pas non plus précisément dans

le partage de ſes différentes parties, compoſées les unes de vers d'une meſure inégale, & les autres de vers d'une même meſure: car ſi cela étoit, il ſeroit aiſé de la confondre avec tel autre morceau de Poëſie. Par exemple, la piéce de Rouſſeau qui commence par ces vers:

La gloire du Seigneur, ſa grandeur immortelle,
De l'univers entier doit occuper le zèle. . . . .

Cette piéce, dis-je, eſt coupée par des vers d'une meſure différente, qui cependant n'en font point une Cantate. Des ſtances irrégulieres ſont compoſées, comme la Cantate, de ſtrophes variées & pour la meſure du vers & pour la combinaiſon des rimes; cependant on ne donnera point le nom de Cantate à une piéce de Poëſie compoſée de ces ſortes de ſtances.

Quel doit donc être le caractère diſtinctif de la Cantate? Voici l'idée que Rouſſeau nous en a donnée lui-même; la Cantate doit être une allégorie exacte, dont les récits ſont les corps, & les airs de mouvement l'ame ou l'application. Ainſi les pièces de vers miſes en muſique dans leſquelles je ne trouverai point cette allégorie & cette application, je les appellerai ſuivant leur goût particulier, Idylle

miſe en muſique, Dialogue mis en muſique ; Prologue mis en muſique, &c, mais non pas Cantate ; & je mettrai les pièces de Rouſſeau, *ſur l'Arbriſſeau*, *ſur l'Abſence*, *ſur l'Hyver*, &c. à la ſuite de ſes Poëſies en muſique * & non pas dans le rang de ſes Cantates.

Comme il n'eſt point de paſſion utile ou funeſte, d'inclination vertueuſe ou coupable, dont la mithologie ne vous fourniſſe quelque exemple, il vous ſera aiſé d'y trouver des Fables qui puiſſent ſervir de corps à l'allégorie d'une Cantate. Vous pourrez encore imiter dans une fiction un fait de mithologie, ou former une Fable qui la ſuppoſe. Les traits d'hiſtoire qui tiennent du merveilleux, ou qui renferment une morale fine & délicate, vous fourniront les traits les plus propres à des récits ou magnifiques, ou du moins intéreſſans ; d'où vous pourrez aiſément tirer de quoi remplir vos airs. Lorſque vous prendrez vos Fables dans la mithologie, qu'on juge par la ſageſſe de votre choix que vous vous êtes plûtôt propoſé de plaire pour inſtruire, que de flatter pour corrompre.

* *C'eſt le titre qu'il a mis à la tête de quelques-unes de ſes pièces.*

Diane, Cantate.

A peine le ſoleil au fond des antres ſombres
Avoit du haut des cieux précipité les ombres ;
Quand la chaſte Diane à travers les forêts
Apperçut un lieu ſolitaire,
Où le fils de Venus & les Dieux de Cithére
Dormoient ſous un ombrage frais.
Surpriſe, elle s'arrête, & ſa prompte colere,
S'exhale en ce diſcours qu'elle adreſſe tout bas
A ces Dieux endormis qui ne l'entendoient pas.

Vous, par qui tant de miſérables
Languiſſent ſous d'indignes fers,
Dormez, amours inexorables,
Laiſſez reſpirer l'univers.

Profitons de la nuit profonde
Dont le ſommeil couvre leurs yeux,
Aſſurons le repos au monde,
En briſant leurs traits odieux.

Vous, par qui tant de miſerables &c.

A ces mots elle approche, & ſes Nymphes timides
Portant ſans bruit leurs pas vers ces Dieux homicides,
D'une tremblante main ſaiſiſſent leurs carquois ;
Et bientôt du débris de leurs fléches perfides
Sément les plaines & les bois.

Tous les Dieux des forêts, des fleuves, des montagnes,
Viennent féliciter leurs heureuſes compagnes :
Et de leurs ennemis bravant les vains efforts
Expriment ainſi leurs tranſports.

Quel bonheur, quelle victoire !
Quel triomphe, quelle gloire !
Les Amours ſont deſarmés.

Jeunes cœurs rompez vos chaînes,
Ceſſons de craindre les peines
Dont nous étions allarmés.

Quel bonheur, quelle victoire ! &c.

L'Amour s'éveille au bruit de ces chants d'allégreſſe.
Mais quels objets lui ſont offerts !
Quel réveil ! Dieux ! quelle triſteſſe,
Quand de ſes dards briſés il voit les champs couverts !
Un trait me reſte encor dans ce déſordre extrême ;
Perfides, votre exemple inſtruira l'univers.
Il parle. Le trait vole, & traverſant les airs.
Va percer Diane elle-même :
Juſte, mais trop cruel revers,
Qui ſignale, grand Dieu, ta vengeance ſuprême.

Reſpectons l'amour
Tandis qu'il ſommeille.
Et craignons qu'un jour
Ce Dieu ne s'éveille.

En vain nous romprons
Tous les traits qu'il darde,
Si nous ignorons
Celui qu'il nous garde.

Reſpectons l'amour, &c.
Rouſſeau.

Il eſt des piéces de Poëſie auxquelles les Cantates ont ſervi de modèles, & qu'en conſéquence on a nommé *Cantatilles*. Quoiqu'elles ſoient bien au-deſſous des Cantates, & qu'elles donnent bien moins de plaiſir à la lecture, l'exécution muſicale en eſt ordinairement plus agréable à l'oreille, que celle de la Cantate. Il eſt aſſez ordinaire que la trop grande longueur de celle-ci endorme les Auditeurs par une eſpece de monotonie, que les plus habiles Muſiciens évitent rarement dans leur compoſition. D'ailleurs une voix ſoutient avec peine la continuité d'un chant qui dure ſouvent près d'une demie heure; au lieu que la Cantatille dont l'exécution eſt plus aiſée & plus prompte, épuiſe moins le génie du compoſiteur, & la voix de la perſonne qui chante, & par-là procure aux Auditeurs un plaiſir plus vif & plus ſoutenu.

Ce genre de pièce eſt auſſi pour le Poëte d'une exécution moins pénible que la Can-

tate qui demande une allégorie plus soutenue, un dessein plus combiné, des rapports plus variés, que la Cantatille. Cependant le Poete ne doit pas oublier que celle-ci est un membre tronqué de la premiere, & que par conséquent on doit y reconnoître le même génie. Il me paroit qu'elle ne le conservera qu'autant qu'elle offrira une allégorie ingénieuse qui soit comme le corps de la piéce & qui forme un récit, suivi d'un air de mouvement, c'est-à-dire, d'une ou de deux stances qui servent à faire l'application de l'allégorie. Je voudrois aussi que le sujet en fut toujours noble ou du moins gracieux. Le plaisant & le burlesque me paroissent contraster trop durement avec la douceur de l'harmonie; surtout lorsque la musique s'exécute aussi tranquillement que celle de nos Cantates, sans gestes, sans attitudes, & presque sans mouvement.

Cantatille.

Narcisse.

Onde claire, où mes yeux de plaisir animés,
Dans les attraits vainqueurs qui sont en mon partage,
Admirent des amours le plus parfait ouvrage,

Sans ceſſe à mes regards charmés,
Offrez-en la divine image !

Et vous feux ſéduiſants qui brillez dans mes yeux ;
Eclatez, regnez en tous lieux ;
Volez ; & comme dans mon ame,
Dans les cœurs les plus orgueilleux,
Répandez votre vive flamme !

Onde claire, où mes yeux de plaiſir animés,
Dans les attraits vainqueurs qui ſont en mon partage,
Admirent des amours le plus parfait ouvrage,
Sans ceſſe à mes regards charmés,
Offrez-en la divine image !

C'eſt ainſi que ſéduit par le plus fol amour,
Le beau Narciſſe chaque jour
S'idolâtroit lui-même au bord d'une fontaine :
Quand tout-à-coup épris d'un tranſport plus preſſant,
Il brûle d'embraſſer cet objet ſi charmant.
Mais trompé par une ombre vaine,
Et recevant le prix de ſon aveuglement,
Il périt dans les flots où ſon ardeur l'entraîne.

Jeunes beautés, fuyez l'orgueil,
Et cachez-vous vos avantages ;
La vanité n'eſt qu'un écueil
Trop ſouvent fertile en naufrages.

Les graces, les ris, & les jeux,
Tout fuit à son aspect funeste ;
D'une belle affable & modeste
Le triomphe est sûr en tous lieux.

Jeunes beautés, fuyez l'orgueil,
Et cachez-vous vos avantages ;
La vanité n'est qu'un écueil
Trop souvent fertile en naufrages.
Morand.

ARTICLE IV.

De l'Ode Anacréontique ou des Chansons.

L'Ode Anacréontique, ou la Chanson, est d'une espéce bien différente de celles dont nous avons parlé dans les articles précédens. Moins élevée que les autres Odes dans les sujets qu'elle traite ; & leur laissant le soin sublime de chanter les Dieux, & d'immortaliser les héros,

Elle peint les festins, les danses, & les ris,
Vante un baiser cueilli sur les lévres d'Iris.

Aussi pour réussir dans ce genre de Poésie, il ne faut ni l'élévation d'esprit, ni la force d'imagination qui sont nécessaires dans les autres genres d'Odes. Ici l'agré-

ment ou la fineſſe remplacent le ſublime des penſées, la délicateſſe ou la douceur tiennent lieu de la nobleſſe & de l'élévation des ſentimens ; l'élégance & la facilité ſuppléent à la magnificence & à la force de l'expreſſion.

Mais toutes ces beautés de rempliſſage, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, ne formeront une Chanſon parfaite, qu'autant qu'elles ſe réuniront pour faire un tout, & qu'elles ſe ſoûtiendront ſans effort & ſans affectation. Toutes les penſées doivent donc aboutir à un ſujet unique, ſe dévélopper inſenſiblement par une progreſſion d'idées & d'images qui préſentent toujours quelque choſe de naturel en même-tems & de piquant. Une idée commune, une penſée guindée, une expreſſion tirée ou peu exacte, un vers dur, un tour forcé ſuffiroient pour dégrader le Couplet d'ailleurs le plus heureux. Il faut que la piéce ſe ſoûtienne d'un bout à l'autre, & marche avec une fineſſe, une délicateſſe, une naïveté, une pureté toujours égales. Quoique le travail doive ſe faire moins ſentir dans la Chanſon, que dans tout autre genre de Poëſie, il n'en eſt point qui demande une correction plus léchée. La raiſon en eſt, que ne pouvant ſe ſoûtenir, comme les autres Odes, par les

grandes images qu'enfante le génie, & par les traits brillans d'une imagination hardie & pleine de feu, il eſt néceſſaire que la délicateſſe des touches, la naïveté du coloris, la fineſſe de l'expreſſion, y remplacent les beautés ſublimes dont elles ne ſont pas ſuſceptibles.

On peut dire en général que les refrains donnent beaucoup de graces & de piquant à la Chanſon. C'eſt l'idée principale de la piéce, qu'on ſe fait un plaiſir de revoir ſouvent, parce qu'on ſent mieux l'aſſortiment des parties & la juſteſſe de leur application. Mais il faut avoir ſoin que le refrain tombe à propos, & ſoit amené avec fineſſe. Rien de plus froid que ceux dont la chûte eſt forcée & qui ne diſent rien.

Les Chanſons ſont compoſées quelquefois de pluſieurs ſtances, quelquefois elles n'ont qu'un ſeul couplet. On peut appliquer à ces derniéres ce que nous avons dit ſur la nature de l'Epigramme & du Madrigal. Ces deux genres ſont les mêmes pour le fond & pour la forme, le chant ſeul y met de la diverſité.

Il eſt aſſez ordinaire aujourd'hui de compoſer ces Couplets, ou ſur les récitatifs, ou ſur les airs de Menuets, de Gavottes, de

Bourrées &c, qui ont plû dans les Opéras, ou dans les ouvrages de nos grands Muſiciens. Dans ces occaſions, on ſeroit quelquefois tenté pour ſe prêter à la meſure de l'air, de donner au vers un nombre de ſyllabes qui excede celui de douze ; mais c'eſt un défaut qu'on doit éviter en coupant ces vers en pluſieurs autres de trois, de quatre, ou de cinq ſyllabes. Il eſt inconteſtable que ſi ces derniers exigent du Poëte un peu plus de travail, ils donnent auſſi plus d'agrément & de vivacité à ſa Chanſon.

La nature de l'air force auſſi de mettre de ſuite pluſieurs vers maſculins ou féminins, quelquefois juſqu'au nombre de quatre, de cinq, ou de ſix. La perfection d'un couplet exige alors que tous les vers maſculins ſoient ſur une même rime. Juſqu'à ce que la meſure de l'air fourniſſe la meſure d'un vers féminin qui permette de varier enſuite la rime maſculine.

Il faut obſerver auſſi que comme il y a dans un ſeul Couplet pluſieurs penſées qui ont un ſens parfait, lequel ſens ſe ſoutient ſans qu'on ſoit obligé d'aller juſqu'à la fin du Couplet ; il y a auſſi dans le cours d'un air certains repos, c'eſt-à-dire, des finales qui n'exigent point une liaiſon ſenſible

avec les ſons ſuivans. Il eſt eſſentiel dans ces circonſtances de faire enſorte que les repos de l'air tombent préciſément ſur ce qu'on peut appeller auſſi les repos de la phraſe ou de la penſée. Faute de faire cette obſervation, il arrive infailliblement ou qu'on formera un contreſens dans la penſée, ſi l'on ſuit exactement le mouvement de l'air; ou qu'on détruira l'harmonie de l'air, ſi l'on s'attache à rendre la ſuite de la penſée. Tout le monde connoit l'air & les paroles de ce Couplet.

Aimable vainqueur,
Doux tyran d'un cœur &c.

Si l'on veut faire quelque attention en le chantant, on s'appercevra que la néceſſité où met le chant de ſéparer ce vers:

Tu ſçais déſarmer

Du ſuivant

Le Dieu de la guerre:

& de lier ce dernier avec ceux qui ſuivent,

Le Dieu du tonnerre
Se laiſſe enflammer.

fait naître un contreſens; vû que le repos de l'air tombant ſur le premier de ces quatre vers,

vers, l'empêche de s'unir au ſecond, tandis que le défaut de repos dans l'air, après le ſecond vers, force de le lier avec le troiſiéme, ce qui forme un contreſens dans les paroles ; parce que le ſecond vers eſt une ſuite du premier, & que le troiſiéme commence une autre ſuite, ou ſi vous voulez, une phraſe diſtinguée & indépendante de celle qui précéde.

Il n'eſt point de genre de Poëſie dans lequel nos ſuccès ſoient plus univerſels & plus communs que dans celui-ci ; les peuples même dont la rivalité contre les François eſt la plus marquée, n'ont pû ſur cet article, nous refuſer leurs ſuffrages. » Si » l'on veut rendre juſtice aux François, dit » l'Auteur du Mentor moderne, on doit » avouer qu'il n'y a point de langue qui » puiſſe diſputer à la leur la gloire d'avoir » produit le plus grand nombre de jolies » Chanſons : le génie de ce peuple & le » tour aiſé de leur idiome paroiſſent être » faits exprès pour ces petites pièces. »

Le ton ne doit pas être le même dans toutes les Chanſons. L'idée principale doit en général décider le Poëte ſur celui qu'il eſt à propos de prendre ; il eſt des ſujets plus propres au ton enjoué, il en eſt d'autres auxquels le ton gracieux convient da-

vantage. Il faut plus de délicateſſe pour traiter les uns, plus de fineſſe pour manier les autres. C'eſt le ton ſingulier & cauſtique qui fait prendre certaines Chanſons; d'autres ne piquent que par un air plaiſant & folâtre; ſouvent auſſi le ſujet décide moins le Poëte ſur le choix de ces différens tons, que le tour particulier de ſon eſprit qui ſaiſit les objets ſous des rapports moins communs, les préſente ſous des images plus ſingulières & plus piquantes.

Les différens ſujets qui ſervent de matière à la Chanſon, nous fourniſſent la diviſion naturelle de cette eſpèce d'Ode, en Chanſons bachiques, en Chanſons érotiques, & en Vaudevilles.

§. 1.

Des Chanſons Bachiques.

Le ſujet ſeul de ces Chanſons les diſtingue le plus ſouvent des autres eſpéces. Ainſi on peut leur appliquer tout ce que nous avons dit en général ſur l'Ode Anacréontique. Cependant celles-ci, dont la matière eſt plus gaye, doivent avoir auſſi un caractère particulier de liberté & d'enjouement. On peut même y paſſer quelques traits d'une imagination un peu hardie, &

quelques petits écarts. Il n'eſt pas ſurprénant que Bacchus échauffe un peu plus que de raiſon ceux qu'il inſpire, & que le vin mele une petite doſe de délire dans l'enjoûment qu'il fait naître.

Lorſque dans une Ode Anacréontique vous voulez exprimer les charmes de Bacchus, il ſeroit bon d'employer une petite fiction qui fit un tout de votre Chanſon. Un quadre de cette nature la rendra toujour plus intéreſſante. Vous pouvez auſſi y faire uſage de la mithologie pour donner plus de nobleſſe à votre ſujet. Perſonne ne l'a fait avec tant de ſuccès que M. Adam dans ſa Chanſon auſſi-tôt que la lumiére, &c. Vous trouverez dans la ſuivante une petite fiction & une allégorie qui lui donnent beaucoup d'agrémens.

J'allois en pélerinage
Dans un temple de Vénus,
Quand je fis en mon voyage
La rencontre de Bacchus.
Il me dit, arrête, écoute,
Pour te venger d'une ingrate beauté,
Et pour finir les maux qu'il t'en coûte,
Change de route
Et voyage de mon côté.

Viens avec moi dans mon temple
Goûter des plaisirs charmans ;
Ne suis point le sot exemple
De ces malheureux amans.
Dans une cave profonde
Je fus conduit par ce Dieu gracieux,
Et je trouvai cette voute ronde
En vin féconde
Plus belle que celle des cieux.

Un respectable silence
Regne dans ce sombre lieu.
Tout y ressent la présence
Et la majesté du Dieu.
Cent tonneaux remplis sans cesse,
Sont comme autant & d'autels & de Dieux ;
Où tout bûveur accourt & s'empresse
Plein d'allégresse
Pour offrir son cœur & ses vœux.

Plein de Bacchus qui m'anime
J'approche le fer en main.
Un Dieu devient ma victime
Et je lui perce le sein.
Le vin coule, il fallut boire ;
Et je bus tant, que depuis ce grand jour,
Est-ce à ma honte, ou bien à ma gloire ?
Je n'ai mémoire
Ni de Vénus ni de sa cour.

§. 2.

Des Chanſons Erotiques.

On nomme ainſi les Odes Anacréontiques dont l'amour & la galanterie fourniſſent la matière. Rien n'eſt plus commun dans notre langue que cette eſpèce de Chanſon ; & l'on peut dire qu'il n'eſt pas rare d'en trouver de parfaites ; mais elles ne ſont telles qu'autant que les penſées en ſont fines, les ſentimens délicats, les images douces, le ſtyle leger, les nombres coulans, & que toutes ces qualités s'y trouvent, ſans qu'elles paroiſſent avoir coûté le moindre effort. C'eſt ſurtout dans cette eſpèce d'Ode qu'il faut réunir tous les charmes d'un naturel élégant. La pompe de l'expreſſion, la ſubtilité des réflexions, la profondeur des penſées, les tours trop recherchés, y ſont des défauts : le cœur ſeul doit inſpirer le Poëte ; & quand le cœur parle, c'eſt le ſentiment qui domine dans ſon expreſſion ; l'eſprit & l'art n'y entrent preſque pour rien.

La Chanſon Erotique tire ſon principal agrément des images & des faits Mithologiques que le Poëte a ſoin d'y répandre. C'eſt dans la délicateſſe de ces rapports,

& dans le beau des alluſions que conſiſte toute la fineſſe de ſon art. Une fiction ingénieuſe qui raſſembleroit toutes les parties d'une Chanſon ſous un ſeul point de vûe, la rendroit auſſi beaucoup plus intéreſſante que celle dont les penſées détachées n'auroient pas une liaiſon ſi intime. J'ai crû remarquer dans l'Ode ſuivante la réunion de toutes les qualités qui en peuvent faire un modèle.

Chanſon Erotique.

Dans un bois ſolitaire & ſombre
Je me promenois l'autre jour ;
Un enfant y dormoit à l'ombre,
C'étoit le redoutable amour.

J'approche : ſa beauté me flatte ;
Mais je devois m'en défier.
Il avoit les traits d'une ingrate
Que j'avois juré d'oublier.

Il avoit ſa bouche vermeille,
Le teint auſſi frais que le ſien.
Un ſoupir m'échappe : il s'éveille.
L'amour ſe réveille de rien.

Auſſi-tôt déployant ſes aîles,
Et ſaiſiſſant ſon arc vengeur ;

D'une de ſes flêches cruelles
En partant il me bleſſe au cœur.

Va, dit-il, aux pieds de Silvie
De nouveau languir & brûler,
Tu l'aimeras toute ta vie
Pour avoir oſé m'éveiller.

M. de la Motte.

Mais l'amour prophane n'a pas toujours ſervi d'Appolon a nos Poëtes François. Quelques-uns d'eux, guidés par la Religion, ont quitté ce Maître dangereux pour ſe livrer aux inſpirations de l'amour divin. Dociles à ſes tendres impreſſions, au lieu de peindre dans des Poëſies paſſionnées les erreurs funeſtes de leur cœur, & les trahiſons ou les avantures du Fils de Venus, ils expriment dans des Cantiques ſpirituels, les bienfaits d'un Dieu, qui pour nous prouver ſon amour, s'eſt humilié dans le corps d'un enfant; où les mouvemens reconnoiſſans de leurs cœurs envers cet être, dont la bonté infinie ne pourroit être dignement payée que par un amour ſans bornes.

Le ſtyle des Cantiques ſpirituels eſt ſi varié par la différence des objets qu'on s'y propoſe, que je ne puis vous en donner qu'une idée bien générale. Vous pouvez

cependant rapporter à l'idée de l'Ode proprement dite ceux dont le ſujet fournit de grandes images & ſuſceptibles des figures les plus véhémentes. Ces ſortes de Cantiques demandent un ſtyle noble & élevé, puiſque ce ſont proprement des Odes deſtinées au chant. Il en eſt d'autres, & ce ſont ceux dont je parle ici, qui exigent un ſtyle plus ſimple & plus uni, parce qu'ils ne renferment que des ſentimens tendres & des peintures gracieuſes. On peut dire qu'il eſt peu de ſujets plus propres à fournir aux Poëtes ces images agréables & ces mouvemens affectueux, que le myſtére d'un Dieu incarné. C'eſt-là qu'ils peuvent développer la fécondité de leur imagination, toute la délicateſſe de leur eſprit & les plus belles qualités de leur cœur. Mais les autres objets qu'on peut tirer de la Religion ſont encore bien propres à faire valoir les talens du Poëte. Il peut ſuppléer à la Mythologie dont l'uſage lui eſt interdit, par les ouvrages du Créateur; & les images riantes que la nature lui fournit, le dédommageront des agrémens que la Poëſie va puiſer dans les Fables.

Le pécheur dans la ſolitude.

Cantique.

Tout me confond dans ce charmant aſyle,
Et chaque objet irrite ma douleur.
Jamais, Seigneur, un mortel n'eſt tranquile,
Si vous n'avez l'empire de ſon cœur.

Tout ſuit ici le cours de la nature;
Tout obéit à votre aimable voix:
Je ſuis, hélas! la ſeule créature
Qui ne ſuis point vos adorables loix.

Le clair ruiſſeau dont l'onde coule & paſſe,
Suit le chemin que le ciel a tracé;
Mais le chemin que votre main me trace
N'eſt que trop tot de mon cœur effacé.

Tel juſqu'au bout, qu'il fut dez ſa naiſſance,
Un lys charmant conſerve ſa blancheur;
Et je perdis, hélas! mon innocence,
Dès que je fus le maître de mon cœur.

Le papillon, ami du badinage,
Sans s'arrêter voltige autour des fleurs;
Je fus jadis du moins auſſi volage,
Et mon erreur eſt plus digne de pleurs.

Jamais des fleurs la beauté peu durable
Ne dût fixer son vol & ses erreurs :
Mais vous, Seigneur, beauté toujours aimable,
Je vous devois d'éternelles ardeurs.

Tendres oiseaux, par votre doux ramage,
Vous bénissez le Dieu qui vous a faits.
Et moi qui suis, comme vous, son ouvrage,
Ai-je jamais célébré ses bienfaits ?

Astres brillans, en éclairant la terre,
Vous annoncez sa gloire, sa splendeur ;
Et moi, malgré sa foudre & son tonnerre,
Par mes mépris, j'insulte à sa grandeur.

Dans les beaux jours de ma plus tendre enfance,
Je fus, Zéphirs, inconstant comme vous ;
Ou si mon cœur se piqua de constance,
Ce fut toujours pour braver son courroux.

Pourquoi, Seigneur, de vos faveurs insignes
Accablez-vous les mortels ici bas ?
De vos faveurs les mortels sont indignes :
Vos plus grands soins sont de plus grands ingrats.

Plaisirs trompeurs, que vous causez d'allarmes,
Que vous coûtez de pleurs & de soupirs !

Mon foible cœur détrompé de vos charmes,
Ne peut former que d'innocens déſirs.

Fidele Echo, je t'interromps encore;
Mais ce n'eſt plus pour de folles amours.
Redis cent fois que le Dieu que j'adore
Merite ſeul qu'on l'adore toujours.

§. 3.

Du Vaudeville.

Le Vaudeville eſt une piéce de Poëſie partagée pour l'ordinaire en pluſieurs ſtances ou couplets, dont le ſujet eſt ſimple, le ſtyle familier, & les penſées ſatyriques. C'eſt l'idée que nous en donne Boileau.

D'un trait de ce Poëme (*de la Satyre*) en bons mots
ſi fertile,
Le François, né malin, forma le Vaudeville,
Agréable indiſcret, qui conduit par le chant,
Paſſe de bouche en bouche & s'accroît en marchant.
La liberté Françoiſe en ſes vers ſe déploye.
Cet enfant du plaiſir veut naître dans la joye.
Toutesfois n'allez pas guoguenard dangereux
Faire Dieu le ſujet d'un badinage affreux.

Art Poët. chant II.

La satyre étant, pour ainsi dire, la mere du Vaudeville, il doit en avoir le ton caustique & le caractere mordant. Les exemples de cette espéce de Poësie ne sont pas rares dans notre langue. Le soldat s'en est servi souvent pour insulter les ennemis ou ses propres Officiers ; on les entend dans la bouche des Citoyens pour se tympaniser mutuellement ; & le moindre ridicule dans les personnes même les plus distinguées, suffit pour faire éclorre les Couplets les plus mordants.

Si l'on se tenoit toujours dans les bornes d'une critique fine, ou une raillerie délicate, ou ne pourroit s'empêcher d'approuver cette Poësie badine, dont le succès peut être à la société de quelque avantage. Car la perte d'une bataille ou une demarche ridicule ont été souvent plus sensibles à un Général ou à un Sot par les Vaudevilles qui les ont rendus célèbres, que par les autres suites, beaucoup plus funestes, dont ces événemens ont pû être suivis. Mais il n'arrive que trop souvent de se permettre en ce genre une liberté cynique, qui ne connoît rien d'inviolable ni de sacré, & de s'inquiéter beaucoup moins si un trait de satyre est fondé sur quelque chose de réel, que s'il forme un

bon mot dont la malignité aſſurera le ſuccès. Manie funeſte, dont ne peut trop ſe défendre un Poëte, s'il veut ſe faire une bonne réputation, & mettre ſon dos à l'abri des repréſailles. Combien n'en eſt-il pas ſur qui le ſalaire d'un bon mot a répandu plus de ridicule, que le trait de ſatyre n'en avoit donné à celui qui en étoit l'objet?

Les actions répréhenſibles, & les mœurs irréguliéres de nos Concitoyens, les événemens remarquables par leur ſingularité ou par leur importance, fourniſſent ordinairement la matière des Vaudevilles. De là les uns ſont moraux, & les autres hiſtoriques. Parmi les premiers il faut diſtinguer ſurtout ceux dont les traits ſatyriques attaquent en général le vice ou le ridicule. Ils peuvent n'être pas moins utiles, ſans donner dans l'odieux des perſonnalités. Et à quoi ſert ſouvent de nommer les maſques? Quand le Poëte peint bien les mœurs, dans ſa Chanſon, on fait aiſément l'application de ſes portraits, & le Lecteur malin n'a pas beſoin d'étiquette, pour en reconnoître les originaux.

Vaudeville

Sur la conſtante reſſemblance des mœurs de nos peres, & des nôtres.

Du temps paſſé vous qui vantez les loix,
Et qui mépriſez trop le nôtre,
Croyez-moi, l'un eſt comme l'autre;
C'eſt encore comme autrefois.
L'on vit toujours ſelon le vieux ſiſtême:
Parcourons ce temps ſi vanté,
Que l'on appelle antiquité,
Et nous dirons en vérité:
Tout va toujours de même.

Au temps paſſé pour un joli Minois
Plus d'un juge à l'Aréopage
Laiſſa corrompre ſon ſuffrage;
C'eſt encore comme autrefois:
Car aujourd'hui par plus d'un ſtratagême
Cupidon ſur les fleurs de lys
Fait rendre ſouvent à Thémis
Des arrêts dictés par Cypris,
Tout va toujours de même.

Au temps paſſé parmi les beaux exploits,
La Gréce a vu plus d'un Therſite,
La déshonorer par ſa fuite;
C'eſt encore comme autrefois.
Car aujourd'hui plein d'une ardeur extrême,

Dès le premier coup de mouſquet
On voit encor Maint Freluquet
Se ſauver derriére un boſquet ;
Tout va toujours de même.

Au temps paſſé d'une éloquente voix
On a vu le grand Demoſthene
Ennuyer le peuple d'Athéne ;
C'eſt encore comme autrefois ;
Car aujourd'hui ſur la fin d'un carême
Il n'eſt aucun prédicateur
Qui quelquefois foible orateur,
N'ait ennuyé ſon auditeur.
Tout va toujours de même.

Au temps paſſé, par reſpect pour les loix
D'Hypocrate & de ſes confreres
L'on alloit rejoindre ſes peres ;
C'eſt encore comme autrefois ;
Car aujourd'hui c'eſt toujours un problême ;
Si ces Docteurs à longs rabats
Sauvent plus d'hommes du trépas,
Qu'ils n'en font deſcendre là-bas ;
Tout va toujours de même.

Au temps paſſé, trop docile à la voix
D'une ſombre Philoſophie,
On vit Caton s'ôter la vie ;
C'eſt encore comme autrefois :
Car aujourd'hui d'un mortel apoſême,

Souvent, auſſi fou que Caton,
L'Anglois ſe fait une boiſſon
Qui le dépêche chez Pluton ;
Tout va toujours de même.

Au temps paſſé, Philoſophes narquois,
A l'exemple de Diogène,
Vous vous inſultiez dans Athéne ;
C'eſt encore comme autrefois ;
Car aujourd'hui l'on voit ſur un dilemme
Nos Philoſophes furieux
Dans leurs exercices fougueux
Tout prêts à s'arracher les yeux ;
Tout va toujours de même.

Au temps paſſé, peu jaloux de ſes droits,
Socrate après ſon mariage
Ne fut point maître en ſon menage ;
C'eſt encore comme autrefois.
Car aujourd'hui plus d'un bon Nicodéme
Pour avoir la paix au logis,
Laiſſe porter à ſa Cloris,
Ce qui ne convient qu'aux maris ;
Tout va toujours de même.

Au temps paſſé, dans un cercle bourgeois
Pour avoir glapi quelque Idille,
Mævius ſe crut un Virgile ;
C'eſt encore comme autrefois :
Car aujourd'hui par un orgueil extrême

Avec Voltaire & Crébillon
Chaque gougeat de l'Hélicon
Veut entrer en comparaiſon ;
Tout va toujours de même.
M. l'Abbé de la Porte.

Nos Chanſonniers empruntent auſſi quelquefois le ſtyle & le langage du plus petit peuple pour traiter les différens ſujets qui conviennent à la Chanſon ; quoique ce ton ait par lui-même quelque choſe de bas, cependant nous avons dans notre langue nombre de Chanſons de cette eſpéce, qui pour la fineſſe des traits, la naïveté des images, & l'énergie de l'expreſſion, peuvent le diſputer aux Odes Anacréontiques les plus parfaites. Mais il eſt dangereux, en voulant s'approprier le ton aiſé & plaiſant de la populace, d'en emprunter auſſi les expreſſions groſſières & les images obſcènes. Pour réuſſir dans ce genre, il faut n'emprunter des Halles que les expreſſions gothiques, les barbariſmes, quelques termes ſurannés, des tours de phraſe ſinguliers, des comparaiſons bizarres, mais pleines de force & d'énergie ; des rapports ſinguliers d'idées, & qui malgré la fineſſe de leur convenance offrent des images familiéres ; des prover-

bes connus, mais dont on faſſe des applications peu ordinaires; il faut qu'il régne dans ces Chanſons un air d'aiſance & de liberté, que la verſification en ſoit exacte & peu travaillée; les penſées fines & comme ſe préſentant d'elles-mêmes; le ton cauſtique & mordant, ſur tout dans les ſujets qui fourniſſent matiére à la critique. On peut même s'écarter un peu du ſujet principal pour lâcher en paſſant quelque trait de ſatyre, ainſi que l'a fait l'Auteur du Vaudeville ſuivant.

Vaudeville

A l'occaſion de la Naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bourgogne.

L'Prince qui vient d'naquir
Nous donne d'quoi nous étendre;
Son r'tard nous a fait languir,
Mais j'n'ons rien perdu pour attendre;
Dam, pour faire un p'tit fils de Roi
Faut s'y prendre à plus d'une fois.

Tatidié, vive un garçon,
J'n'en aimons pas moins la fille,
Mais c'eſt qu'toujours un timon
Fait bien d'l'effet dans un' famille;

Le clair de lune fait plaiſir,
Mais faut l'ſoleil pour tout mûrir.

Grand merci, notre Dauphin,
V'là c'q'on appelle un brave homme ;
Vous, votre femme & le vin,
J'vous aimons tous, faut ſçavoir comme ;
S'il falloit le prouver morbleu,
J'vous ferions bientôt voir beau jeu.

De Note bon Roi Loüis,
Ça chatouille les entrailles,
Gag' qu'il aime mieux ſon p'tit fils,
Que le gain de douze batailles ;
Ça fait bien voir qu'un vainqueur
Peut avoir la bonté dans le cœur.

Y a c'eſt un gaud de ſouffrir
Quand on r'cueille l'fruit d'ſa peine ;
C'eſt pourquoi qu'avec plaiſir
Vient d'accoucher notre Daupheine ;
Etre la mere d'un Héros
Tourne les douleurs en zeros.

Grand Roi, tous ces bieaux eſprits
Vont t'enjoller de leurs épîtres,
Mais tous leurs merveilleux écrits
Ont toujours les mêmes chapitres,

Comme ſi c'cher Duc étoit né
Pous avoir d'lencens r'tourné.

Y en a un que j'connoiſſens ;
Qui ne s'plait que dans l'deſordre
Sur les plus belles chanſons
C'maudit chien ne veut-il pas mordre ?
L'drole dit du mal pour rien ,
Mais il prend cher pour dir' du bien.

Tretous ne f'rions t-ils pas mieux,
D'joindre leurs plaiſirs aux nôtres?
Ils ſerions moins ennuyeux
De ribotter avec nous autres.
Et d'garder leurs verſifions
Pour fair' des illuminations.

F I N.

TABLE
DES CHAPITRES
DU PREMIER TOME.

PLAN de l'ouvrage. page 1

PREMIERE PARTIE.

Du Méchaniſme des Vers François. 6

SECTION PREMIERE.

Du nombre & de l'arrangement des ſyllabes. 7

CHAPITRE PREMIER.

Du nombre des ſyllabes qui peuvent compoſer un vers François. 9

ARTICLE I.

Sur l'E muet. 13

ARTICLE II.

Sur les Diphtongues. 18

CHAPITRE SECOND.

De l'arrangement des ſyllabes 23

TABLE.

ARTICLE I.

De l'arrangement des syllabes commun à toutes sortes des vers. 21

PREMIERE REGLE.

Sur l'Hiatus. 21

SECONDE REGLE.

Sur l'Elision. 28

Remarques sur l'E muet pur. 29

ARTICLE II.

De l'arrangement des syllabes, particulier aux vers Alexandrins & aux vers communs. 33

§. 1.

Sur l'E muet à la fin du premier hémistiche. 36

§. 2.

Sur la conjonction des hémistiches. 37

§. 3.

Sur ce qu'on appelle enjamber. 40

SECONDE SECTION.

De la Rime. 41

CHAPITRE PREMIER.

De la Rime en général. 42

PREMIERE REGLE. 42

SECONDE REGLE. 43

TABLE.

TROISIEME REGLE. 43
QUATRIEME REGLE. 43
CINQUIEME REGLE. 44
SIXIEME REGLE. 44
SEPTIEME REGLE. 45
HUITIEME REGLE. 45
NEUVIEME REGLE. 46
DIXIEME REGLE. 47

CHAPITRE SECOND.

De la Rime masculine. 50

CHAPITRE TROISIEME.

De la Rime féminine. 51

TROISIEME SECTION.

Du rapport des vers entr'eux. 53

CHAPITRE PREMIER.

De rimes suivies. 54

CHAPITRE SECOND.

Des rimes croisées & des stances. 55

SECONDE PARTIE.

Ce qui constitue essentiellement la Poësie, & particuliérement la Poësie Françoise. 71

SECTION PREMIERE.

De l'Invention. 72

CHAPITRE PREMIER.

Des Pensées. 75

TABLE.

ARTICLE I.

Du vrai dans les penſées. 76

ARTICLE II.

Du naturel dans les penſées. 94

§. 1.

Sur les penſées ſublimes. 102

§. 2.

Sur les penſées agréables & burleſques. 116

§. 3.

Sur les penſées délicates. 148

ARTICLE III.

De la vivacité dans les penſées. 144

CHAPITRE SECOND.

Des portraits, ou des images de l'ame. 151

ARTICLE I.

Des portraits de l'ame par les ſignes extérieurs. 152

ARTICLE II.

Des portraits de l'ame par ſes mouvemens intérieurs. 160

CHAPITRE TROISIEME.

Des peintures qui repréſentent les choſes ſenſibles. 172

ARTICLE I.

Des objets inanimés. 173

ARTICLE II.

Des objets animés. 182

CHAPITRE QUATRIEME.

Des peintures que produit l'imagination. 192

ARTICLE I.

De la Mithologie. 193

ARTICLE II.

De la Fiction. 214

TABLE

DU SECOND TOME.

SECONDE SECTION de la Seconde Partie.

Du Style. 1

CHAPITRE PREMIER.

Du Style Poëtique en général. 20

ARTICLE I.

Du Style Poëtique produit par le choix, & par l'arrangement des expreſſions. 23

§. I.

Du choix des expreſſions. 22

Du Style Marotique. 33

TABLE.

Du Style Burlesque. 42
Du Style Fleuri. 48

§. 2.

De l'arrangement des mots. 51
1°. *De l'Inversion.* 56
De la transposition du Nominatif, 56
. . . . . *du Génitif,* 59
. . . . . *du Datif,* 61
. . . . . *de l'Accusatif,* 62
. . . . . *du Vocatif,* 63
. . . . . *de l'Ablatif,* 63
. . . . . *de l'Adverbe,* 64
. . . . . *du Participe,* 64
. . . . . *des parties de phrases.* 65
2°. *De l'usage de la transposition.* 66

ARTICLE II.

Du style Poëtique produit par les idées. 67

§. 1.

De la Poësie badine & enjouée. 79

§. 2.

De la Poësie Burlesque. 83

ARTICLE III.

Du style Poëtique produit par les figures & par les tours. 96

§. 1.

Des Tropes. 102

§. 2.

Des Tours. 119

§. 3.

Des Figures. 133

TROISIEME PARTIE.

Des différentes piéces de Poëſie Françoiſe. 152

SECTION PREMIERE.

Des piéces de Poëſie particuliéres aux Poëtes François. 158

CHAPITRE PREMIER.

Du Rondeau. 166

ARTICLE I.

Du Rondeau double. 168

ARTICLE II.

Du Rondeau redoublé. 170

ARTICLE III.

Du Trioler. 172

ARTICLE IV.

Du Chant Royal. 173

ARTICLE V.

De la Ballade. 177

CHAPITRE SECOND.

De différens petits Poëmes François. 179

TABLE.

ARTICLE I.

Du Lai & du Virelai. 180

ARTICLE II.

Du Monorime. 186

ARTICLE III.

Du Sonnet. 190

TABLE

DU TROISIEME TOME.

SECONDE SECTION
de la Troiſiéme Partie.

Des piéces de Poëſie que les François ont copiées des Latins. 1

CHAPITRE PREMIER.

De différentes petites piéces de Poëſie. 5

ARTICLE I.

Du Madrigal. 8

ARTICLE II.

De l'Epigramme. 11

ARTICLE III.

De l'Epitaphe. 13

TABLE.

ARTICLE IV.

De l'Inpromptu. 16

CHAPITRE SECOND.

De la Fable. 18

ARTICLE I.

De la Parabole. 24

ARTICLE II.

De l'Apologue. 25

ARTICLE III.

De la Fable mixte. 28

CHAPITRE TROISIEME.

De l'Eglogue. 32

CHAPITRE QUATRIEME.

De l'Elégie. 66

CHAPITRE CINQUIEME.

De l'Epithalame. 74

CHAPITRE SIXIEME.

De la Satyre. 84

CHAPITRE SEPTIEME.

De l'Epître. 91

ARTICLE I.

Des Epîtres en vers héroïques. 94

ARTICLE II.

Des Epîtres en vers communs ou de dix syllabes. 99

TABLE.

ARTICLE III.

Des Epîtres en vers de huit syllabes. 107

ARTICLE IV.

Des Epîtres mêlées de vers & de prose. 120

CHAPITRE HUITIEME.

De l'Ode. 125

ARTICLE I.

De l'Ode Pindarique. 133

ARTICLE II.

De l'Ode Philosophique. 161

ARTICLE III.

De la Cantate. 167

ARTICLE IV.

De l'Ode Anacréontique ou des Chansons. 180

§. 1.

Des Chansons Bachiques. 186

§. 2.

Des Chansons Erotiques. 189

§. 3.

Du Vaudeville. 195

Fautes à corriger dans le troisieme Tome.

Page	ligne		*lisez*
	15	du	de
	22	de	des
9	4	libre	libres
	17	le	la
11	17	du	de
13	7	ils	il
	25	ce	c'eſt
15	5	ſes	les
	7	les	ſes
33	18	ſes	les
37	17	triſte jouet	triſtes jouets
43	4	ſi on lui donnoit	ou, ſi on lui donnoit
47	28	pour l'objet	pour objet
49	1	inſéparables	inſéparable
51	4	éloignées	éloignés
	18	ne	ni
52	3	auteurs	acteurs
	28	familiéres	familiers
58	7	le	les
64	12	de	du
66	14	auteurs	acteurs
66	7	qui	que
72	7	ſes	ces
80	13	reſervé,	reſſerré
88	13	ces	ſes

Page	90 *ligne*	29 tirées	*lisez* tirés
	95	2 d'un peu d'éléva- tion	d'un peu plus d'élévation
	96	23 ſouvenir	ſon venin
	100	3 ſes	leurs
		10 groteſque	groteſques
		18 quand il réfléchit ſouvent	quand il réfléchit, ſouvent
	102	23 ſermens	ſermons
	126	6 n'empêcheroit	n'empêcheroient
	134	23 proſes	proſe
	140	9 leur	leurs
	196	14 une	d'une

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre, *Elémens de Poëſie Françoiſe, &c.* Je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 10 Janvier 1752.

GUIROIX.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : Salut. Notre amé MARC BORDELET, Libraire à Paris, Ancien Adjoint de ſa Communauté, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Les Elémens de la Poëſie Françoiſe à l'uſage des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe* : *La Vie du vénérable Pere* PIERRE CLAVER *de la Compagnie de Jeſus*,

s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires: A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesd. Ouvrages en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la datte des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression Etrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & inté-

rêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur de Lamoignon; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sçeaux de France le ſieur de Machault, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles Vous mandons

& enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencent ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée ; & qu'aux copies collationnées, par l'un de nos amés & féaux Conseillers Sécrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le douziéme jour du mois de Février, l'an de Grace mil sept-cent cinquante-deux, & de notre Regne le trente-septiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XII de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 746, fol. 594. Conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 21 Mars 1752. COIGNARD, *Syndic.*

PC
2504
J7
t.3

Joannet, Claude
Elemens de poesie
françoise

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POC

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRAR